N° 775 41e Année T. CCXXIII 1er Octobre 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

PIERRE LASSERRE

FRÉDÉRIC MISTRAL

POÈTE, MORALISTE, CITOYEN

LES ŒUVRES :

MIREILLE, CALENDAL, NERTE
LE POÈME DU RHONE, LES POÉSIES LYRIQUES

LES DOCTRINES :

LA NATIONALITÉ, LES PROVINCES,
LA DÉCENTRALISATION, L'IDÉE LATINE,
LA CIVILISATION CATHOLIQUE,
L'HUMANISME MODERNE.

Le plus beau monument qui ait été élevé à la gloire du Virgile français.

ÉDITION DU CENTENAIRE

Un beau volume in-8° carré, composé en caractère Bodoni corps 12, avec lettrines en tête des chapitres, par l'IMPRIMERIE DARANTIERE. de Dijon; couverture en 2 couleurs, ornée d'un bois de JEAN FEILDEL.

Tirage limité à 1010 exemplaires :

1000 exemplaires sur vergé de Rives . . . . **60** fr.
10 exemplaires sur japon blnac nacré . . . . **250** fr.

ÉDITIONS PROMÉTHÉE, rue Dupuytren, 9 — PARIS-VIe

PAUL MORAND

CONSEILS POUR VOYAGER SANS ARGENT

Un volume sur vélin. 18

ROGER ALLARD

CONSEILS A LA FEMME NU

Dessins d'Yvonne Préveraud

Un volume sur vélin de Lorraine. 18

BAUDELAIRE

CONSEILS AUX JEUNES LITTÉRATEURS

Suivis d'un TRAITÉ DU DÉBUTANT
PAR JEAN PRÉVOST

Un volume. 18

JEANNE RAMEL CALS

CONSEILS AUX AMOUREU

Un volume illustré par l'auteur. 30

PIERRE DEVAUX

LA LANGUE VERTE

Manuel de l'argot de Paris. Dessins de l'auteur

Sur vélin vert. 30
Sur vélin blanc. 15



L'ORIGINALITÉ DE MISTRAL

La marque la plus visible du grand écrivain, c'est qu'il ne ressemble à aucun autre. Plus on le voit différent de tous ceux qui l'ont précédé et de ceux qui l'ont suivi, plus on se rend compte qu'il est grand. Cette qualité de non ressemblance permet d'établir une barrière entre les écrivains du premier ordre et ceux du second (dont l'originalité est forte, mais n'est pas complète parce qu'ils rappellent quelqu'un ou quelques-uns d'entre les premiers) ; entre les écrivains du second ordre et ceux du troisième (auxquels on peut désigner des maîtres parmi les écrivains qui viennent après ceux qui sont sans maîtres), etc... jusqu'à ce que l'on arrive à ceux qui, suivant l'expression consacrée, *n'existent pas*. Ils n'existent pas, non parce qu'ils sont dépourvus de talent, mais parce qu'ils n'apportent ni dans le fond, ni dans la forme aucune parcelle de nouveauté.

La justesse des jugements que rend la Postérité est certaine. Quelles lois ce juge infaillible applique-t-il ? Une seule, qui suffit à tous les cas : « Etes-vous nouveau et dans quelle mesure ? » demande-t-elle. « Ce que vous apportez, ne le connaissions-nous pas déjà, peu ou prou?» Et elle décide.

Sa pierre de touche est si bonne qu'elle inciterait au classement *par rang de mérite* des génies du premier ordre et, par exemple, celui des poètes, depuis Homère. Et

non seulement en les divisant par catégories : les épiques, les dramatiques, les lyriques, les didactiques, mais en les réunissant tous sous la seule appellation de poète. Elle trouverait un premier et un dernier et, si elle n'y réussissait point, il faudrait en accuser la différence des langues. Mais ce qui n'est pas possible dans le plan de la littérature universelle le devient quand on reste dans le plan d'une littérature particulière; de Villon à Moréas un classement numérique des meilleurs lyriques français pourrait s'établir. Besogne qui ne constituerait pas un jeu vain, mais la mise en œuvre de la meilleure méthode critique, car le classement ne s'obtiendrait point sans une analyse serrée de chacun de ces poètes. Il faudrait dégager les éléments que leur œuvre contient, voir en quelle quantité ils les possèdent, rechercher la valeur intrinsèque de chacun de ces éléments d'après ses propriétés, sa rareté... Cependant pour être un très grand écrivain parmi les grands, il ne suffit pas de se nettement distinguer des meilleurs écrivains de sa littérature nationale. Il faut n'offrir aucune ressemblance nette avec aucun des maîtres de la littérature universelle.

Voilà, du Code de l'Esthétique, la loi la plus générale et la loi la plus impérative. Nous allons voir si Mistral lui obéit (1).

I

Frédéric Mistral est né le 8 septembre 1830, à Maillane, à quelques lieues au nord d'Arles, près de Saint-Remy, le berceau depuis plusieurs générations de sa famille, originaire du Dauphiné.

(1) On pourra aussi s'en rendre compte avec notre *Dans l'Univers de Mistral*, qui paraît aux éditions de la N. R. F.

Cet ouvrage, établi sur un plan tout différent de la présente étude, concourt au même but : établir l'originalité de Mistral. Il vise à constituer une anthologie en même temps qu'une analyse, et en preuve de cette analyse. Nous avons enchâssé dans les 300 pages de sa glose plus de 3.000 vers du Maître.

Son père menait un de ces domaines appelés *mas* qui rassemblaient, à l'aide d'un personnel nombreux, les nombreux travaux de la géorgique provençale et faisaient des *ménagers,* leurs propriétaires, une façon de seigneurs-paysans. Celui-ci avait haute allure, grâce à quoi il n'a pas été que le père de son fils, mais un peu aussi de sa muse; le poète a dit et redit qu'elle lui devait sa direction. Demandons-lui donc, sous le personnage du Maître Ramon de *Mireille,* une citation qui rappellera la place que tient la vénération des aïeux dans l'enseignement mistralien. Maître François Mistral, volontaire de 93, approchait la soixantaine quand son fils naquit. Veuf, il venait d'épouser une Maillanaise de bonne famille paysanne, plus jeune que lui de trente ans.

...A table, exerçant son empire
Comme au labour, Ramon, la buire
Avait, à son côté et disait, l'élevant :
« Buvons un coup! Tendez vos verres!
Quand la lande est pleine de pierres,
Pour que la faux soit régulière,
Il faut de temps à autre en mouiller le tranchant. »

— « Mouillons le tranchant! » Du grand vase,
Rouge et limpide, le breuvage
Dans le rude gosier des faucilleurs parvient.
« Puis, dit Ramon à la tablée,
Quand la faim sera liquidée
Et la vaillance ravivée,
Mes fils, pour commencer, selon l'usage ancien,

Que chacun dans les taillis aille
Faire un fagot, branches, broussailles;
Qu'en pile les fagots s'élèvent vers les cieux;
Oui, que chacun se mette en quête,
Et que le haut bûcher s'apprête,
Car de Saint Jean, ce soir, c'est fête,
Saint Jean le moissonneur, Saint Jean l'ami de Dieu! »

Ainsi le maître les commande.
Dans la science noble et grande

Nécessaire à mener un bien, à commander,
Nécessaire pour faire éclore
Sous la sueur, depuis l'aurore
Jusqu'au couchant, l'épi qui dore,
D'en savoir comme lui, nul ne peut se vanter...

Nourri, élevé au milieu des travaux agricoles, Frédéric put s'attarder à l'école, fort buissonnière, de son village, et il eut encore la chance de connaître en pleine campagne un pensionnat, au contraire de ces geôles que tant d'écrivains nous ont dénoncées. Il fut mis ensuite en pension à Avignon, où il suivit les cours du collège. Bachelier ès-lettres, il prit à Aix sa licence en droit et sitôt, à vingt et un ans, revint à Maillane qu'il ne cessa d'habiter jusqu'à sa mort : 25 juin 1914. C'est à Maillane qu'ont été conçus et composés tous ses ouvrages. C'est de Maillane qu'il a dirigé le Félibrige, institution ayant en vue la renaissance de la langue d'Oc et dont il sera, en 1854, le principal fondateur. La constance de cet habitat, voilà le fait le plus significatif de son caractère et du caractère de son œuvre. Ce fait explique leur santé, à l'un et à l'autre; leur liberté, leur sérénité, leur noble simplicité et cette qualité qui résume Mistral : *le naturel.* Il explique son originalité : seul de tous les grands poètes qui soit né fils de paysans et qui n'ait jamais quitté son village.

Le corps poétique de son œuvre comprend quatre ouvrages de longue haleine et narratifs : *Mirèio* (1859), *Calendau* (1867), *Nerto* (1884), *Lou Pouèmo dou Rose* (1897) ; deux recueils lyriques : *Lis Isclo d'or* (1875), *Lis Oulivado* (1912), et une œuvre dramatique : *La Reino Jano* (1897). Prosateur, il a publié outre *Lou Tresor dou Felibrige,* dictionnaire de la langue d'Oc, une traduction de *La Genèse.* Il a semé dans l'*Armana Prouvençau,* organe du Félibrige, une abondance de contes, légendes, fables, discours, chroniques, anecdotes, devis divers dont en 1906 il a détaché un volume, *Discours e Dicho,* et

dont récemment ont été tirés trois volumes : *Proso d'Armana.*

Ces ouvrages sont d'abord et surtout *régionalistes.* Tout ce que Mistral a écrit est en conséquence de sa qualité de Provençal, intéresse la Provence du point de vue de la géographie, de l'histoire, et du *folklore* — en comprenant sous ce mot tout ce qui prête à poésie dans la vie d'un peuple : mœurs, coutumes, traditions, dictons, légendes, institutions religieuses, familiales, sociales, esthétiques; l'agriculture, l'industrie, les monuments, les arts, les fêtes, les jeux, les choses de la nourriture et du vêtement...

Mireille raconte les amours de deux jouvenceaux, amour contrarié par la différence de leurs situations sociales. Mireille est la fille d'un riche ménager de Crau, propriétaire du Mas des Falabrègues; Vincent, le fils d'un vannier. Les parents de Mireille s'opposant âprement à son mariage, celle-ci, en pleine nuit, quitte le mas pour aller implorer les Saintes Maries-de-la-Mer. C'est en été. Après deux journées de marche sous un ciel torride, elle arrive au lieu du pèlerinage frappée d'insolation et pour y mourir. L'action se place à l'époque de la jeunesse du poète, se prête à la description des travaux auxquels il assista, peint des personnages semblables à ceux par qui il les vit mener. Poème d'amour, et poème géorgique ensemble, unis par le triple pont, qui n'en fait qu'un, de la géographie, de l'histoire et du folklore.

Le milieu décrit dans *Mireille* n'est qu'une partie de la Provence, la région natale de Mistral, celle qui prend le Rhône après qu'il a quitté le Comtat, et le conduit jusqu'à la mer; cette Provence de la Crau et de la Camargue dont Arles est la capitale.

Il existe, au-dessus de cette Provence, la Provence comtadine, sise tout entière dans le département de Vaucluse et qui a pour capitale Avignon, tandis qu'à sa

droite une autre s'étend, d'Aix à Barcelonnette, et de Marseille à Nice. C'est la Provence maritime et montagnarde, comme ses voisines sont terriennes et fluviales. A la première se rapporte *Nerte*, à la seconde *Calendal.*

Calendal parcourt son territoire de l'ouest à l'est, puis de l'est à l'ouest, d'abord par la voie de terre, puis en suivant la côte. Il chante les exploits d'un jeune pêcheur, né à Cassis près de Marseille, et l'infortune de son amante, née au château d'Aiglun, en pleines Alpes. Calendal délivre Estérelle, princesse des Baux, du bandit qu'elle épousa en croyant épouser un gentilhomme. Sur cette donnée, le poème décrit la vie et utilise le folklore des pêcheurs, comme *Mireille* celui des paysans.

Nerte se passe en 1398, sous le règne du dernier pape d'Avignon, Benoît XIII, débute à Château-Renard dans une partie des Bouches-du-Rhône, plus dépendante d'Avignon que d'Arles, et que *Mireille* a négligée. De là le poème entre à Avignon assiégé par des troupes au service du roi de France, puis se rend à Arles au mariage de Louis II d'Anjou, petit-fils de Jean le Bon, avec la fille du roi d'Aragon, Yolande. Nouvelle histoire d'amour dans un décor de guerre, de fêtes, de cloître et de diablerie. Nerte est la toute jeune fille de Pons, seigneur de Château-Renard, qui, ruiné, la vendit au Diable, comme elle était au berceau. Elle est aimée de Rodrigue de Lune, neveu du Pape; celui-ci, après avoir pactisé avec le Diable, pour la posséder, l'arrache vierge et sainte de ses griffes. Et Saint Gabriel la change en nonne de pierre. Poème plus historique et féodal que géographe et populaire, comme les autres ouvrages de Mistral, mais où la volonté de ne laisser inexploitée aucune région de sa Provence s'affirme, et aussi de prendre l'histoire et le folklore provençaux sous un angle jamais le même.

Avec le *Poème du Rhône*, Mistral fait pour la Provence fluviale ce qu'il fit avec *Mireille* pour la Provence agricole, avec *Calendal* pour la maritime. Sur le pont du Ca-

burle, le poème descend le fleuve depuis Lyon jusqu'à la foire de Beaucaire et le remonte de Beaucaire au Pont-Saint-Esprit contre lequel le Caburle, dernier représentant symbolique de la battellerie manuelle du Rhône, détrônée par la battellerie à vapeur, se brisera. Encore un poème d'amour entre l'Anglore, jeune riveraine, et le fils du Roi de Hollande embarqué sur le Caburle.

La Reine Jeanne se rapporte, dans des conditions que nous verrons, à une princesse qui régna sur la Provence au XIVe siècle.

Quant aux poèmes lyriques de Mistral, il n'en est pas un, rétrospectif ou moderne, qui ne soit provençal de sujet ou de sentiment. Pas une minute, répétons-le, le poète — et non moins le prosateur — n'a perdu de vue sa région natale et il en fera toujours le centre du continent méridional et de l'univers méditerranéen où elle le conduit volontiers. Mistral est constamment provençal, ce qui ne l'empêche pas d'être universel aussi souvent qu'à son tour, à son tour de grand poète. Vêtue, sa muse ne quitte jamais le costume de son terroir; nue, elle découvre un corps richement et profondément humain. Nous avons déjà vu ce miracle avec Homère.

II

La première des deux conditions exigées du grand poète, l'indépendance à l'égard des poètes de sa littérature nationale, Mistral la remplit de façon naturelle et nécessaire. Car la langue d'Oc, depuis la disparition des Troubadours jusqu'à Jasmin, ne possède aucun poète. Aucun *poète* au sens où le bienfaisant Romantisme nous a permis de réentendre ce mot faussé par deux siècles de classicisme malherbo-boileausien; oui, aucun écrivain-en-vers pourvu de lyrisme. Ce génie représentatif du lyrisme si hautement et si constamment, ce *lyreur* arrive

armé de la Lyre dans une littérature où elle n'avait jamais résonné. Dans une littérature qui, sauf quelques idylliques bêlements, est entièrement didactique et satirique, tourne le dos au sublime pour cultiver le burlesque, pratique beaucoup la traduction et plus encore la parodie, et, au lieu de poésie, met en prosodie l'esprit de prose.

Tel est le cas au milieu du XVIe siècle, car cette littérature attend alors pour commencer — du provençal Bellaud de la Bellaudière (1532-1588), du gascon Pierre de Garros qui publie en 1565 et 1567; à cheval sur le XVIe et le XVIIe, le cas du languedocien Daniel le Sage (1567-1642), des gascons Goudelin (1579-1649), Cortète de Prades (1586-1667) et Jean-Géraud d'Astros (1594-1648); au XVIIe, du languedocien Jean-Michel de Nîmes (mort en 1700), du provençal Saboly (1614-1675); au XVIIIe, du béarnais Despourrins (1698-1749), du languedocien J.-B. Castor Fabre, dit l'abbé Favre (1727-1783), et de quatre ou cinq insignifiantes unités; au XIXe, parmi plus d'une unité peu signifiante, du cévenol La Fare-Alais (1781-1846), qui nous conduit à Jasmin. Ce sont là des conteurs, ce ne sont pas des chanteurs; même quand ils se répandent en chansons comme le pastoral Despourrins, en noëls comme Saboly, ils ne seront que des chansonniers. Ils ont d'ailleurs conscience proclamée d'écrire non pas une langue poétique, mais une langue vulgaire, indigne des genres nobles, vouée aux genres familiers, davantage aux genres bas : un patois; chacun son patois. En fait, médiocres écrivains parmi lesquels éclate l'abbé Favre, le plus satirique, rabelaisien, burlesque et parodisant de tous, en même temps que le plus cultivé et qui laisse avec l'*Istoria de Jan l'an près* le seul ouvrage de cette littérature digne d'être appelé un chef-d'œuvre : il est vrai qu'il est en prose.

Non seulement Mistral ne leur devra rien, — sauf de trouver existante une langue qui sans eux disparaissait

du domaine de l'écriture, — mais c'est contre leur prosaïsme que son lyrisme se dressera. C'est contre leur esprit qu'il organisera ce Félibrige que nous verrons les derniers d'entre eux, Victor Gélu, hardi truchement du prolétariat et de la truandaille marseillais (1808-1885) et le bon fabuliste nîmois Bigot (1825-1897) repousser, l'un d'un air de dogue, l'autre en se gaussant. Et c'est à eux qu'il songera dans *Calendal*. C'est leur indigne conduite envers la muse de la langue d'Oc, personnifiée par Estérelle, leur contrebande de pseudo-poésie qu'il symbolisera en les dotant d'un panache romantique, bien déplacé sur leur chef mais exigé par son imagination, dans le Comte Sévèran et sa brigade d'estafiers, de contrebandiers. Car après eux qui furent nécessaires, voire indispensables, le Felibrige connaît leur postérité. Non pas, hélas! composée d'écrivains aussi talentueux que Gélu, aussi honorables que Bigot, mais d'une poussière de patoisants dont il y a maintenant de quoi rougir pour une langue qui tient *Mireio* et les premiers dons d'Aubanel et de Roumanille.

Relativement à ses prédécesseurs, Jasmin (1798-1864) fait figure de vrai poète; il est le premier qui soit imaginatif, sensible, chez qui batte un cœur; mais, conséquence de son inculture, l'auteur des *Papillotes* ne se trouve qu'à mi-chemin entre l'esprit de prose et l'esprit de poésie. C'est beaucoup par rapport à l'abbé Favre; par rapport à Mistral, ce n'est guère. Ce serait encore moins si Jasmin n'avait pas inventé dans la naïveté de son âme, apporté ce sans quoi on n'imagine pas que Mistral serait Mistral, le germe du régionalisme. Cet instrument linguistique que de Bellaud à La Fare-Alais tous ces écrivains ont conservé, ont « maintenu », le mettant ainsi à la disposition de Mistral, Jasmin lui en découvre l'emploi. Dans l'hommage qu'il lui rendra lors de l'inauguration de sa statue, il marquera en toute reconnaissance, mais avec mesure, l'étendue de ce bienfait :

Chantant l'amour mieux qu'une femme et remuant du cœur les plus douces commotions, — nous avons vu Jasmin nous arracher les larmes. — Mais nous l'aimions, savez-vous pourquoi? — Comme Pindare de sa Thèbes, — lui fier, nous parlait d'Agen, de Villeneuve, — d'Auch et du hameau d'Estanquet.

Mistral doit tout à Jasmin, il lui doit d'avoir fait son œuvre, mais son œuvre à l'œuvre de Jasmin ne doit rien.

Ainsi dans sa littérature nationale, le Maillanais ne dérive de personne. Au bras de ce galant la Langue d'Oc, dès leur premier pas, pénètre en un monde qui lui était inconnu et dont, sans Jasmin, elle n'aurait pas soupçonné l'existence. D'une versification terre à terre elle entre, elle vole dans le ciel du haut lyrisme.

Veut-on réaliser le contraste entre la muse mistralienne, même avant qu'elle parvienne à *Mireille*, et celle qui la précéda (toujours Jasmin réservé) ? Il faut placer côte à côte l'une des pièces les plus significatives du bas prosaïsme de cette primitive muse, ou pseudo-muse, et la pièce la plus ancienne que l'œuvre de Mistral recueille: soit *Lou Sermoun de Moussu Sistre*, de Favre, et *La Bello d'Avoust* donnée dans les *Iles d'Or* comme de 1848.

Margai de Valmarcine
Tressaillante d'amour,
Dévale dans la plaine
Deux heures avant jour.
Elle court, elle vole,
        Est folle :
— J'ai beau (dit) le chercher,
        L'ai manqué.
Aï! mon cœur se désole!

Rossignolets, cigales, taisez-vous!
Oyez le chant de la Belle d'Août.

On verra ce que cette Belle nous montre en opposition au nègre fessier du sacristain, par l'exhibition duquel un prédicateur donne à ses ouailles insuffisamment pieuses

l'image de l'Enfer qui les attend. On verra créée, à côté des ballades anglaises, allemandes, scandinaves et, grâce à Victor Hugo, françaises, la ballade provençale.

On verra le folklore légendaire et fantastique provençal mis près du niveau, à son premier coup, des meilleurs folklores européens.

...Quand l'étoile du pâtre
Commençait à pâlir,
Que le soleil rougeâtre
S'apprêtait à jaillir,
Soudain ils s'enlevèrent,
    Sautèrent.
Sur un noir étalon,
    Hop! allons!
Ensemble détalèrent.

Et l'étalon galope
Sur le chemin pierreux,
Et le sol tremble, hop! hope!
Hop! sous les amoureux,
Et les grimacières
    Sorcières
Dansaient à leur entour
    Jusqu'au jour
De fantasque manière.

Alors la lune blanche
De nues se voilà,
L'oisillon sur la branche
De frayeur s'envola;
Et même la luisette,
    Pauvrette!
Eteignit son flambeau,
    Et sitôt
Se blottit dans l'herbette.

Et l'on dit qu'à la noce
De la pauvre Margai
Ne se roula carrosse,
Ne s'ouït rien de gai;
Que la maigre bombance,
    Les danses
Se firent en un lieu

Où le feu
Décelait sa présence.

Vallon de Valmareine,
Chemin des Baux, non plu
Par colline ou par plaine
Margai n'avez revu.
Sa mère pri', pleure, elle
L'appelle
Et ne veut point cesser
De parler
De sa pastoure belle.

Rossignolet, cigale, envolez-vous !
Voilà le chant de la Belle d'Août.

III

Ni nettement, ni vaguement Mistral ne ressemble à aucun poète de « sa » littérature, parce qu'avant lui cette littérature ne connaît aucun poète. Il a fait table rase de tous ces anti-lyriques, il est allé trouver le lyrisme de langue d'Oc au point où les Troubadours l'avaient laissé.

Que signifie ce titre qu'il faut lui donner d'héritier, de continuateur des Troubadours ? En quoi consiste son héritage ; comment les continue-t-il ? Lui ont-ils remis une langue plus faite pour la poésie que celle que maniaient tant d'esprits bâtis pour la prose? — Mais non, pour une bonne raison : c'est qu'ils ne lui ont pas remis leur langue. Ce que Mistral repousse, c'est l'ouvrage des pseudo-poètes qui l'ont précédé, ce n'est pas l'instrument dont ils se servirent. Son provençal n'a pas plus de rapport avec celui de Raimbaud d'Orange, ou de Folquet de Marseille que le provençal de Bellaud, de Saboly, de Victor Gélu. Sa langue n'est pas la langue d'Oc *romane*, c'est la langue d'Oc *moderne*, tout autant que la langue de Hugo n'est pas la langue d'Oïl romane, mais la langue d'Oïl moderne. Et Hugo n'est pas plus éloigné lin-

guistiquement des Trouvères, d'un Conon de Béthune ou d'un Thibaut de Champagne, par exemple, que Mistral des Raimbaud et des Folquet. La langue mistralienne, syntaxe et vocabulaire, n'a pas un caractère archaïque; elle ne correspond en rien à celle qu'emploiera, faisant œuvre de pastiche, de marqueterie, le Moréas du *Pèlerin Passionné*. Elle est du XIXe siècle et non du XIIIe; elle est celle de ces *pastre e gens di mas* pour lesquels seuls le début de *Mireille* déclare que Mistral entend chanter. Elle l'est dans la mesure où il pouvait appartenir à un grand poète lyrique qu'elle le fût et il ne faut pas plus reprocher à celui-là d'avoir écrit une langue savante qu'il faudrait, alors, le reprocher à Ronsard ou à Hugo. Mistral pas plus que Ronsard et que Hugo, — pour citer les deux poètes qui ont fait faire à la poésie française le plus grand pas linguistique — n'a écrit une langue savante au sens péjoratif (esthétisme de tour d'ivoire ou académisme) du terme, il a écrit une langue littéraire, une langue poétique. Un grand poète a le droit, il a le devoir : il a pour premier devoir de donner à la substance linguistique de son époque un tour, un ton, une forme éloignés des façons du populaire, pourvu que cette substance linguistique il la respecte dans son fond. Mistral remplit cette condition; l'accuser, comme font certains, d'avoir inventé sa langue, usé d'une syntaxe volontiers artificielle, et d'un vocabulaire fréquemment forgé, c'est montrer que l'on connaît mal ce sujet délicat de la linguistique des poètes. Celui-ci a fait pour le lyrisme provençal ce que nos poètes, de Villon à Hugo, ont fait pour le lyrisme français et, ayant dû accomplir à lui tout seul une tâche que cinq siècles de poètes chez nous s'étaient partagée, il faut admettre qu'il ait dû innover davantage que trouvant sa langue au point où Ronsard, puis Hugo trouvèrent la leur.

Cependant il n'a imité aucun troubadour ou aucuns troubadours déterminés, parce qu'aucun ou aucuns ne

sont imitables en particulier, aucun ne s'est élevé suffisamment au-dessus des autres, aucun sur les trois ou quatre cents que nous connaissons n'a dégagé suffisamment sa personnalité pour être imitable. On peut vouloir imiter la poésie romane, et c'est ce que tentera le savant et délicat Moréas du *Pèlerin* en composant des poèmes tels que *Agnès* ou *Le dit d'un Chevalier*... mais non tels ou tels représentants de cette poésie, parce qu'elle a un caractère collectif.

Mireille, Calendal, Nerte, Le Poème du Rhône sont sans analogie matérielle avec la poésie des Troubadours, qui n'ont écrit aucun poème de longue haleine et narratif, laissant ce soin aux Trouvères qui sont des lyriques et non des épiques. Mais Mistral ne les imite pas non plus dans sa partie proprement lyrique. Sans doute les *Iles d'Or* ont des chapitres intitulés les « Romances », les « Sirventes », les « Plang », et l'auteur en les nommant ainsi a voulu souligner leur caractère moyenageux. Les *Iles d'Or,* en effet, marient presque par moitié le sujet moyenageux au sujet moderne. Mais ces romances, ces sirventes, ces plaintes, comme ceux aussi qui sont dans les *Olivades,* ne sont taillés ni pour la forme, ni pour le fond sur un patron roman. Leur métrique est aussi éloignée qu'il est possible de ces tours de force versificateurs auxquels se livrèrent les virtuoses du *trobar cluz.* Comme la langue dans laquelle ils sont écrits, ils appartiennent au XIXe siècle, non au XIIe ou au XIIIe.

Mais Mistral possède une tournure d'esprit qui rappelle l'esprit général des Troubadours. Sa psychologie de poète est vraiment celle d'un lyrique roman, celle qu'un Raimbaud d'Orange, un Pierre Vidal, un Arnaud Daniel eussent rapportée, si, ressuscitant, ils fussent venus exercer le lyrisme à l'époque où Mistral vient l'exercer; si, au lieu d'avoir vécu cinq ou six cents ans avant Mistral, l'un d'eux, doué d'autant de génie que Mistral, fût né en 1830, à Maillane.

Cette ressemblance s'avère sur un sujet qui, sans jouer chez Mistral un rôle aussi important que chez les Troubadours, pour la grande majorité desquels il constitue l'unique sujet, y joue un rôle considérable. *Mireille, Calendal, Nerte, Le Poème du Rhône* ne sont pas rien que des poèmes d'amour, parce qu'ils sont en même temps des poèmes de régionalisme et qu'à côté des personnages humains, variables, existe toujours le même personnage naturel : la Provence. Encore est-il que cette Provence se voit traitée comme un être humain, traitée en amante et, d'ailleurs, plus ou moins allégorisée dans les héroïnes mistraliennes. « Terre d'amour », « Langue d'amour », ces expressions chez lui sont fréquentes; elles seraient permanentes s'il était un artiste moins accompli. Car il est un possédé de l'amour comme les Troubadours le furent. Et s'il n'a pas dit une seule fois (lui qui ne se met pas en scène) ce qu'ils disent tous et répètent; pour citer l'un des plus remarquables, si, comme Bernard de Ventadour, il ne s'est jamais écrié :

La poésie n'a guère pour moi de valeur si elle ne vient du fond du cœur, — mais elle ne peut venir de cette source que s'il y règne un parfait amour. C'est pour cette raison que mes chants sont supérieurs à ceux des autres; car la joie d'amour remplit tout mon être, bouche, yeux, cœur et sentiment... J'ai mis en Amour mon corps et mon cœur, mon savoir et mon intelligence, ma force et mon esprit; je suis tellement entraîné vers l'amour que rien plus au monde ne m'intéresse...

sa muse exprime sans cesse l'équivalent de ce cri.

Pour rester sur le sujet de ses poèmes, ils méritent la qualification d'*amoureux* autant que les plus caractérisées des œuvres qui ont pour objet unique de peindre l'amour : *Daphnis et Chloé, Tristan et Yseult, Aucassin et Nicolette*, la *Princesse de Clèves, Roméo et Juliette, Paul et Virginie, Manon Lescaut* ou *Herman et Dorothée.* Ils sont, autant que ces ouvrages, des romans, des dra-

mes d'amour. Et comme son œuvre ne comporte pas qu'un vaste ouvrage, mais quatre, et comme, dans sa partie lyrique, l'amour occupe une place aussi importante que dans la Nature, il faut dire qu'il n'existe aucun poète qui soit autant que Mistral un poète de l'amour; l'amour, du moins, le plus important au regard des Muses : *l'amour juvénile.*

Il y a deux façons d'envisager l'amour : l'idéaliste, la matérielle. La première est celle des Troubadours, elle est celle de Mistral qui, dans le plus réaliste de ses grands poèmes, *Mireille,* nous montre son héroïne échangeant l'amour profane, aux délices duquel le destin ne lui permet pas de goûter (et ainsi le destin la condamne à mourir), contre cet amour que distribue la vie éternelle. Voilà ce qui, étant donné le rôle que le sujet moyenageux joue dans son œuvre, conduit à rapprocher Mistral de ces poètes qu'il ne cesse d'évoquer et d'invoquer, en particulier chaque fois qu'il touche à cette institution des Cours d'amour en laquelle se résume sa vision poétique de ce Moyen-Age provençal qu'il a surtout vu comme un âge de poésie. Toutes ses amoureuses sont des « Dames » comme les amantes chantées par les Troubadours; toutes, à commencer par Mireille, si vivante, si ardente qu'elle soit ! Tous ses amoureux, l'esprit chevaleresque les anime, à commencer par Vincent, vannier ambulant de son état et qui n'est pas moins vivant, moins ardent, moins véritable que son amie.

Il ne lui a pas suffi de donner une dame à ses héros, il s'en est accordé une à lui-même, une dame non moins réelle que Béatrice et que Laure, non moins inspiratrice et qui ne diffère d'elles que parce qu'elle vécut cinq siècles avant son poète.

Il s'agit de Jeanne I[re] de Naples, princesse d'Anjou, qui régna sur le Comté de Provence, de 1343 à 1382 : *La Reine Jano* pour tout dire. Règne plutôt nominal,

car, morte vers soixante ans, elle ne connut la Provence que durant quelques mois de sa vingt-troisième année, lorsqu'en suite du meurtre de son époux André de Hongrie, roi de Naples, et chassée par le peuple napolitain, elle se rendit en Avignon pour en rapporter du pape Clément VIII une solennelle déclaration d'innocence. Etait-elle justifiée ? Faut-il voir en cette princesse, mariée quatre fois et quatre fois veuve tragiquement, la « très sainte femme, honneur du monde et unique lumière de l'Italie », qu'après Balde magnifièrent Boccace et Pétarque ? ou le monstre de perversité que Brantôme et Montaigne ont pensé sur la foi des historiens de Naples? Epousant une tradition populaire encore en cours de son temps, Mistral la tient pour un ange et la plus haute et la plus pure figure féminine de l'histoire provençale. Elle l'a exalté si bien qu'il lui doit, après beaucoup de bienfaits, la seule erreur qu'il ait commise : celle de s'être cru doué du génie dramatique. Fâcheuse erreur, car à son drame *La Reino Jano,* il a mis, ainsi d'ailleurs qu'à chacun de ses ouvrages, sept ans de travail. Que ne les employa-t-il à placer entre *Les Iles d'Or* et les *Olivades* un troisième recueil lyrique composé de poèmes aussi beaux que celui qu'il lui a consacré dans *Les Iles d'Or !*

Fils de Maillane,
Si j'avais vu le temps
Où Done Jeanne
En fleur de son printemps,
Douce tyranne,
Allait distribuant
Aux cœurs la manne
De son œil gracieux,
J'aurais d'elle amoureux
Trouvé, moi bienheureux,
Tant fine chansonnette,
Que la belle Jeannette
M'eût donné un manteau
Pour paraître aux châteaux.

Lorsque, dans Aversa, la main perverse de courtisans méchants étrangla son mari, il aurait avec rime et raison élucidé la trahison dans ses chants et la reine lui aurait donné un cheval pour parcourir le Nord et le Midi; à son débarquement en sirène sur la plage provençale, des éperons et titre de baron. Et, qui sait, après la décision papale proclamant son innocence, si elle ne lui eût pas permis de baiser ses doigts?...

Alors, aimée,
Ta Provence, ma voix
Passionnée,
Suscite autour de toi,
D'ire enflammée,
Et te jurant sa foi
Contre l'armée
Qui te tient en échec.
Et comme on vit les Grecs,
Par charme et par respect
De la beauté d'Hélène
Endurer mâle peine,
Pour toi, grâce, vertu,
Ferme aurions combattu.

Et le poème termine sur deux strophes auxquelles nous nous référerons en terminant nous aussi.

Lisant le Monge,
Celui des Iles d'Or,
Voilà le songe
Qui me prend âme et corps.
Dix fois sur onze
Me semble que les morts
Sont moins mensonge
Que les vifs d'aujourd'hui.
Car, si d'orgueil il luit,
Ce siècle meurt d'ennui;
Et, sans les jouvencelles
Que nous mande à la pelle
Le Bienfaiteur divin,
La joie prendrait fin.

Mais villageoises
Entendent peu aux vers,
Et les bourgeoises
Comprennent de travers.
La loi françoise
A mis tout à l'envers
Et sous sa toie.
A nos princesses rit
Le gel et le temps gris
Que trouvent à Paris;
Et mon âme idolâtre,
Vers Jeanne ou Cléopâtre,
Faute d'autre aliment
Erre amoureusement.

Il y a plus : Mistral a suivi les Troubadours quand de l'idéalisme sentimental ils passent dans l'idéalisme métaphysique; quand de cette passion destinée par la Nature à la conjonction des sexes, ils ont fait le principe, le moyen et le but de la perfection spirituelle et morale, le levier qui nous soulève vers l'Idéal et l'Idéal même.

A cette extrême limite de leur personnalité, il est l'un d'eux aussi nettement que furent l'un d'eux Dante et Pétarque, mais avec une indépendance d'eux, et une supériorité sur eux aussi grande que celle de Dante, ayant su comme lui utiliser leur source d'effusion lyrique à produire un fleuve épique. Ce que n'a point su faire Pétrarque, lequel, exclusivement lyrique et non plus doué d'imagination narrative que les Troubadours, resterait leur franc imitateur, quasi leur copiste, n'était sa qualité d'humaniste transcendant.

Avec *Calendal,* Mistral produit un poème bâti sur la *doctrine du pur amour,* comme la *Divine Comédie,* mais à l'aide de matériaux et selon une architecture qui ne doivent rien à Dante. *Calendal* est une démonstration, une illustration, un traité, un bréviaire du Pur Amour.

Moi qui d'une enfant amoureuse
Ai dit la course malheureuse

Chanterai, si Dieu veut, un enfant de Cassis;
Simple pêcheur d'anchois, qu'anime
Grâce et vouloir, qui magnanime
Du pur amour conquiert les cimes,
L'empire, la splendeur...

Il les conquiert par une série de travaux d'Hercule qui le font parvenir, parti, et avec quel feu ! pour la possession corporelle de l'objet aimé, à la possession de son âme. Long chemin, puisqu'il y faut sept mille vers ! chemin pénible à ce petit pêcheur d'anchois, car il n'avait pas à l'abstraction cette disposition congénitale qui semble un peu trop, à les lire, avoir existé chez les Troubadours, disposition que nous voyons sans inconvénient au Dante de la *Divine Comédie,* mais qui rend Pétrarque, lui aussi, par trop monotone et froid. Estérelle, non plus, n'est pas un être aussi désincarné, une aussi pure entéléchie que Béatrice et que Laure, mais c'est une institutrice comme l'école de l'amour mystique n'en a pas connu de plus convaincue (effet de la désillusion que lui valu l'amour profane), de plus convaincue et éloquente. Des leçons, elle en donne à Calendal autant qu'il lui faut pour qu'il tienne vanités la richesse, les honneurs, la popularité; la bravoure qui n'a pas pour but la protection des faibles, des opprimés, la défense du sol natal. Elle lui en donne d'assez persuasives pour lui inspirer, dans le pur éclat de sa beauté, le mépris de la satisfaction sexuelle. Mais quoi ! elle est l'Idéal et, par définition on ne couche pas avec l'Idéal.

Lorsque, fortuné et glorieux en suite d'exploits inutiles à l'Idéal, il lui arrive chargé de présents: « Il était bien pauvre d'astuce, celui qui te fit croire que l'amour d'une âme fière se gagne avec des oripeaux », s'entend-il dire). Elle lui cite les prouesses de quelques martyrs du pur amour : de Jauffre Rudel, avec sa princesse lointaine, à Pierre Vidal qui, parce qu'on nommait sa dame « La Louve », se mua en loup et se fit meurtrir par les

chiens ; de Guillaume de Balaün, qui pour exprimer que sa ferveur allait jusqu'au martyre, se faisait arracher l'ongle du petit doigt, à Guillaume de la Tour, qui retint dix jours sous ses baisers le cadavre de son amante et le onzième devint fou. « En eux (lui dit-elle) mire-toi! *Aqui miraio te!* Et Calendal jette ses présents à la mer, mûr après quelques épreuves encore, altruistes celles-là, pour cet état qu'il dépeint au Comte Sévèran quand, feignant d'ignorer que l'époux de la Princesse des Baux et le pseudo-Comte ne font qu'un, il lui annonce qu'il vient dégager sa dame de l'union frauduleuse qu'elle contracta.

Voilà, voilà le nœud, dit-il, que nous tranchons,
Si Dieu le veut! Mais si je plie,
Que mon vainqueur n'ait la folie
De crier trop haut! Qu'il n'oublie
Que je nage baigné dans un bonheur profond

Comme le ciel! Et la Mort vaine
Contre l'Amour sa faux déchaîne!
Le corps de mon amie est beau comme le jour!
Mais une perle, honneur du Gange,
Il se peut qu'un pourceau la mange...
Ce que j'adore, moi, c'est l'Ange
Qui dedans cette perle incarne son séjour.

L'amour des sens, pâture basse,
Comme un vertige ores me passe.
De ma céleste sœur, ma vüe sait percer
Le beau interne; elle se glisse
A son gré en lieu de délices
Dont il n'est pas peintre qui puisse
Qui puisse seulement l'enseigne en retracer.

O merveille, joies de l'âme,
C'est vous le paradis! ô flamme
Où l'amour purifie et prend embrasement!
Sainte et pénétrante harmonie
De deux en un! O symphonie
Tendre, insinuante, infinie,
Qui dit tout! O bonheur et délicieux tourment!

La Mort, tels que deux blocs de marbre,
Pourra refroidir nos cadavres;
Les deux âmes ensemble, à l'infini de Dieu,
Déjà volent inséparables...
Au sein de la vi' perdurable,
L'adorateur et l'adorable
Se sont communiqué tout ce qu'ils ont de mieux!

Et voilà bien de l'abstraction pour un poème de sept mille vers ! Mais le poète l'enrobe dans une anecdote qui empêche le lecteur le moins idéaliste de bâiller. Au coup droit que lui porte son rival, Sévèran riposte par un coup de Jarnac parti d'une rapière assez psychologue. Il faut dire qu'il a depuis longtemps cessé de symboliser avec ses estafiers et ses ribaudes — lesquelles sont de bien délicieuses créatures ! — les pauvres rimeurs entrepris, in petto, par le fondateur du Félibrige. Le génie allégorique de Mistral possède une baguette de fée et s'en sert. De là, l'*Orgie*, qui occupe l'entier chant XI , où toutes les voluptés se relaieront vainement pour entraîner le héros dans l'abîme.

IV

Complètement différent des contre-lyriques indurés que sont les pré-félibréens, Mistral n'a rien à voir avec ces maigres lyriques : Régnier ou Scarron, Théophile, Saint-Amand, Segrais ou Fontenelle, Voiture ou Bernis, Florian, Delille ou Béranger en marge desquels ils idyllisent, bouffonnent, galantisent, géorgiquent, moralisent ou chansonnent. On comprend cela et on ne s'étonne point encore de ne rien trouver chez lui qui rappelle Malherbe, Boileau, voire La Fontaine. Mais avant Malherbe et après Chénier, pourquoi cette absence de rapport entre la muse française et la mistralienne ?

Car le fait est là et, sous réserve de Lamartine, il est patent que Mistral n'offre parenté avec aucun poète de

langue d'Oc, et même les plus lyriques : Ronsard et Hugo. Si l'on n'avait pas idée de ce qu'est la poésie française, son œuvre ne nous permettrait pas de le savoir.

Existerait-il entre les langues d'Oïl et d'Oc une différence de génie ? Pas la moindre. Quand on naquit sœurs non seulement du même lit, mais jumelles, et qu'on vécut toujours sous le même toit, comment votre génie différerait-il ?

Mistral possède l'usage de la langue d'Oïl comme de la langue d'Oc; et s'il eût voulu faire un poète français, il n'eût pas trouvé davantage difficulté qu'Hugo ou que Lamartine — ce qui ne veut, certes, pas dire que, poète français, il serait un poète aussi génial que, provençal, nous le voyons. Car il n'y eût pas apporté la même foi, et la foi chez un poète importe plus que l'outil. Mais ici, les deux outils sont, à peu de chose près, les mêmes.

Le mystère commence à s'élucider lorsque, sachant à quel point l'esprit, l'âme moyenâgeuse vivent en lui, nous songeons que, de cette âme, de cet esprit, la poésie française ne contient pas un atome. Ces lyreurs avec lesquels lui fraie sans cesse, jamais avant lui sur le sol de France qui les vit fleurir (et je parle aussi des Trouvères), leur existence n'avait été rappelée; l'existence de ces *vieux romanciers* dont Boileau complimente Villon d'avoir *le premier débrouillé l'art confus*. Au Romantisme, si moyenâgeux qu'il se veuille, si disposé en vue de la couleur locale à faire flèche de tout bois, les Raimbaud d'Orange et les Thibaut de Champagne seront plus inconnus que s'ils fussent chinois ou persans. Et depuis Mistral, je me demande s'il a jamais été question de la poésie romane ailleurs que dans le *Pèlerin Passionné* de Moréas (1).

(1) .... Jaûffred, Arnaud Daniel
Au style doux comme miel
....
Bernard, Anselme, Folquette...
Et Raimbaud...
....

Mais tandis que Mistral a voulu être par l'intelligence et par le cœur un homme qui vient du Moyen-Age et qui y revient, la Muse française a dirigé ses nourrissons aux antipodes de la mentalité et de la sensibilité des Troubadours et des Trouvères. Mistral s'est tourné vers le Moyen-Age parce qu'il est un poète régionaliste ; les poètes français ont tourné le dos au Moyen-Age parce qu'ils sont des poètes anti-régionaux.

Un poète régional... S'il n'était pas né sur un territoire qui fait partie de la France, dans une région qui est une région française, nous n'emploierions pas ce mot. En réalité, il faudrait le dire un *poète national*. Disons-le donc. C'est parce qu'il est un poète national, animé et enflammé de patriotisme et d'un patriotisme revendicateur qu'il a fait une œuvre si belle et si constamment lyrique. *Facit Patria versus.*

En chantant sa région, Mistral a chanté une patrie. Qui connaît son œuvre y apprend l'histoire de la Provence depuis les temps primitifs. Il l'aperçoit déjà aux temps primitifs des Ligures et des Cavares. Il la voit devenir colonie phocéenne et puis colonie romaine et recevoir (un chant entier de *Mireille* est consacré à cet événement), la première semence de la christianisation de la Gaule. Il assiste à sa période carlovingienne, placée, en tant que royaume d'Arles, sous la suzeraineté germanique ès-mains de la maison d'Orange, puis de la maison des Baux (Estérelle est l'ultime princesse des Baux; le héros du *Poème du Rhône*, l'héritier des princes d'Orange en sa qualité chimérique de fils aîné du roi de Hollande).

Il suit la Provence, le lecteur de Mistral, sous la dynastie des comtes de Barcelone, et avec la Catalogne, ne faisant qu'un (1112-1246), tandis que chantent les Troubadours(et que les Cours d'amour resplendissent.

> Aimables provençaux par qui sur bien les sons,
> Mignardement sonnés, des jeux et des tensons
> En pays champenois, le grand Thibaut, mon maître.

Il la trouve allant présider à la réunion, en un Etat de Provinces-Unies, de tous les pays de langue d'Oc, depuis les Alpes jusqu'au Golfe de Gascogne, et de la Loire à l'Ebre, au moment où la Gaule du Nord, par la Croisade des Albigeois, vient détruire cette magnifique Gaule du Midi qui répandait la poésie et la civilisation sur l'Europe ! Il l'a vue garder son indépendance lorsque Raïmond VII, le dernier Comte de Toulouse, s'est dessaisi de ses Etats en 1229 au profit de Louis IX; il assiste aux temps bénis de la Reine Jeanne et des rois d'Aix. Il entend sonner cette date, 1486, où par l'intermédiaire de son dernier prince, René, *notre patrie* (une note de *Calendal* dit) : *s'annexa librement à la France non comme un accessoire à un principal, mais comme un principal à un autre principal.* Il s'assure que les rois de France ont respecté les privilèges stipulés dans l'acte d'union des deux pays, et que la Révolution les fit disparaître.

Ce panorama, Mistral l'a toujours devant les yeux et particulièrement en écrivant *Calendal*...

........Ame de mon pays,
Toi qui rayonnes, manifeste,
Et dans sa langue et dans sa geste.
Quand les barons picards, allemands, bourguignons
Pressaient Toulouse avec Beaucaire,
Toi qui suscitas, téméraires,
Contre les bourreaux leur terre,
Les hommes de Marseille et les fils d'Avignon.

Par la grandeur des remembrances,
Toi qui nous sauves l'espérance;
Toi qui dans ta jeunesse, et plus chaud et plus beau,
Malgré la mort, le cimetière,
Fais reverdir le sang des pères;
Qui, inspirant les doux Trouvères,
Fais ensuite gronder la voix de Mirabeau;

... poème sur la signification duquel il ne faut cependant pas s'abuser. C'est un poème sur lequel les Muses ont

veillé et qui ne mérite aucune suspicion de séparatisme (2).

Estérelle, dans ses rapports avec le Comte Sévèran — rapports qui sont le sujet du poème — ne symbolise pas la Provence, ni même la langue provençale, mais la poésie provençale. Calendal, d'une manière générale, est non pas le peuple provençal, mais le héros provençal, l'Héraclès, un personnage qui symbolise le passé du peuple provençal et son avenir. Mais dans ses rapports avec Sévèran, il se trouve être le Félibrige, et le Félibrige voué à une tâche de l'ordre poétique et folklorique, mais non politique. Son affaire avec Sévèran se règle entre Provençaux; le poète a pris soin de spécifier que la nationalité du pseudo-Comte est nettement provençale, comme celle de ses estafiers et de ses ribaudes (3).

Il faut le dire, puisque quasi tout le monde s'y est

(2) Elles ont veillé aussi sur *Mireille*. Grâce à elles, Mistral n'a pas renouvelé une allusion comme celle qui arrive dans le tableau de *la Moisson* du chant IX, lorsque le poète peint l'amoncellement des gerbes.

Cela ressemblait par les terres
Aux pavillons d'un camp de guerre,
Comme à Beaucaire, hélas! autrefois quand Simon,
Et la Croisade francimande,
Et le légat qui la commande
Vinrent furieux, à toute bande,
Egorger la Provence et le comte Raymond.

Les Muses pacifiques ont consenti à cette belle strophe, mais en exigeant tout de suite une strophe encore plus belle.

Çà et là quêtent fureteuses,
Leur tablier rempli, les glaneuses.
Mais au pied des gerbiers, croyant fuir la chaleur
Et le regard qu'elle idolâtre,
Plus d'une fillette folâtre
Une minute vient s'abattre
Languissamment : Amour aussi est moissonneur.

(3) *Je suis provençal comme vous*, dit le petit pêcheur cassidien au comte Séveran et à sa bande en commençant le récit qui occupe, du chant III au chant X inclus, le poème.

En dehors des poètes ou versificateurs de langue d'Oc hostiles au Félibrige naissant, Mistral vise les mauvais Provençaux qui renient leur langue, qui n'emploient que le français en jugeant que le provençal n'est qu'un patois bon pour le populaire : véritables traîtres, complices de la Centralisation ennemie du Régionalisme, auxquels plus d'un poème des *Iles d'or* diront leur fait. C'est à eux, à ces *francilhots*, et nullement aux Français du Nord ou *francimans*, que s'adresse Calendal lorsqu'il dit :

Langue d'amour, s'il est des cuistres
Et des bâtards, Saint Cyr m'assiste!

trompé (4). Chef-d'œuvre après *Mireille* de Mistral, *Calendal* n'est point l'ouvrage de fausseté, d'absurdité et de déloyalisme qu'il serait si la France, les Français du Nord ou seulement leur langue s'y trouvaient symbolisés par un ramas de bandits; nous avons avec lui un ouvrage parfaitement raisonnable dans son ingéniosité allégorique et sa fantaisie ailée. Je l'affirme et ce n'est pas un fédéraliste ni même un décentralisateur qui parle.

Mais le poète, au moment qu'il achève *Calendal* et le munit de notes responsables en partie de l'erreur commise sur les intentions de son poème, écrit *La Coumtesso*. Ici les Muses l'ont laissé faire; car il s'agissait non d'un poème de près de sept mille vers, à la composition duquel la raison devait présider, quelque passion qui l'ait nourri, mais d'un sirvente : à savoir d'un cri jeté en pleine bataille par un de ces troubadours « à qui la langue fut toujours (comme dit Pétrarque) lance, épée, bouclier et casque », un troubadour dont la Dame se nomme Provence.

Eh ! oui, cette Comtesse que sa *sorâtre* emprisonne dans le cloître du couvent dont elle est abbesse, après l'avoir spoliée de ses biens, c'est la Provence, et l'Abbesse ressemble un peu beaucoup à la France, si ce n'est pas elle. Pourquoi le nier ? Il n'y a jamais intérêt en ma-

Les mâles du terroir seront à ton côté,
Et tant que du mistral la bouche
Bramera dans les rocs, farouche,
Te défendront à boulets rouges :
Car c'est toi la patrie et toi la liberté.

(4) « Il ne faut pas y aller par quatre chemins : Sévèran, figure d'ailleurs faiblement venue, symbolise ici le royaume de France imposant violemment à la Provence ses lois », répétait hier encore M. Pierre Lasserre. (*L'épopée de Calendal,* « Nouv. Litt. » du 5 avril 1930.)

Lorsque l'on comprend ce qu'est Sévèran, on le trouve venu de façon assez vigoureuse dans son élégance cavalière; que l'auteur du remarquable *Frédéric Mistral, poète, moraliste, citoyen* (Payot, 1918), ouvrage qui situe Mistral à sa place de poète du premier ordre et montre sous le génie provençal un génie français et un génie universel, me permette de le lui dire.

Dans l'*Univers de Mistral*, je crois m'être expliqué de façon claire et précise sur les intentions de *Calendal* et avoir débrouillé la lutte qui s'est livrée chez Mistral entre le provençal et le français pour aboutir à leur union indissoluble; lutte dont les Muses n'ont qu'à se louer.

tière d'analyse à admettre que le blanc soit noir ou le noir blanc. Nier l'évidence ici, c'est méconnaître le caractère bouillant d'un grand cœur dont l'œuvre générale si mesurée, si ordonnée, si équitable que nous la voyons, n'est belle que parce que sa sérénité sort de la tempête; œuvre qui finalement constitue un manuel de patriotisme français comme on en trouverait à peine l'équivalent en additionnant tout le patriotisme que l'Anthologie française contient.

Le seul *Tambour d'Arcole,* daté de 1868, suffit largement à dissiper l'inquiétude que la *Coumtesso* pouvait causer. Poursuivons donc tranquillement notre analyse. Mistral est de ces poètes dans la vie physique desquels on peut se passer de fouiller pour comprendre à fond leur œuvre. Mais il est indispensable de connaître sa vie mentale. Il a traversé une période où, lui-même le rappellera fièrement sur ses vieux jours, ses compagnons d'armes et lui étaient *patriotes provençaux avant tout* (5), période qu'on peut appeler la période catalane du Félibrige; et le sirvente, *I Troubaire catalan,* daté de 1861, indique déjà un assez fort degré de fièvre. Plus tard, il se lie avec le poète catalan Balaguer, chassé d'Espagne pour cause de conspiration fédéraliste et réfugié à Avignon. C'est au plus fort de la crise fédéraliste qu'il traverse qu'il brandira l'oriflamme de la *Coumtesso.* Il y a brodé en épigraphe deux vers de Balaguer qui s'appliquent non moins bien, estime-t-il, à la Provence qu'à la Catalogne. En janvier 1867, *Calendal* remis à l'éditeur, ils partent pour Paris, Balaguer et lui; et tandis que l'un va s'occuper de l'Espagne où la révolution sera bientôt déchaînée, l'autre va « travailler, de concert avec les hommes politiques de l'opposition républicaine, à la chute de Napoléon III » (6).

(5) *Le Cinquantenaire du Félibrige,* pièce datée dans les *Olivades* de 1904.

(6) Ce curieux épisode de la vie de Mistral nous a été révélé par M. Marius André (*La Vie harmonieuse de Mistral;* éd. Plon, 1928).

Des débris de la France impériale qui lui paraît comme à tant d'autres prête à s'écrouler, que pense-t-il dégager au juste? Ne nous le demandons pas. Comme tous les conspirateurs, et celui-ci est poète, Mistral est prêt à tout ce que les circonstances exigeront. Mais il est poète, et bientôt il ne sera que poète. Bientôt, par l'effet de la protection des Muses, sous les leçons aussi de la Guerre, de la Commune et vu l'ordre et le libéralisme que font régner la IIIe République — lui, ardemment, farouchement républicain en 1848 — son nationalisme deviendra un régionalisme. Mené par sa droite main, le Félibrige poursuivra une œuvre spirituelle : la renaissance de la langue l'Oc et tout ce qui en découle, sans qu'il en découle rien dont le patriotisme français doive s'émouvoir.

Nautre, en plen jour
Voulen parlà toujour
La lengo dou Miejour,
Aco's lou Felibrije.
Nautre, en plen jour,
Voulen parla toujour
La lengo dou Miejour,
Qu'aco's lou dre majour.

Mais la poursuite de ce droit majeur, c'est assez pour différencier Mistral des poètes français qui sont des centralisateurs spirituels aussi passionnés que lui un décentralisateur. L'évolution de la poésie française a suivi et appuyé l'évolution de l'unité française. Notre poésie est anti-romane parce qu'elle est anti-régionale, anti-provinciale. Elle commence avec Villon, Boileau nous le dit; elle commence lorsque les « vieux romanciers » sont « débrouillés », c'est-à-dire supprimés, escamotés. Elle commence ? parlons plus justement... c'est nous qui, à la suite de Boileau, la faisons alors commencer, oubliant qu'avant Villon la langue d'Oïl, non pas romane, mais moderne, mais française, possède deux maîtres : Guil-

laume de Machault, Eustache Deschamps. Mais ils datent d'une époque où l'unité politique française n'est pas encore suffisamment accusée; ils sont des régionaux, des provinciaux, tandis que Villon est parisien; un parisien de « Paris, emprès Pontoise », dira-t-il moquant déjà la Province. Villon est un poète complice inconscient, mais efficace de la centralisation française. Tous les poètes qui le suivent jusqu'à Malherbe auront la même inconscience et la même efficacité : Marot, quoique se disant encore de Cahors, Ronsard chez qui le régionaliste en herbe, le quasi félibre vendômois se voit étouffé par le poète de cour. Et voilà la poésie française, une poésie de cour, de capitale, une poésie moins française que parisienne. Après la Renaissance, mouvement dans une large mesure provincial, enfin Malherbe vint ! centralisateur outrancier, manière de Richelieu de la Lyre, une lyre peu lyrique, hélas ! Désormais plus rien de provincial dans la haute littérature. Boileau écrira le *Repas Ridicule* et Molière *M. de Pourceaugnac*, où la qualité de provincial sera bafouée. En même temps, la conception moyenâgeuse du *pur amour*, dont l'écho entretenait les ruelles de l'Hôtel de Rambouillet, se verra traitée de belle sorte! Quant au Romantisme, il sera non moins centralisateur que le XVIIe siècle; si révolutionnaire qu'il se veuille, il sera partisan jacobin d'une littérature « une et indivisible ». Et c'est en réaction contre cet esprit que Mistral, souhaité en prose par Chateaubriand (un breton), esquissé par George Sand (une berrichonne), annoncé en vers par le breton Brizeux et par le gascon Jasmin, n'aura qu'à venir.

Sur le terrain moyenâgeux, il se séparera de Hugo et dressera, face à la prodigieuse construction romantique plus européenne que française, sa construction provençale.

Son moyen-âge sera beaucoup moins celui, souvent, d'un historien et surtout d'un historien social que d'un

poète. Une bienveillance excessive, aussi excessive que la malveillance de Leconte de Lisle, lorsqu'il s'écrie :

> Hideux siècles de foi, de lèpre, de famine...

guidera son imagination. Mais l'amour lui procurera, sur des thèmes comme la défense du sol natal, la nostalgie du sol natal, cette vérité psychologique dont le moyen-âge romantique est dépourvu. Voyez dans les *Iles d'Or* ses deux prisonniers des Sarrasins : le rustre et le chevalier, Jean de Gonfaron et Blacas; voyez au chant VI de *Calendal*, raconté par Estérellé, l'épisode de Guillaume au Court-Nez (fondateur de la maison d'Orange) et de la Comtesse Guibour. Le cœur humain est là; et l'atmosphère moyenâgeuse, il semble bien qu'elle n'en est pas absente.

V

Sois historien, a dit le Régionalisme à son poète. Il lui dit aussi : sois géographe et sois folkloriste.

Plaines, montagnes, fleuves, rivières, forêts, marais, littoral, les champs, les landes, les grandes villes et la plupart des petites et la majorité des villages (pour le pays d'Arles, on peut dire tous les villages) ; voici la Provence. Si jamais elle disparaissait et que de tout ce qui la concerne il ne restât que l'œuvre mistralienne, c'en serait assez pour savoir comment elle était bâtie. Nous aurions son image géographique encore plus que son image historique; car la précision, vertu dont Mistral est étonnamment doué, ne saurait courir, sur un terrain aussi positif, les dangers auxquels, sur le terrain de la conjecturale histoire, son imagination enflammée par le patriotisme nous expose. Il se peut bien que le moyen âge provençal n'ait pas été complètement l'âge d'or et de poésie que conte l'historien, les Cours d'amour n'ont sans doute jamais existé et la Provence n'a peut-être pas tous les droits

au titre de nation, ses habitants à celui de race... Mais quand Mistral parle de la Crau, de la Camargue, du Comtat, du Rhône, d'Arles, d'Avignon, d'Aix, de Marseille, des monts et des mers provençaux, c'est un géographe qui parle.

Géographe, il l'est aussi pleinement que la Géographie, ce touche-à-tout, permet de l'être, aussi savamment qu'elle exige qu'on le soit. Science bornée, c'est entendu, c'est proclamé ! aux notions qu'appelle directement, naturellement son œuvre; une œuvre qu'il ne vient pas à l'idée de traiter de didactique, car la science s'y fond dans l'élément poétique, s'y métamorphose en poésie. La géologie, l'astronomie, la météorologie ne sont sous la main de ce poète que quand il faut. Mais il faut bien, quand on campe un patriarche de l'agriculture pareil à Maître Ramon, savoir prédire le temps. Quand on met un Calendal à la voile de Cannes à Cassis, il faut bien savoir distinguer des flancs de porphyre de la côte renfrognée, ébréchée et rôtie de l'Estérel, les caps vertigineux des montagnes Maures : « forêts de pins, landes d'ajonc, chaînes de roches, de pierres granitiques et de schiste et de craie », qui « passent pleines d'horreur, de fleurs et de soleil ». Lorsque l'ardente Mireille, prenant à la main sa chaussure, par l'escalier de bois, sans bruit, enlève la barre de la porte, se recommande aux bonnes Saintes « et part comme le vent dans la nuit porte-effroi », il faut bien pouvoir dessiner la carte du ciel.

Les constellations insignes
Aux nautonniers faisaient bon signe.
De l'Aigle de Saint Jean pour l'instant arrêté
Au pied de son Evangéliste,
Le regard clignotant assiste
Les trois astres marquant sa piste.
Le temps était serein, calme, endiamanté,

Et dans les plaines étoilées
Précipitant ses roues ailées,

Le grand char des élus, du Paradis profond,
Prenait la montée spacieuse,
Avec sa charge bienheureuse;
Et les montagnes ténébreuses
Regardaient s'élever le char lancé à fond.

Mais pour la botanique et pour la zoologie, il n'est pas un seul paysage, chez ce paysagiste à jet continu, qui ne les contienne, de même que la Nature provençale les contient. Dire que *tous* les arbres, plantes, quadrupèdes, oiseaux, reptiles, poissons, insectes que ses personnages sont exposés à rencontrer, à remarquer, sont autorisés à connaître de vue ou de nom ont été enregistrés par lui en naturaliste, n'est pas excessif — et, ma foi ! j'allais oublier le champignon. Jamais chez aucun poète français certainement, et sans doute chez aucun poète étranger, la Bête et la Plante n'ont été traitées avec l'abondance, la précision et l'à-propos qui les répandent ici, aussi libres, aussi naturels, aussi nécessaires que dans la nature. Ils y vivent tous, les sauvages et les domestiques et... les autres. Les autres, tels pour la gent animale que ces hordes de chevaux et ces manades de taureaux qui, joints au bétail transhumant, occupent le IVe chant de *Mireille*. Sont-ils là pour le plaisir d'y être ? ou seulement pour permettre à la géorgique nomade de se joindre à la géorgique sédentaire ? Non, ils y sont parce que la Camargue y est, qu'ils font partie de sa faune, que les trois prétendants à la main de Mireille se trouvent être un berger, un gardien de cavales et un gardian et constituent tous trois des partis considérables. Le poète nous entretient de leurs troupeaux comme il parla de la hotte où Vincent loge ses brins d'osier; et il note (mannes, terriers, couffins, etc.) l'industrie du chétif vannier que la jeune fille leur préférera, comme il rapporte leur richesse, à ces puissants qu'elle repousse.

Tous les oiseaux de la lande et du marais provençal sont dans *Mireille*, mais pourquoi ne se lèveraient-ils pas

au passage de l'héroïne durant les deux longues et m telles journées qu'elle traverse la Crau et la Camargu pourquoi ce jour-là seraient-ils absents ? Tous les poi sons de la côte méditerranéenne sont dans *Calend* Pourquoi voudriez-vous que les pêcheurs de Cassis les trouvent pas dans leurs filets ? Des événements aus cassidiens que la fraie des anchois, la pêche des tho peuvent-ils être tus dans un poème pareil ? Oui, auta que pouvait l'être l'élevage des vers à soie dans *Mireil* ou la moisson. L'important c'est que de cette ornithol gie, de cette ichtyologie, de cette entomologie et de cet botanique la Poésie ne reçoive aucune atteinte. Elle reçoit la même vie que la Nature en reçoit.

Un seul exemple que je n'aurais su comment chois car il les faudrait par douzaine, si je ne craignais p d'achever cette analyse du plus grand des analystes l'amour juvénile sans avoir cité un de ses tablea d'amour. En voici un; on jugera si la *Valisneria spiral* de Linné n'est pas autant à sa place ici que dans Rhône et dans les mares qui l'avoisinent aux enviro de Tarascon et d'Arles.

...« Mireille, écoute : dans le Rhône
Il est une herbe qui rayonne
Et que nous appelons ici l'herbe aux frisons;
Elle a deux fleurs bien séparées
Sur deux plantes et retirées
Au fond de l'eau, toutes parées.
Mais quand pour elle vient de l'amour la saison.

« L'une des fleurs à la surface
Monte svelte et pleine de grâce
Et laisse au bon soleil ses pétales s'ouvrir;
Mais en la voyant si jolie
L'autre fleur aussi se délie,
Et d'amour sitôt embellie
Nage tant qu'elle peut pour près d'elle venir.

Tant qu'elle peut, elle déroule
Ses frisons rassemblés en boule.

Enfin, perdant la vie à ce sublime effort,
Elle s'échappe de sa plante
Et vient effleurer expirante
Les lèvres de sa sœur vibrante...
Nous sommes seuls, Mireille!... Un baiser puis ma mort! »

Elle a pâli; lui de tendresse
S'affole et soudain se redresse
D'un bond de chat sauvage, et Mireille en sursaut,
Sous le regard qui l'incendie
Cherche de sa hanche arrondie
À écarter la main hardie.
Elle s'échappe et lui la ceinture à nouveau...

Mais parlons bas, je le conseille,
Car les buissons ont des oreilles!...
« Laisse-moi! laisse-moi! » geint-elle en se pliant.
Il la tient et sa lèvre avide
Déjà pose un baiser rapide;
Mais elle n'étreint que le vide,
La belle l'a pincé et s'enfuit en riant.

Et puis après, vive et coquette,
De loin fait : Linguette, linguette!
C'est ainsi qu'ils semaient sous le bleu firmament,
Lorsque la lande se fait brune,
Leur blé, leur joli blé de lune,
Manne fleurie, heur de fortune,
Qu'aux manants comme aux rois Dieu mande abondamment.

Il en est du contenant ainsi que du contenu. Laissons notre poésie française, qui fut si longtemps une poésie hors de la Nature, circonscrite dans l'univers de l'être humain. Mais existe-t-il dans les deux littératures les plus *naturistes*, l'anglaise, l'allemande, un poète chez qui le paysage joue un rôle important comme chez Mistral ? En connaît-on un qui ait eu l'idée d'un titre et d'un sujet comme *Le Poème du Rhône?* Alors que Mireille et Calendal intitulés, l'un le *Poème de la Crau,* et l'autre le *Poème de la Méditerranée,* ces titres paraîtraient naturels! Mistral est le seul poète qui ait jamais donné à la Nature une place aussi grande qu'aux personnages humains, une place matérielle et spirituelle.

Descriptif, il dérive d'Homère par Virgile et c'est bien à ce dernier qu'avec tout le monde il doit d'avoir su enfermer dans un vers ou dans un distique un vaste paysage. Mais ce que Virgile ne fait qu'avec un vers ou un distique, lui le fait aussi avec une strophe, avec un chant tout entier (pour ne pas dire, le *Poème du Rhône* nous y autoriserait presque, avec un poème tout entier). Quel est le personnage principal du VIII[e] chant de *Mireille,* celui du X[e] chant de *Mireille?* La fille de Maître Ramon qui traverse la Crau, la Camargue, ou bien cette Crau, cette Camargue que traverse la fille de Maître Ramon ? Il y a deux personnages principaux dans l'un et dans l'autre chant. Il y a dans l'œuvre de Mistral un personnage de premier plan qui s'appelle la Provence; ce personnage, le poète ne le lâche pas une minute. Sans doute ce personnage arrive parce que sa présence est indispensable. Il arrive parce que s'il n'était pas là les personnages humains ne pourraient y être; ils ont nécessité de lui pour exister, pour respirer et se mouvoir. Il leur en donne les moyens; mais, et voilà ce que n'ont conçu ni Homère, ni Virgile, lui se passerait parfaitement d'eux. Il est là pour son propre compte. La Nature est dans les poèmes de Mistral pour la même raison qu'elle est dans la... Nature. Ce n'est pas chez un descriptif comme celui-ci què le paysage est un état d'âme; cette formule convient aux paysagistes du romantisme français, elle convient un peu moins, mais encore en grande partie, aux étrangers, imités par nos romantiques. Mistral se dégage de leur anthropopsychisme; chez lui la Nature a une âme et le poète est aussi attentif à ses états qu'aux états de l'âme humaine. Cela sans qu'il faille parler de panthéisme, terme qui contient déjà en puissance la formule d'Amiel.

Au cours de sa randonnée fatale, Mireille ne fera un pas sans que la Nature l'enveloppe et la baigne, l'assiste ou l'écrase. Mais le poète ne subordonne pas la Nature

à son héroïne. Il ne l'utilise point à cette finalité de qui le Romantisme a tiré des effets dont nous ne méconnaissons pas l'intérêt en disant qu'ils ne sont pas chez Mistral. Nous avons vu la jeune fille quitter en pleine nuit le toit paternel. Retrouvons-la dans l'après-midi du lendemain. Nous eûmes hier la Crau, nous avons à présent la Camargue analysée à l'aide de ses lignes, de son air, de ses couleurs, de sa flore et de sa faune, comme on décrit un être humain à l'aide de ses sentiments, de ses pensées, de ses actions.

Sous les feux donc que Juin dispense,
Mireille avance, avance, avance !
Du couchant au levant, et du Nord au Midi,
C'est la savane sans limite,
Qui toujours, toujours ressuscite...
De loin en loin la brise agite
De maigres tamaris... et la mer resplendit.

Des tamaris, des saladelles,
Des salicornes et des prêles,
Morne végétation des rivages marins,
Où erre la noire bouvine
Et l'albe race chevaline,
Ouvrant une large narine
A la brise de mer pleine d'embrun sal.

....

Et zou ! dans les monceaux de sable
Brûlants, mouvants, abominables,
Dans la grande sansouire à la croûte de sel
Que le soleil boursoufle et lustre,
Qui sous le pied craque et s'incruste;
Dans les hautes herbes palustres,
Roseaux, souchets, gîte aux cousins habituels

Avec Vincent dans la pensée
Elle allait la gorge oppressée
En côtoyant toujours du Vaccarès les bords,
Et déjà au-dessus de l'onde
Apercevait l'église blonde
Des Bienheureuses vagabondes
Croître comme un vaisseau qui cingle vers le port.

Mais de l'implacable fournaise
Tout à coup, comme un jet de braise
Incendia son front, la pauvre, et la voilà
Qui s'affaisse un instant, se traîne
Sur le bord de la mer sereine,
Et puis qui reste sur l'arène.
Crau, ta fleur est tombée... O jouvents, pleurez-la!

Pressons-nous ! Le plus géographe des poètes en devait être le plus folkloriste. Car le Folklore, — tel que nous l'avons défini au début de notre analyse, non pas en nous reportant au dictionnaire, mais en regardant l'œuvre de Mistral — car le Folklore, tel qu'il existe depuis que Mistral a fait son œuvre, c'est l'Ethnologie mise au service de la Poésie.

Le Régionalisme a voulu que Mistral ouvrît à la poésie de sol français l'univers folklorique. C'est un univers dont la Muse française ignorait totalement l'existence, parce que qui dit « folklore » dit « populaire » et que la Muse française fut toujours une aristocrate, une créature à l'usage des lettrés et qui eut toujours pour devise l'*Odi profanum vulgus;* une individualiste aussi, et qui dit « folklorique » dit « collectif ». C'est un univers de l'existence duquel le romantisme hugolien s'est aperçu en regardant les littératures étrangères, mais celles-ci n'en visitaient guère que la région de la légende féerique. Mistral, lui, cultivera cet univers méthodiquement, systématiquement avec l'esprit de préparation et de suite dont son patriarche de père cultivait ses terres.

Mistral est ethnologue, comme il est botaniste et zoologiste. L'animal humain pris en tant que collectivité se trouve exploité chez lui comme la Bête et la Plante. Lui qui a consacré une grande part de sa vieillesse à fonder le *Museon Arlaten* avait fait, tout jeune, avec des mots ce qu'il a fait plus tard avec des objets et ceci en écrivant *Mireille*. Il a continué avec *Calendal,* continué avec *Nerte,* avec le *Poème du Rhône,* donnant chaque fois à

une autre partie de la Provence ce qu'il avait donné au pays d'Arles. Œuvre immense, puisque la *Reine Jeanne* y participe pour le meilleur qu'elle contient, et ses deux recueils lyriques, et ses mémoires où il n'y a guère que du... meilleur, et sa contribution de soixante années à l'*Armana Prouvençau* lequel est un almanach de folklore. Elle apparaîtrait comme un immense musée cataloguant et classant toutes les manifestations de l'existence manuelle et spirituelle du peuple provençal, si le mot de musée ne donnait l'idée de la mort, de l'embaumement, alors que le folklore de Mistral est aussi vivant que sa faune et que sa flore.

... Le folklore de l'ordre matériel, Mistral l'a semé partout; quant au spirituel, *Mireille* est plus spécialement consacrée au folklore catholique, *Calendal* au social (institutions, fêtes, jeux). Le *Poème du Rhône*, lui, s'applique surtout au folklore légendaire. L'Anglore représente le fond indigène de la mythologie fluviale; le Prince d'Orange l'apport de l'imagination nordique dans un courant qui n'a point sa source en terre méridionale. Encore faut-il y voir (la pensée de ce clair poète est pleine de sous-entendus) une mise face à face de l'imagination populaire et de l'imagination érudite, et le mariage enfin du Rhône d'aujourd'hui au Rhône médiéval.

VI

Attentif à mener droit le sillon régionaliste, Mistral échappe à l'imitation des maîtres de la poésie universelle; lui, le dernier venu, qui semblait n'avoir plus qu'à glaner dans le champ moissonné par tous.

Umble escoulan doù grand Oumèro, — dit l'invocation de Mireille. Mais en quoi *Mireille* et *Calendal* (pour le reste la question ne se pose même pas) relèvent-ils des poèmes homériques, en dehors de leur invocation ? Peut-on seulement appeler *Mireille* une épopée ? Une

épopée, et une épopée calquée sur l'épopée homérique, nous en avons une avec l'*Enéide,* comme avec *La Jérusalem délivrée* nous en avons une calquée sur l'épopée virgilienne. Mais *Mireille* et *Calendal* n'ont aucun personnage, aucun passage tant soit peu pris dans l'*Iliade* ou l'*Odyssée;* et, en strophes au lieu d'être d'un bloc, leur morphologie n'a rien d'homérique, d'autant que le ton narratif de Mistral est constamment lyrique, marierait Pindare à Homère. L'épopée de Mistral n'a rien à faire, non plus et par conséquent, avec l'*Enéide* (7). Quant aux *Géorgiques,* leur caractère didactique interdit de les rapprocher d'un ouvrage aussi narratif, aussi romancier que *Mireille,* et le fils de Maître Ramon n'avait pas besoin de Virgile pour savoir ce que c'est que l'agriculture. Encore moins de Théocrite. Laissons les doux maniaques du rapprochement penser que « l'admirable chant IVe de *Mireille* avec la tonte des troupeaux, le passage des transhumants qui descendent de la montagne, la horde des cavales blanches, la multitude cornue des taures et des taureaux noirs, s'apparente, et de près, avec les effets descriptifs de cette bucolique grandiose : *Héraclès tueur de lions,* ou l'*Opulence d'Augias* (8). » Laissons-les croire que si le VIe chant de *Mireille* est pourvu d'une sorcière, c'est parce qu'il y avait une magicienne dans la IIe Idylle de Théocrite.

Mais avec Lamartine, songeons à Longus. *Daphnis et Chloé,* comme *Mireille,* est un roman d'amour juvénile et un roman de mœurs agrestes; il constitue un tel chef-

(7) C'est ce qu'a marqué M. Emile Ripert dans l'excellent chapitre de *La Renaissance provençale* qui traite des rapports de Mistral avec les maîtres de l'Antiquité. M. Ripert, cependant, a justement pu rapprocher la fin des incantations de la sorcière Taven au chant VI de *Mireille* de la fin des incantations de la Sibylle au VIe chant de l'*Enéide.*

(8) Ernest Dupuy (*La Poésie de Mistral,* « Rev. des Deux Mondes » du 15 mai 1914). — La magicienne de Théocrite est jeune, belle, en chaleur d'amour. Ses incantations visent à ramener à elle un amant qui se corydonise par trop au gymnase. Est-ce le cas de la vieille Taven, ou celle-ci prétend-elle seulement guérir Vincent du traîtreux coup de trident que lui envoya Ourrias? Ce ne sont pas les seules cocasseries contenues dans une étude qui, je dois le dire, donne à *Mireille* ce qui lui revient.

d'œuvre qu'il est impossible de toucher au même sujet sans que le lecteur s'en aperçoive. D'autant que Longus a une façon de mettre la flore et la faune dans le paysage, et le paysage dans le récit, sur laquelle l'auteur de *Mireille* et de *Calendal* a pu se guider. Et voilà les rapports précis entre l'œuvre de Mistral et l'Antiquité.

Entre l'œuvre de Mistral et l'œuvre de l'Antiquité, mais non pas entre Mistral et Homère. Mistral a nettement un air homérique, il le faut, puisque « homérique » est synonyme de simplicité, de primitivité, d'objectivité, de naturel. Mais Homère n'est-il pas le premier des régionalistes... non pas conscient, mais déjà organisé? N'a-t-il pas traité l'histoire, la géographie et le folklore de la Grèce trois mille ans avant que Mistral n'ait eu l'idée d'en faire autant pour la Provence ? N'est-il pas l'aède qui a chanté pour le populaire, chanté avant que la littérature n'existât? Et le Maillanais n'a-t-il pas écrit avec *Mireille* le chef-d'œuvre, après l'*Iliade* et l'*Odyssée,* le moins entaché de littérature que nous ayons ? L'*umble escoulan* de l'invocation de Mireille précède immédiatement le *Car cantan que per vautre o pastre e gent di mas.* Ce n'est pas pour rien.

La position homérique que le Régionalisme donne à Mistral le rend indépendant de Dante, si moyenâgeux et catholiques qu'ils soient l'un et l'autre; indépendant de l'Arioste auquel il ressemblerait par la fantaisie imaginative, l'aisance narrative, l'air cavalier et galant. Indépendant des maîtres anglais et allemands, les lakistes et les rhénans, chez lesquels il a trouvé ce que la poésie française ne lui donnait point. Indépendant, lui tout lyrisme, d'un génie aussi lyrique, moyenâgeux, folklorique, voire *racique* que Henri Heine.

A dix-huit ans, Mistral compose avec *La Belle d'Août* une ballade qui serait de Heine sans son caractère provençal. Ballade provençale, non point tant parce qu'elle se passe aux environs de Maillane, que la cigale y chante,

que le ver luisant y brille, mais parce qu'elle est fondée sur le *raubatori,* sorte de rapt traditionnel en pays d'Arles par lequel Mireille et Vincent eussent certainement procédé si leur poète, au lieu du dénouement de *Roméo et Juliette,* avait cherché celui d'*Hermann et Dorothée.*

Nommons ce chef-d'œuvre de Gœthe, chef-d'œuvre de naturel homérique lui aussi. Mistral l'a lu et relu, je le montrerais, si j'avais le temps. Cependant le Comte Sévèran rappelle Méphistophélès et il y a quelque peu de Faust dans la sorcellerie du VIe chant de *Mireille,* dans son sabbat, comme dans la diablerie de *Nerte.* Sévèran est encore un Manfred au petit pied (un épervier au lieu de l'aigle) et il est difficile de ne pas rapprocher les plus beaux paysages méditerranéens du Byron de *Don Juan* des plus beaux de *Calendal.* Plus d'une fois l'œuvre narrative de Mistral nous fera respirer une bouffée d'air dantesque, shakespearien; Barbey d'Aurevilly l'a reconnu avant moi pour le Ve chant de *Mireille.* La procession des Noyés, la nuit de Saint-Médard, nous remémore certains mouvements de foules du *Purgatoire* ou de l'*Enfer.* La traîtrise d'Ourrias a quelque visage d'Iago ; quand le meurtrier de Vincent s'enfonce dans le Rhône sous le poids du crime, nous songeons aux affres de Macbeth. Et la chevalerie de *Nerte* sonne un peu celle que le *Roland Furieux* éparpille.

Hugo, à la tyrannie duquel aucun poète de langue française n'a échappé, n'échappe et sans doute n'échappera, il n'est pas si étonnant que Mistral ne lui doive rien.

D'abord, il est quelque chose que Hugo n'est pas; il est un poète de l'ordre épique et considérer Hugo comme un épique, c'est commettre une de ces lourdes erreurs auxquelles M. de La Palisse a la sagesse d'échapper. Pour être un poète épique, il faut faire des épopées. Hugo n'en a fait aucune. Ce n'est certes point qu'il n'ait pas désiré en faire! *La Légende des Siècles* l'atteste; mais il n'a su écrire que des poèmes lyriques de ton épique.

Il est plus facile de faire court que de faire long, et le : *Un sonnet sans défaut*... boileausien serait une sottise, pris à la lettre. Ronsard non plus, si génial lyrique qu'il soit, n'avait pas la tête épique et pas non plus ce génial Heine. Plus épique qu'eux, mais certes moins que Mistral, a été cet autre lyreur génial, Byron, car il n'a pas su terminer son admirable *Don Juan* et sans doute ne l'aurait-il pas terminé s'il eût vécu. Laissons les autres, mais pour Hugo la raison est simple : l'épopée demande au poète d'être un objectif et si Mistral est l'objectivité même, Hugo est la subjectivité même.

Pour traiter un sujet épique, la première condition est de savoir sortir de soi. Hugo, en fait de sujet, n'avait que lui et c'est le secret de la petitesse, tant de fois ! de ce géant. Mais Mistral ne possédait-il pas les moyens d'être subjectif? Allons donc! Qui peut le plus peut le moins; qui est capable de chanter tout un peuple est bien capable de chanter un individu, et l'individu justement que chacun de nous a toujours sous les yeux et dans le cœur.

Le manque d'objectivité et, par conséquent, le manque de sujet pour des narrations de longue haleine en vers (en prose c'est plus simple, le roman est à la portée de tout le monde), voilà ce qui explique l'échec, relatif par rapport à Hugo, mais quasi absolu par rapport à Mistral, du Lamartine de *Jocelyn*. Et ouvrons ici une parenthèse pour résoudre le cas mistralien de Lamartine ou le cas lamartinien, plutôt, de Mistral.

Lamartine est le seul maître français dont on puisse dire que Mistral dérive. La forme du Maillanais sonne une cadence lamartinienne nette; du moins dans *Mireille*, *Calendal* et deux ou trois odes des *Iles d'Or*, car pour le reste des *Iles d'Or*, pour les *Olivades*, pour *Nerte*, la ressemblance cesse et quant au *Poème du Rhône*, ce parangon de l'originalité qu'est Mistral nous a apporté une métrique et une rythmique que personne n'avait jamais

vues. Mistral rappelle cependant l'air lamartinien parce que ce Girondin de Lamartine est le plus provincial ou plutôt le moins anti-provincial de nos grands poètes, celui qui a pu justement se louer d'être « né parmi les pasteurs »; en outre, de sentiment et de goût, le plus homérique. Enfin il est notre seul grand lyrique religieux. Mais Lamartine nous a donné le *Génie du christianisme*, il ne nous a pas donné le *Génie du catholicisme* et c'est ce génie-là que réclamait sans avoir trouvé le mot véritable ce Chateaubriand dont Mistral a entendu la magnifique réclamation.

Lamartine, c'est la religion du dogme, du prêtre et de la métaphysique; Mistral, c'est la religion du mythe, des Saints et des Saintes; de la superstition. Lamartine, c'est la religion de la raison, Mistral, celle de la poésie. Lamartine, c'est la religion des lettrés; Mistral, c'est celle du peuple. Lamartine a ignoré le côté populaire du catholicisme; comme tous les poètes français, celui-ci est anti-peuple, donc, non-folklorique. Or, la religiosité populaire occupe un des premiers rayons des grands magasins du Folklore. Voilà pourquoi Mistral sera autre chose que Lamartine tout seul, après avoir été autre chose que Lamartine et Hugo ensemble.

L'auteur de *Jocelyn* est d'une subjectivité discrète par rapport à celui de la *Légende des Siècles;* ceci dit, le moi lamartinien s'étale dans *Jocelyn* comme le moi hugolien dans *La Légende.* Quant à Mistral, il avait autre chose à faire qu'à se mettre dans son œuvre. Aussi n'y a-t-il pas mis la mélancolie, le pessimisme, la désespérance et l'anarchie romantiques. La mélancolie, certes, il avait de quoi en tirer un parti aussi brillant, envoûtant... et malfaisant que personne; son œuvre lyrique (v. aux *Iles d'Or* les chapitres des « Rêves », des « Plaintes »), permet de le soupçonner. D'ailleurs le Régionalisme, en lui donnant une telle foi, en lui faisant poursuivre de telles ambitions, l'exposait à la fatigue, au découragement-

ment, au doute. Il les a frôlés quelquefois et le poème qui ouvre les *Olivades* n'en est pas à leur antipode.

> Moi, à l'aspect du déluge qui monte
> Anti-chrétien, rageur, total, fatal,
> Pour la sauver du fléau, de ses hontes,
> J'ai confié ma foi que rien ne dompte
> Au toit de guet d'un château provençal.
>
> Ma foi, je le sais bien, ce n'est qu'un rêve,
> Mais je le crois, ce rêve, estompé d'or,
> Me semble un miel que jamais je n'achève,
> Un gouffre d'où, amoureux, je soulève
> Sur mes deux bras la belle qui y dort.

Et il a failli nous faire entendre un peu trop que la réalité, à côté du rêve, n'est rien; que la vraie réalité c'est le rêve. S'il avait eu du loisir pour l'ennui, pour le spleen, ne risquait-il pas de s'engloutir dans le gouffre romantique, le jouvenceau de dix-huit ans qui rima *La Belle d'Août*, l'homme jeune qui eut le courage de faire mourir un être aussi vivant, aussi adorable que Mirèille ? Rien qu'avec la nostalgie du Passé (v. les dernières strophes de la *Reine Jeanne*), ce traditionaliste avait de quoi battre le record des Vigny, des Leconte de Lisle et des Baudelaire. Quel fond de mélancolie risquait de trouver un pareil imaginatif, et un tel sentiment, s'il eût regardé en lui-même ! Eût-il pu prêcher « la foi en l'an qui vient » si persuasivement ? Mais les Muses lui ont tendu un autre miroir et à cette *Coupe sainte* qu'est son œuvre, nous pouvons dire, Parisiens comme Provençaux, gens du Nord comme du Midi, hommes de toutes nations et de toutes races, représentants du populaire ou de l'élite :

> Coupo Santo
> E versanto,
> Vuejo à plen bord,
> Vuejo abord
> Lis estrambord
> E l'enavans di fort!

MARCEL COULON

L'EXPÉRIENCE DE L'OPIUM

LA MESSAGÈRE AUX YEUX VERTS

L'opium entra dans mon existence sous l'aspect humain d'une femme blonde, élégamment vêtue, qui avait des yeux verts, des traits réguliers et immobiles. On disait d'elle qu'elle connaissait des officiers de marine et qu'elle avait quelque temps habité Toulon. Une vague réputation de fumeuse d'opium la parait d'un certain caractère d'étrangeté. J'avais coutume alors de réunir mes amis chez moi le dimanche. Quelqu'un l'amena et elle ne parut ni se plaire ni se déplaire, elle parla à peine et ne fit aucune attention à moi malgré l'admiration que je témoignai visiblement pour sa beauté.

Elle revint pourtant plusieurs fois et conserva la même indifférence à mon égard. Je remarquai qu'elle écoutait avec attention toute personne qui prenait la parole, tandis que mes propres discours semblaient se perdre pour elle dans le vide. J'en étais secrètement vexé et le jour où la conversation roula sur l'opium et où elle en fit l'éloge, je me contentai de faire une moue maussade et ne manifestai pas de curiosité.

Aussi quand elle partit, ma surprise fut très grande de l'entendre me dire sur le seuil de la porte :

— Venez après-demain passer la soirée chez moi. Nous serons seuls et je vous ferai fumer.

On commence souvent par redouter ce qu'on doit aimer. L'opium m'apparaissait alors enveloppé de sa légende d'apparitions et d'extases frénétiques. Je craignais surtout de lui la possibilité d'une altération de la conscience. Je ne songeai pas un instant à me dérober à ce

rendez-vous. Je m'imaginais avec naïveté que j'allais passer une soirée seul à seul avec une femme blonde aux yeux verts et j'escomptais par avance les plaisirs que peuvent procurer les lampes basses, le divan sur lequel on est étendu, les visages qui se rapprochent à mesure que la nuit s'avance. Fumer l'opium m'apparaissait une chose accessoire et de peu d'importance, un simulacre que je pourrais pratiquer du bout des lèvres. Je ne me doutais pas que, passant une soirée étendu à côté d'une femme désirée et sans aucune autre présence humaine dans la chambre, je ne devais pourtant pas être seul auprès d'elle. Je ne me doutais pas non plus que la forme de chair dont la beauté m'avait troublé, les yeux verts profonds, les mains longues et transparentes ne seraient pour moi que le symbole matériel d'une entité invisible qui allait me posséder selon son mode supra-terrestre, sans intermédiaire de contact et en dehors du calcul ordinaire du temps.

Cette soirée ressembla à la représentation que je m'en étais faite par l'imagination. La seule chose qui différencia ce qui advint de ce que je m'étais promis fut que, contrairement à ma résolution, je cédai à une insistance amicale et fumai sans trop y penser. L'effet que j'en ressentis fut léger et merveilleux en même temps. Assez léger pour me permettre de le nier, assez merveilleux pour parer de beauté le clair obscur de la femme et des objets, pour me faire pressentir le monde des choses cachées.

Il n'y eut point, comme il arriva à Thomas de Quincey quand il absorba pour la première fois de l'opium, de voile déchiré, de révélation éclatante, de découverte de paradis. Je ne cherchais pas le paradis et il ne s'offre pas à l'homme, avec sa tentation et son fruit, s'il n'a pas été appelé ardemment.

Quand je descendis au matin l'escalier de la femme aux yeux verts, je n'avais pas le sentiment d'une aven-

ture extraordinaire. Les rues me paraissaient plus claires et l'air plus pur. Je me souviens que je m'arrêtai devant la glace d'un magasin pour voir si mon visage n'était pas trop défait par l'absence de sommeil. Je remarquai qu'il y avait en relief sur ma tempe droite le dessin d'un bijou en forme de scarabée sur lequel j'avais reposé et qui devait avoir marqué du même sceau une épaule blanche.

Mais ce double signe ne liait pas ceux qui le portaient. La femme qui m'avait révélé l'opium devait disparaître presque aussitôt de ma vie sans me laisser un trop vif regret. J'étais sorti de chez elle avec l'illusion de l'avoir possédée. En réalité, il n'en était rien. Elle n'avait été que le réceptacle docile et passager d'une puissance invisible et c'est cette puissance qui étendit son emprise sur moi durant cette nuit, qui me posséda d'autant plus victorieusement que je ne savais pas être possédé.

Plus tard seulement, cette vérité m'apparut. Plus tard seulement il me fut donné de pénétrer le secret de l'être sans visage et sans parole qui se matérialise à demi avec la fumée de l'opium. Ce n'est qu'après des années écoulées et lorsque je fus assez sage pour m'étendre seul sur mon divan et brûler seul au-dessus de ma lampe la substance médiatrice, que je compris qu'il n'y avait pas de solitude dès que la fumée commençait à couronner la flamme et que nous étions deux, dans l'air ambiant, deux à nous étreindre et à nous pénétrer intimement.

Celui qui fume solitaire a pour compagnon une Déesse. Mais elle ne ressemble pas à la conception que les hommes se font d'ordinaire des Dieux. Elle appartient à un autre plan d'existence. Certains Chinois lui donnent le nom double de Ienn Chenn et de Ienn Sienn. Ils expriment par la première appellation qu'elle est un courant neutre qui traverse le corps et dont la force peut être utilisée pour l'esprit ou pour la matière, indifféremment. Le deuxième nom indique qu'elle est la conductrice de

l'homme vers la supériorité ineffable, et le caractère qui la désigne représente une montagne avec trois sommets, la montagne qui symbolise les trois mondes, celui de la terre, le monde passionnel de la lune, le monde spirituel du soleil.

Mais la déesse qui a élu le suc du pavot comme séjour de sa manifestation est essentiellement inhumaine. Elle est mi-animale, mi-divine. On ne reçoit d'elle ni conseil, ni vérité dans l'ordre de la vie ordinaire. Elle est contraire aux liens familiaux, aux rites domestiques, aux devoirs journaliers. Elle est indifférente à la direction. Elle traverse l'homme avec la force du souffle. Elle peut le ramener à la bête ou le faire participer à la vie supérieure de l'esprit. C'est l'homme qui doit choisir et user de cet amour sans baiser pour un amour plus haut placé.

En réfléchissant à la façon dont l'opium se présenta pour la première fois à moi, je suis arrivé à me convaincre que la Déesse m'avait délibérément choisi.

La femme aux yeux verts qui vint un dimanche chez moi était une messagère. Il n'y avait dans son regard ni le désir, ni l'amitié. Sa manière de vivre ne comportait pas une liberté assez grande pour inviter un jeune homme à venir s'étendre la nuit à côté d'elle dans un costume qui, selon l'usage des fumeries, doit être léger et flottant. Elle était à son insu poussée dans sa démarche par Ienn Chenn. Elle ne connaissait qu'une des faces de la Déesse, et la seconde forme, celle d'Ienn Sienn n'avait dû jamais lui apparaître. Une fois sa mission accomplie, elle a dû oublier l'hôte d'une nuit. Sur ma tempe et sur son épaule en même temps s'est effacée l'empreinte du scarabée.

Dois-je me réjouir de l'élective affinité par laquelle j'ai été appelé vers la Déesse au double aspect? Je ne me suis jamais enorgueilli de ce choix. Il n'a d'ailleurs rien de flatteur et beaucoup ont été désignés sans qu'on pût en deviner la raison. J'ai vainement cherché à établir

un rapport entre eux, et les seuls points communs que j'ai découverts ont été l'asservissement dans lequel ils étaient tombés et l'incompréhension de la créature à laquelle ils étaient asservis.

La plupart des compagnons de la Déesse ne croient pas à l'existence des Déesses et ils se mettront à rire s'il leur arrive de lire ces pages. Presque personne ne croit dans notre pays et dans notre temps qu'il y a une hiérarchie entre les êtres et que l'homme n'en occupe pas le sommet. Quand il m'a été donné d'apprendre l'existence de cette hiérarchie, j'ai été heureux qu'une expérience matérielle et personnelle me permît de faire la preuve qu'un de ces êtres partageait fréquemment la solitude de mes nuits. Mais, étant sans forme matérielle, il avait la faculté extraordinaire de hanter en même temps l'esprit et le corps d'autres hommes.

J'ai eu des velléités de jalousie, surtout en considérant que beaucoup de ceux qui recevaient une faveur semblable à la mienne étaient grossiers et ne me paraissaient pas mériter d'intérêt. Il m'est arrivé de souhaiter d'être le seul homme sur la planète à attendre le soir la caresse sans contact, la parole qui n'a pas besoin de sons pour s'exprimer. Bien entendu, à un semblable souhait, ne se mêlait absolument rien de sexuel. La Déesse ignore la différence des sexes et elle traverse également l'homme et la femme, dévoilant à l'un et à l'autre les mêmes impersonnelles possibilités.

Mais quand mes expériences eurent fait naître en moi des réflexions plus sensées, quand ayant subi Ienn Chenn je commençai à entrevoir Ienn Sienn, alors je compris que celle qui a mis son âme dans le suc noir du pavot avait fait un choix dont le sens m'échappait, mais qui devait avoir une raison d'être supérieure à ma compréhension.

Pour tous ceux qui fument une porte est ouverte sur les mondes supérieurs. Mais il n'est pas donné à tous de

croire à son existence et de la franchir. Fumer l'opium est une sorte d'état d'épreuve, de préparation à l'atteinte d'un degré plus haut sur le chemin de l'homme vers sa propre perfection. Mais malheur à ceux à qui fut donnée l'occasion d'avancer et qui n'ont pas voulu croire ou ont préféré le plaisir quotidien ! Ils sont punis par le châtiment de la régression. N'ayant pas osé, ou n'ayant pas pu choisir le divin, ils reviennent à l'animal. La porte étroite est en face d'eux, parmi les volutes bleuâtres qu'ils ont fait sortir de leur propre poitrine. L'odeur pénétrante de cimetière après la pluie que dégage l'opium, embaume le crépuscule qu'on entrevoit derrière elle. Ienn Chenn se tient à droite, Ienn Sienn se tient à gauche. L'épée du châtiment est encore invisible. Mais malheur à celui qui ne franchit pas la porte.



L'OPIUM ET LE PLAISIR

Il n'y a pas d'erreur plus funeste que de faire servir l'opium à son plaisir. Je tombai ou plutôt je me précipitai dans cette erreur. Et j'éprouvai à tomber une telle allégresse que je ne songeai pas d'abord à me relever.

Le rite occidental du fumeur d'opium comporte un intérieur qui tient du bazar et du boudoir, avec un divan, un Bouddha et des lumières tamisées baignant de vagues chinoiseries éparses. Le décor fut rapidement organisé dans l'atelier que je venais de louer. Je ne pensais être alors que le machiniste d'une pièce passagère. Je ne me doutais pas qu'il s'agissait d'une féerie dont les tableaux innombrables et variés allaient faire surgir les formes du passé, les aspects divers de la terre et même certains paysages qui ne sont nulle part et qu'on ne contemple peut-être qu'après la mort.

Mais le féerique agrandissement de mon esprit ne de-

vait se produire qu'un peu plus tard. Je commençai par suivre avec ardeur une voie à rebours où le plaisir était mon unique objectif.

Je n'avais pas oublié les paroles prononcées par la messagère aux yeux verts, quelques minutes après que j'eus pénétré dans son appartement.

— Déshabillez-vous, m'avait-elle dit, et prenez soit une de ces robes chinoises, soit un de ces pyjamas.

L'expression de son sourire était chaste et elle s'excusa de ce qu'une semblable invitation avait de contraire aux usages. La raison en était que l'opium, donnant de la légèreté au corps, multipliait les sensations de poids et que les vêtements, lorsqu'on avait fumé, devenaient pesants au point de ne pouvoir être supportés.

Quel merveilleux moyen pour favoriser l'intimité avec une femme qu'on connaît peu et qui vient pour la première fois vous rendre visite ! Je ne manquai pas de l'utiliser et d'en tirer tout le parti possible. Bien des soirs s'écoulèrent à la clarté de la petite lampe, au bruit des aiguilles heurtant le plateau ou de quelque vaine parole chuchotée, sous les volutes de la bleuâtre fumée qui montait en spirale vers le plafond et redescendait comme une nappe de silence.

Les fumeurs d'opium forment à présent une secte secrète et persécutée. Il n'en était pas de même en ce temps-là. Les ressources profondes de l'opium étaient tout aussi ignorées par ceux qui fumaient et le snobisme jouait chez eux le même rôle. Mais aucune condamnation pénale ne les menaçait. Ils pouvaient à leur gré dépasser la mesure du plaisir humain, n'ayant pour sanction que la peine du désir insatisfait. Les familles ne s'affligeaient pas à leur sujet. Des hommes rusés ne venaient pas arracher des aveux à leur concierge. La calomnie n'avait pas encore ajouté l'épithète de toxicomane à celles dont elle se sert pour flétrir et abaisser ceux qu'elle a choisis. Paris était rempli de fumeries où se réunissaient libre-

ment des hommes et des femmes qui avaient mis tout leur idéal dans leur plaisir.

Exactement dans la mesure où est légitime la recherche passionnée du plaisir, devrait demeurer légitime, au point de vue de l'intervention de la société et de ses lois, l'usage de l'opium. Si je dis que c'est une erreur de s'en servir dans ce but, je me place à un point de vue métaphysique que la société ne peut connaître. La recherche du plaisir s'accomplit toujours à ses risques et périls et toute somme de joie, dans la balance de la vie, est équilibrée par une somme de douleur égale. L'erreur est de faire servir sa peine ou sa joie à autre chose que sa propre perfection.

Mon amie Jeannine L. avait pris l'habitude de réunir ses amis, chaque samedi, autour de plusieurs plateaux de laque. L'appartement demeurait toute la nuit ténébreux et il n'y avait que les petites lampes sur les tapis qui faisaient, par places, des cercles rougeâtres éclairant les visages penchés et les formes qui se cherchaient les unes les autres. Que de camarades se sont retrouvés là, que la vie a ensuite dispersés ! Que d'amitiés y sont nées à la faveur de ce premier enthousiasme que donne une circulation du sang plus active, une conversation plus fraternelle ! Que d'amours se sont nouées et dénouées dans le crépuscule de la fumée ! Les amis et les amants s'en allaient ensuite, au petit jour, de compagnie, à travers les rues silencieuses et quand ils arrivaient devant l'arc de triomphe et le déroulement des Champs-Elysées, l'aurore qui se levait sur la ville n'était pour eux qu'un double timide, un reflet d'une aurore plus belle qu'ils avaient cru voir apparaître dans leur âme.

Je me souviens d'interminables conversations avec l'éblouissant Apollinaire et d'heures de silence aussi riches en paroles auprès de créatures dont je ne savais pas le nom et dont je pouvais à peine distinguer la couleur des yeux. Parmi les hôtes de Jeannine L., il y en

avait quelques-uns qui ne fumaient pas par ignorance et dans la crainte d'une perte momentanée de la conscience. La plupart fumaient avec excès, voracement, avides d'atteindre cette perte de la conscience, de s'oublier eux-mêmes dans un état proche du néant de la pensée. Déjà je m'étonnais de l'absence de curiosité des uns, de l'absence de mesure des autres. Je n'éprouvais pas en fumant le désir de dépasser la dose raisonnable qui augmentait mes facultés cérébrales ou plutôt leur donnait leur maximum d'activité. J'ai constaté ensuite que l'opium ne portait pas en lui-même un principe qui incite à une absorption indéfinie et que c'était seulement la gloutonnerie naturelle de l'homme qui le poussait à l'excès. Ainsi, il y a des chiens insensés qui absorbent successivement plusieurs pâtées énormes et qui recommencent jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par des douleurs et des vomissements. Mais il y a aussi beaucoup de chiens sages et pleins de mesure qui proportionnent leur nourriture à leur appétit. Le nombre de ces chiens-là est beaucoup plus grand que celui des hommes susceptibles de s'arrêter dans la consommation de l'opium, une fois qu'ils ont commencé.

J'ai été à même de vérifier que tous ceux qui se servent de l'opium dans un but de jouissance matérielle, pour oublier l'essence de leur nature d'homme en amenant dans leur cerveau la confusion de l'inconscience, ne peuvent résister à l'attrait de cette inconscience et à l'insatiable appétence d'y entrer sans cesse plus avant. Au lieu de s'appuyer sur l'aide invisible, sur le conseiller inconnu qui transmet la pensée du monde végétal, ils préfèrent l'immobilité voluptueuse, l'ombre sans espoir et c'est le principe du mal, la déchéance de l'esprit qu'ils aspirent avec la fumée.

A tous ceux qui allaient jadis chez Jeannine L. et dont j'ai pu suivre la courbe de la destinée humaine, l'opium fut néfaste. Ils auraient mieux fait de l'ignorer. Ils

n'étaient ni assez intelligents, ni assez courageux, ni assez volontaires pour l'affronter. Surtout ils manquaient de la connaissance des choses cachées qui leur aurait permis de savoir que l'opium, bien qu'il n'ait d'autre corps que les contours apparents de la fumée, est un être doué de vie, plus juste, plus subtil et plus puissant que ne l'a cru Thomas de Quincey, le premier des hommes d'Occident qui l'a invoqué.

Je ne parle pas de ceux dont l'opium semble avoir raccourci la vie, par le fait de quelque maladie qu'il a développée dans leur organisme physique. La vie ne vaut pas par sa longueur, mais par son intensité. C'est une enfantine conception de vouloir à tout prix prolonger la durée de la forme misérable qui nous enveloppe, conception particulière à nos races uniquement désireuses de jouir. Si l'opium raccourcissait notre existence, mais purifiait avec certitude notre esprit et agrandissait ses possibilités, combien il faudrait s'y adonner avec allégresse en le glorifiant ! Il n'en est pas ainsi. Mon expérience porte sur un certain nombre d'hommes et de femmes qui, il y a quelques années, se sont mis à fumer et ont donné à l'opium la première place dans leurs préoccupations. Elle est négative au point de vue du bien qu'ils en ont tiré. Et si je veux faire un bilan exact, je suis effrayé par une grande somme de souffrances dont j'ai été souvent le témoin, souffrances improductives et imparfaitement compensées par le plaisir correspondant. Car le plaisir engendré par l'opium est, pour le fumeur, perpétuellement désagrégé par l'idée qu'il n'est pas assez grand et le désir d'en obtenir un plus intense.

De mes amis de ce temps-là quelques-uns ont été menés à une totale ruine matérielle. Ce ne serait rien s'ils avaient acquis la richesse de l'âme. Quelques-uns sont morts. Ce ne serait rien s'ils étaient morts avec sagesse. A peine un ou deux ont pu saisir la robe de la divinité,

marcher derrière elle, aspirer son haleine comme une inappréciable nourriture de l'intelligence.

On peut objecter que la ruine et la mort sont des phénomènes naturels qui frappent un grand nombre d'êtres, sans qu'il soit besoin le moins du monde de fumer l'opium. Dans les cas auxquels je fais allusion, l'opium détermina l'orientation des destins. Jeannine L. renvoya ses domestiques, cessa de lire son courrier, d'ouvrir les volets de son appartement pour qu'il ne fût dérobé même une seule minute à la confection de ses pipes. La poussière et le désordre l'enveloppèrent. Son amant découragé la quitta. Ses amis cessèrent de la voir. Des créanciers firent vendre à vil prix tout ce qu'elle avait. Sa beauté s'altéra avec une mystérieuse rapidité.

C., brillant officier de marine, avait fumé pendant vingt années de façon régulière, mais toujours dans un but égoïstement matériel. L'opium n'était pour lui qu'un prétexte à la possession des femmes. Il tomba malade et on le transporta à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. Des médecins ignorants, ou volontairement insoucieux de la vie de leur malade, lui supprimèrent brusquement l'opium. Pour échapper à la souffrance intolérable qui provient de la suppression brusque, il cassa un carreau de la chambre transformée en salle de torture et il s'ouvrit les veines. . . . .

Ce ne sont là que deux exemples parmi les plus significatifs. Tous ceux qui n'ont demandé à l'opium que la béatitude physique, tous ceux qui l'ont considéré comme un élément matériel susceptible de procurer la joie au corps en ont été punis par la douleur et la mort.

Car la déesse ne pardonne pas qu'on la méconnaisse, pas plus qu'elle ne pardonne qu'on l'oublie. Il y eut dans les malheurs qui frappèrent Jeannine L., et dont je suivis pas à pas la marche, une sorte d'organisation logique, une malignité volontaire. De même, la mort de C. fut le résultat d'une savante préparation. La déesse ne

frappe pas directement. Elle agit par l'intermédiaire de ses victimes. Tantôt elle attaque leur volonté, tantôt elle ravage leur visage avec le même burin patient dont elle se sert pour embellir idéalement les traits de ceux qu'elle aime. Elle est rigoureuse dans ses amours comme dans ses haines. Non seulement il n'a rien à redouter d'elle celui qui l'honore et la comprend, mais il en reçoit des avantages subtils qu'il ne serait au pouvoir d'aucune créature terrestre de lui donner. Les bienfaits et les malheurs sont aussi certains que les effets d'une loi. On peut mettre les lois naturelles de son côté en suivant leur courant. De même avec les actions qui conviennent, avec les pensées qui agissent, on peut obtenir de la puissance sans forme aux deux noms et aux deux vertus une plus grande somme d'intelligence et une faculté d'amour que l'on n'aurait jamais obtenues, si on ne s'était pas étendu chaque soir à côté d'elle.



SECRETS CACHÉS DE LA VOLUPTÉ

De la période où j'ai partagé l'erreur commune, je n'ai retenu que le souvenir de quelques expériences tentées d'une façon intermittente, sans méthode et presque aveuglément. Ces expériences étaient relatives à l'amour.

J'ai toujours pensé que l'amour physique, dans des temps immémoriaux, devait avoir eu une portée beaucoup plus grande que celle que nous lui attribuons. La procréation de la vie par le mélange des germes devait logiquement amener une procréation parallèle de l'esprit. Nous ne savions plus accomplir l'acte si ordinaire de l'amour. Il avait eu une portée immense, des conséquences spirituelles infinies et nous l'avions réduit à un geste charnel bref et triste. Durant les quelques secondes essentielles où se produit le spasme du corps, un horizon

illimité se dévoile, dans lequel la vitalité de deux êtres s'élance l'une vers l'autre pour se joindre. Il y avait assurément une opération magique qui permettait, par cette brusque entrée dans un univers d'amour, un agrandissement presque illimité de soi-même. Durant ces secondes, le corps éprouvait une sensation unique, extraterrestre, qui était à la fois joie et douleur. L'esprit était dans un état d'union presque divin, transporté sur un autre plan. N'y avait-il pas un moyen de l'y faire rester ?

Peut-être, jadis, des races supérieures avaient-elles possédé le secret qui permet de faciliter le passage, de prolonger l'état. Mais ce secret était perdu. Je n'avais jamais entendu dire que la description de ce rite magique, sexuel et divin, figurât sur un monument de l'antiquité ou sur le parchemin d'un grimoire. Ne pouvais-je tenter de le trouver seul, ou plutôt à deux, puisqu'il s'agissait d'une magie qui avait besoin pour sa cérémonie, d'un corps de femme auprès d'un corps d'homme ?

La cérémonie magique avait un divan pour autel et était éclairée par la petite lampe sur la laque du plateau. Le poêle répandait la chaleur lourde du charbon. Sur la cheminée, mon Bouddha de bois gardait un sourire ironique et un peu las, comme s'il évoquait les millénaires qu'il lui avait fallu pour atteindre le royaume de l'esprit auquel, dans ma folie, je croyais parvenir en quelques secondes, par le sentier de la volupté. Parfois, un autobus faisait au loin un bruit sourd. Les rideaux s'inclinaient avec harmonie. A demi étendu, je remarquais, sur le miroir et sur les livres, un peu de poussière oubliée par ma femme de ménage, et je m'attristais qu'une vulgaire pensée d'ordre domestique se mêlât toujours malgré moi à des spéculations amoureuses.

Les deux acteurs de la scène magique, sous les vêtements prescrits par le rite, étaient séparés par la pipe,

la lampe, de petits objets de métal ou d'ivoire. Fragile barrière que dispersait vite un geste affectueux !

Mais il y avait une autre barrière plus compacte, bien que moins réelle, faite de l'inquiétude, de l'appréhension, de ce je ne sais quoi qui sépare les êtres, même quand ils ont le plus sincère désir de se rapprocher. Je ne parle pas seulement de ceux qui s'aiment, parce que l'expérience deviendrait alors trop rare, mais de ceux qui éprouvent l'un pour l'autre une vive sympathie réciproque.

Les lèvres pressées et les corps unis ne suffisent pas à joindre et tout le monde connaît l'amertume de se sentir inexorablement deux quand on a été au bord d'une communication plus secrète, d'une possession plus absolue et plus ineffable. L'immatérielle barrière brise des élans qui semblent la traverser et la plus grande tristesse de l'amour est dans cette séparation de ceux qui sont étroitement étreints.

Je remarquai vite que sous l'influence d'une faible dose d'opium — comme je l'expliquerai ensuite, l'opium doit toujours être pris à faible dose — la sensibilité devient plus vive, la moindre caresse revêt l'importance de son intention, la moindre pensée affectueuse semble se matérialiser dans l'atmosphère. Derrière le désir physique se cache l'effusion de l'âme. La barrière qui arrête cette effusion, si elle ne disparaît pas complètement sous l'action de l'opium, s'atténue et se fond, comme si le contact de la fumée avait un pouvoir dissolvant dans une région émotive que ne perçoivent pas nos sens.

Je m'efforçai par la volonté de développer cette dissolution idéale. Je constatai que j'y réussissais. J'obtins, non pas une volupté physique plus grande — ce n'était pas ce que je recherchais — mais un état de rapprochement plus parfait, avec des éclairs qui me faisaient entrevoir des états plus élevés auxquels une volonté plus sui-

vie ou une faveur bénévole de la déesse me permettraient peut-être de parvenir.

J'y parvins partiellement. Dans le léger dédoublement que procure l'opium, j'étreignais le double subtil de la femme qui était près de moi et il me semblait que ce double ne se localisait pas exclusivement dans la forme du corps, mais qu'il participait un peu de l'ambiance et la sensation de l'amour s'étendait aux choses environnantes, à l'air et à la lumière.

Ce que j'éprouvais était nouveau et délicieux. J'avais de la peine à le mesurer dans le temps. Comme la notion d'espace, celle de temps devenait confuse. J'étais au bord d'un infini où je n'arrivais pas à tomber. Et j'avais la certitude qu'une étincelle sans lumière et sans chaleur sortie de ce monde idéal aurait peut-être suffi pour allumer en moi un feu plus pur que tous ceux qui ont jamais brûlé dans le sanctuaire d'une âme.

Dans ces minutes où ma faculté de percevoir était augmentée, je m'étonnais quelquefois de ne pas entendre des paroles, de ne pas voir des signes, provenant, non pas d'êtres humains, mais de créatures appartenant à un autre monde. Je touchais au monde habité par ceux que les chrétiens appelaient des anges, les Grecs des daïmons, les Hindous des dévas. J'étais assuré qu'ils ne devaient pas être bien loin. Un craquement du plancher ou le bruit du vent contre la fenêtre me faisaient sursauter. Mais je dois dire qu'aucune forme angélique, aucun sage daïmon ne laissa traîner auprès de moi le plus petit coin de sa robe. J'eus pourtant à plusieurs reprises la sensation que des créatures bienveillantes, bien qu'obstinément invisibles à mes sens grossiers, flottaient autour de moi, passaient à travers les murs et me transmettaient un réconfort de sympathie.

Je ne doutais pas que ces perceptions nouvelles ne fussent subordonnées à la présence d'une femme à côté

d. moi. Cette femme apportait une aide de détachement, une collaboration inconsciente. Il émanait d'elle un courant qui me poussait un peu plus loin vers le monde invisible.

Je me suis souvent demandé s'il n'aurait pas mieux valu que cette compagne du voyage sur les ailes de la fumée fût passionnément aimée. Je suis arrivé à croire que non. La passion porte en elle un élément dévorant, contient une force de consommation qui annihile certains éléments subtils. L'état bienheureux de la sympathie affectueuse est celui qui m'a permis de frôler de plus près le domaine invisible sur le bord duquel je suis demeuré.

Je dois noter, comme un fait que j'ai constaté sans l'expliquer, que les colliers de pierres ou de métaux, les bracelets ou les bagues, constituaient des obstacles, nuisaient à l'état recherché. Un anneau, par exemple, subitement ajouté à une main me faisait l'effet d'une goutte d'eau froide jetée sur une eau en ébullition. Peut-être y avait-il des pierres ou des métaux, de même que des parfums plus favorables les uns que les autres. Mais mon expérience ne m'a pas permis de les reconnaître. J'ai cru distinguer dans l'ambre et dans l'encens des substances propices aux révélations muettes de l'opium.

Dans cette première période de mon ignorance et de mes tâtonnements, j'ai été souvent à l'encontre de ce que doit être la conduite droite à l'égard de la Déesse. J'ai encouru son mépris et sa colère par mon souci obstiné du plaisir, mon attachement aux formes charnelles. Je l'ai contrainte à me donner ce qu'il lui était interdit de donner. J'ai arraché à son inspiration silencieuse des souffles de jouissance. Sur la chaleur de lèvres humaines, j'ai transmué en vulgaire plaisir sa pensée plastique. Pourtant j'ai été préservé de mon châtiment. Peut-être n'est-il que retardé. Peut-être la compréhension qui m'est venue ensuite m'a-t-elle fait pardonner, si toutefois la

notion de pardon fait partie des notions divines, ce qu
je ne crois pas.

Mais peut-être m'a-t-il suffi de ne pas oublier le ca
ractère double de la créature supra-terrestre qui me com
muniquait sa puissance. Quand je me suis laissé alle
à la force d'Ienn Chenn, l'animale, celle qui fait rétro
grader, je gardais dans ma main droite le fil de soi
qui l'unit à son double, Ienn Sienn, la divine. Ce fil au
mille couleurs symbolise le courant de beauté qu'elle
déversent toutes les deux. Ayant soigneusement enroul
à mon poignet le fil de soie aux mille couleurs, j'ai eu l
perception de la beauté derière les formes tangibles, j'a
vu les pensées sortir en procession du puits des regard
et cette auréole d'esprit qui encercle les corps proportion
nés des jeunes femmes. Dans le dédale de ma chambr
nocturne où je m'étais perdu, j'ai pu me retrouver grâc
à ce fil conducteur.

Depuis, j'ai souvent interrogé la déesse pour savoir s
des maux futurs n'étaient pas réservés à mon corp
comme conséquences de ses actions. Je n'en ai reçu au-
cune intelligible réponse. Il viendra sans doute un temp
où je recevrai une douleur égale au plaisir reçu, car le
causes qu'on a engendrées produisent des effets inéluc-
tables et, même si elle le voulait, cette âme du règn
végétal avec laquelle je suis en rapport, ne pourrait n
l'oublier, ni m'en protéger. J'accueillerai cette douleur
sinon avec indifférence, du moins avec le sentiment qu
c'est une dette dont je m'acquitte. Je restituerai l'avanc
reçue. Je ne maudirai pas la déesse d'une justice don
elle n'est pas responsable. Et je me dirai que les mau
du corps, si grands qu'ils soient, sont un bien minim
tribut, s'ils permettent la possession en esprit d'une ri-
chesse qu'on n'a plus à rendre et dont on doit joui
éternellement.



LA SILENCIEUSE TOUR DE CRISTAL

Et pour beaucoup le mélange est salutaire et pour beaucoup il est redoutable, a dit de l'opium le poète Homère dont toutes les paroles étaient lourdes d'antiques secrets. Salutaire aux intelligents et redoutable aux hommes ordinaires, voulait-il dire, sans doute. Et c'est pourquoi la connaissance de sa préparation était gardée jalousement par les prêtres des temples et faisait partie de ces mystères dont la révélation était punie de mort. De même qu'il n'était pas enseigné ce que l'au-delà réserve aux hommes parce qu'il faut une trop grande force d'âme pour en apprendre la tristesse, de même la magie enclose dans l'opium devrait être tenue cachée, à cause de l'incapacité qu'ont les fumeurs à maîtriser leurs passions en présence de ce qui peut les satisfaire momentanément.

L'opium est maintenant divulgué ainsi que d'autres mystères. Mais ce qui ne doit être connu que d'une élite et qui est trop tôt révélé a la vertu de circuler et même de devenir populaire tout en demeurant vide de sens pour ceux qui ne peuvent le comprendre.

C'est une vérité absolue et qui ne comporte aucune réserve : l'opium ne doit servir qu'au développement de l'intelligence et pour être ainsi utilisé, il ne doit être pris qu'à faible dose. C'est seulement une faible dose qui éveille l'intelligence et encore la juste mesure de cette faible dose est variable pour chacun, et chacun doit la découvrir et ne pas la dépasser.

Car il n'est pas aisé d'avoir commerce avec les dieux. Une antique habitude, entretenue par la conversation et par les livres, nous incline à les croire parfaits ou, tout au moins, uniquement susceptibles de bonnes influences

et de sages conseils. Nous ne pouvons nous accoutumer à ce qu'une bonne influence divine nous laisse libres de descendre jusqu'à l'abrutissement, et nous n'osons considérer que c'est un sage conseil que de rester maîtres de nous-mêmes.

Nul ne sait résister. Un peu de douceur appelle une plus grande douceur. Un peu de rêve exige de plus belles imaginations. Une intelligence plus claire sollicite elle-même plus de clarté lucide. L'opium tend à l'esprit une sorte de piège. Il présente la pensée à celui qui la lui demande et il la lui donne généreusement. Il le place au maximum de ses facultés dans un délicieux univers de solitude dont les paysages se déroulent devant lui en quelques secondes. Il l'y laisse, tranquille et serein, lui permettant de jouir d'une beauté inattendue, de couleurs plus brillantes, de formes plus parfaites. Mais il glisse en lui une perfide illusion.

Puisque l'aspiration de cette étrange fumée, se dit le fumeur, m'a permis de découvrir une beauté cachée sous l'apparence des choses, sans doute quelques bouffées de plus feront apparaître un horizon plus large, je verrai plus, je comprendrai mieux.

Il se trompe ou il est trompé. Il y a un point qui ne peut être dépassé. Aucune borne, aucun signe visible n'indique qu'on est arrivé à ce point. On était monté, on redescend. Et on redescend avec volupté. Les couleurs s'effacent. Les formes sont moins nettes et on ne le sait pas. Le délicieux univers s'évanouit mystérieusement dans une douce et hypocrite lenteur.

Il n'est plus autour de l'homme illusionné qu'un déroulement de sables muets et de nuages vides de sens, une sorte de désert reflété par le miroir du néant.

Celui qui par un effort quotidien de la volonté ne s'est pas inexorablement limité à la même dose créatrice poursuit à toutes les heures un plaisir qui le fuit sans cesse. Un génie tyrannique habite l'opium. Si l'on n'est pas le

dominateur de ce génie, on est réduit par lui au plus dur et au plus singulier des esclavages. A peine est-on levé le matin qu'il faut se coucher et fumer. La clarté de l'esprit, la vision droite des choses doit être remplacée par une béatitude inconsciente. Si on s'arrête de fumer un seul jour, on souffre. Pour chasser cette souffrance et dans l'espoir de retrouver un état plus agréable que celui obtenu la veille, on fume davantage. Mais chaque augmentation vous rend plus apte à souffrir d'une diminution de dose et l'apparition du délicieux univers autour de soi devient chaque jour plus pâle et plus brève. On vit à la fin avec le seul souvenir de son image disparue et que l'on n'arrive plus à retrouver.

Pour ne pas tomber dans le piège de l'opium et, quand on y est tombé, pour échapper à ses conséquences, il faut des qualités si nombreuses qu'on les trouve rarement réunies chez un seul individu. Outre la domination de soi-même, l'amour de l'activité et la sobriété, il faut une raison assez solide pour affronter la crainte de l'au-dela que l'on frôle et des terreurs qu'il peut engendrer. Et comment ne pas se laïsser prendre à la duplicité que l'opium emploie dans les premiers rapports qu'on a avec lui ! La déesse se montre docile d'une façon singulièrement féminine. Quand on veut dormir, elle vous donne le sommeil. Si au contraire on a sommeil et si on a besoin d'être éveillé, elle vous rend aussitôt actif. L'appétit est singulièrement stimulé par quelques pipes et quelques pipes suffisent d'autre part si l'on veut se couper l'appétit. Si l'on doit faire une longue marche, quelques pipes vous y préparent, et si l'on se repose, quelques pipes rendent le repos plus doux. Ainsi une maîtresse qui désire plaire se conforme à vos mouvements d'humeur, se montre souriante à tous vos désirs et ne révèle que plus tard, quand vous ne pouvez plus vous passer d'elle, un caractère difficile, une autorité dominatrice.

Dans une société idéale que dirigeraient des sages dé-

sireux de protéger les hommes moins instruits qu'eux, il ne serait permis de fumer l'opium qu'après un examen que feraient passer les plus sages parmi ces sages. Mais dans ce temps où règne l'ignorance, je ne connais pas d'hommes possédant cette certaine qualité de raison qui, jointe à une certaine qualité de folie, caractérise la sagesse supérieure et qui seraient dignes de faire partie de ces examinateurs idéaux.



Peut-être est-il orgueilleux de se placer parmi les intelligents susceptibles d'être reçus à un examen passé devant des hommes qui seraient les égaux de Lao-Tseu, de Socrate ou de Platon. Même si je dois être écrasé sous le poids de ma vanité, je considère que j'ai franchi cette épreuve idéale et que les maîtres m'ont délivré une autorisation qui ne comporte ni signature ni parchemin. Quel avantage découle de la réception à cet examen!

En quelque lieu que je me trouve, il m'est donné de pouvoir, grâce à l'opium, habiter une silencieuse tour de cristal où je m'étends auprès d'une compagne invisible. A travers le prisme des murs qui m'enveloppent, brille le soleil à minuit et les étoiles ne pâlissent jamais. Dans la tour hermétiquement close et si singulièrement poreuse, les images et les pensées accourent de tous les points du monde à mon appel, j'entends dans les battements de mon cœur battre d'autres cœurs lointains et je tire de cette communication une volupté fraternelle que je n'avais jamais goûtée auparavant.

C'est une inestimable faculté que celle de pouvoir transporter en tout lieu cette demeure invisible et de la dresser autour de soi avec ses balcons d'où l'on voit la Chine et le Pérou et sa flèche d'or qui touche aux planètes, en face de l'abjecte laideur dans laquelle se plaisent les hommes. Lorsque j'arrive dans un hôtel et que le gérant

me vante les avantages d'une chambre sinistre de banalité, j'ai de la peine à maîtriser un cri de joie et d'admiration, songeant à la splendeur de la tour. Pour effacer les pollutions des tapis, transformer les meubles souillés, il me suffit de donner un tour de clef à la porte. Il faut le donner avec soin. A peine la tour de cristal s'élève-t-elle autour de soi, que le garçon de l'étage tente de pénétrer dans la chambre, sous quelque futile prétexte. De même si l'on est dans son appartement, s'il est nuit, si l'on n'attend personne, c'est un ami oisif qui sonne avec obstination et qui se flatte ensuite, si on a la faiblesse de lui ouvrir, de venir vous délivrer de la solitude. Comme s'il y avait une solitude pour celui qui fume!

Si la tour de cristal est invisible et si elle est muette aussi, il s'émane d'elle une odeur pénétrante qui a la subtile propriété de passer sous les fentes des portes et par le trou des serrures. Il faut éviter qu'aucun odorat de voisin n'en soit atteint. La prudence doit être ajoutée aux qualités requises pour fumer. Car l'existence de la tour de cristal et le secret de sa possession sont vaguement soupçonnés et suscitent la jalousie, même la haine de ceux qui ne sont pas admis à l'intérieur de son prisme.

Pourquoi cette haine? Elle est naturelle comme celle que fait naître la différence de nationalité ou de religion. De même qu'un homme de race juive est exposé à entendre quelqu'un murmurer dans la rue, derrière lui : « C'est un sale juif! » à cause de la forme de son nez, de même le fumeur d'opium, au moindre prétexte, si son regard est trop terne ou trop vif, s'il ne parle pas assez, ou s'il parle trop, est traité de dégénéré ou de fou. On voit, dans chacun de ses gestes, l'expression d'une morne stupeur et toute idée personnelle qu'il émet porte le sceau de la décrépitude.

Beaucoup d'hommes sont indifférents aux mauvais sentiments qu'ils inspirent. Il en est qui sont même fiers de provoquer la haine autour d'eux. Je n'appartiens pas

à cette catégorie. J'ai même toujours nourri en secre l'espérance puérile de me faire spontanément aimer d'un amour sympathique et joyeux, de tous ceux que j rencontrais. Les déceptions n'ont pas atténué cette es pérance. Je ne peux me faire à l'idée d'être haï. Lorsqu j'ai eu la preuve évidente que je l'étais, j'ai eu beaucou de mal à ne pas céder à un premier mouvement qui m poussait à aller trouver celui qui ne m'aimait pas pou lui expliquer qu'il avait tort et lui demander pourquoi i était tombé dans cette erreur.

Certes, il est désagréable d'être soumis à une certain surveillance de la police, d'être considéré par les domes- tiques de l'immeuble qu'on habite comme quelqu'un qu pratique des orgies clandestines — car pour les simple la silencieuse tour de cristal abrite des orgies secrètes Il est mélancolique de penser que quelques écrivains s réjouissent parce qu'ils croient un de leurs confrères su le chemin de sa perte et plus mélancolique encore de sa- voir que quelques âmes bonnes et pures sont contristée sincèrement par la même conviction.

Mais que sont ces désagréments et ces peines à côt de l'allégresse qu'on ne ressent que dans la tour de cris- tal! C'est seulement au milieu de sa réalité lumineus que j'ai atteint, dans une parfaite lucidité, la possessio splendide de moi-même. L'opium aide à découvrir so dieu intérieur. S'il n'aide à cette découverte qu'au pri de certains dangers et en échange d'un certain escla- vage, je me dis que le but vaut le risque qu'on court, e qu'à partir du moment où on a fait synonymes opium e intelligence l'esclavage auquel on s'astreint est l'escla- vage de l'esprit et il se change en liberté.

J'ai rendu aussi, dans le langage que je ne parle qu'ave moi-même, le mot « opium » synonyme du mot « amour ». J'aime la déesse qui est à mes côtés parce qu'elle n'a pas de nom humain et qu'elle a mille visages. Je l'ai peu à peu dépouillée de tout caractère féminin et je l'aime da-

vantage à mesure qu'elle devient plus anonyme et que j'apprends d'elle un enseignement transmis sans paroles. Elle fait pénétrer en moi la notion que l'amour, pour être grand et vrai, doit s'élever de la forme particulière d'une créature aux formes impersonnelles de toutes les créatures.

Et elle procède, pour m'instruire, par des étapes très lentes. Elle me fait aimer davantage le livre que je suis en train de lire, la lampe qui m'éclaire, le tapis familier sur lequel je suis étendu. Grâce à une intuition qu'elle me souffle, je trouve plus amical le visage de l'ami qui parle, je découvre des beautés inconnues dans le regard de l'amie qui se penche vers moi. Elle me révèle un peu plus de l'intérieur des âmes que je n'aurais pu en voir sans elle. Sous le masque des traits, sous l'apparence des attitudes étudiées, il y a des vérités de sincérité et de douleur qui passent à côté de nous et qui demeurent volontairement cachées. J'ai pu, grâce à elle, pénétrer parfois dans ce domaine intérieur, dans la seule réalité qui est celle de l'intime pensée.

Mais la qualité particulière de l'opium, la vertu unique qui a été conférée à cette divinité par des divinités plus hautes, celle qu'on ne boit dans aucun breuvage, que ne procure aucune ivresse connue, aucun suc de fleurs de montagnes, aucune quintessence de minéraux souterrains, est une vertu de miséricorde. L'opium est miséricordieux. Celui qui l'a aspiré dans ses poumons a aspiré un souffle de pitié. Il ne peut plus être étranger à la peine des autres hommes.

Je veux porter le témoignage de l'existence de ce principe caché au plus profond de la vivante fumée sortie du pavot. Comme au contact d'un pinceau délicat j'ai senti, par elle, mon égoïsme se fondre. Pas entièrement, bien entendu, et même dans des proportions très minimes. D'autres causes, telles que l'âge, certaines lectures et cette fantaisie inanalysable qui pousse l'âme à évoluer, ont pu

contribuer à ce changement. En avançant dans la vie, les uns deviennent plus mauvais, les autres meilleurs. D'une façon générale, c'est une âpreté farouche à gagner de l'argent qui est la caractéristique de l'effet des années sur l'homme. Si je me suis amélioré dans une petite mesure, j'ai été aidé par un élément de bonté végétale qui pénétra doucement en moi.

Avec quelle lenteur se produit la plus petite transformation ! Que de peine il faut pour provoquer en soi-même une vague spirituelle qui aille un peu plus loin que celle de la veille sur la grève désespérante de sa propre indifférence ! Ah ! l'on est solidement cuirassé dans son égoïsme ! Il me semble que l'opium, en la rendant plus pitoyable, fait l'âme plus plastique et plus susceptible d'être modelée selon l'idéal qu'elle s'est créé.

Comme l'épithète de miséricordieux m'apparaît noble et émouvante ! Que de chemin il me reste à franchir, et que de sacrifices il me faudra faire pour la mériter ! Et si je regarde autour de moi, combien je vois peu d'hommes au nom desquels je puisse l'ajouter !

Et alors, je me demande si toutes les conséquences funestes qui résultent de l'usage de l'opium, autant pour le corps que pour l'esprit, ne sont pas bien peu de chose, à côté du bienfait d'approcher une déesse miséricordieuse. Mais ceci est un problème qui ne pourrait être résolu qu'en pesant ce qui n'a pas de poids, en calculant ce qui ne peut être évalué par des nombres. Les docteurs pleins de science qui ont écrit des livres bourrés d'arguments raisonnables où ils énumèrent les désastres causés par l'opium, et où ils concluent à la nécessité de l'enfermer dans les bocaux des pharmaciens, de le limiter aux formules médicinales, n'ont jamais parlé de son influence miséricordieuse. Sans doute cette influence est-elle rangée dans ce qu'ils appellent, avec un certain dédain, les états d'euphorie causés par l'opium. Je donne mon expérience

pour ce qu'elle vaut, et il se peut qu'elle ne vaille rien pour d'autres que moi.

Une plus grande faculté de travail, une curiosité plus bienveillante de toutes choses, une participation plus fraternelle à la peine que chaque homme porte en son cœur, sont assurément des biens qu'il faut désirer posséder. L'opium m'a aidé à les acquérir. Peut-être les ôterait-il à ceux qui les possèdent déjà.

MAURICE MAGRE.

LA NUIT AUX ALYSCAMPS

Dans Arle où sont les Alyscamps.

P.-J. TOULET.

Il y a dans le théâtre deux colonnes pour donner une mesure, deux colonnes accouplées.

MAURICE BARRÈS.

Sortirons-nous vivants, ô ma sœur, de cette nuit magique,
Sortirons-nous d'un cercle enchanté d'ombres et de musique?
Quelle terreur exquise et sévère à l'abri des tombeaux
Nous abîme, ivres de solitude, en des destins plus beaux?

La vie au loin sur un air de tango continue.
Est-ce le vent entre les cyprès de l'avenue,
Est-ce l'écho d'un univers soudain défailli,
Ou d'astres fraternels le millénaire conflit?

Qu'importe? Il n'est plus temps. Nos cœurs éperdus de mystère
Abdiquent sans regrets toutes les chances de la terre
Pourvu que se prolonge et s'échange éternellement
Entre le ciel et nous ce merveilleux renoncement.



L'étroite allée offrait une si douce pente!
Dans Arle où sont les Alyscamps... Un vers qui chante
Et tout entier s'accorde à la beauté du soir,
Une sonorité claire comme un miroir
Où notre âme soudainement s'est reconnue,
Des syllabes où vibre une plainte ingénue
Et pathétique, — et ce visage à jamais clos!

L'étroite et douce allée au milieu des tombeaux
Glissait, insinuante et de lune baignée.
Cet attendrissement qui t'avait épargnée,

O ma sœur trop longtemps avare de tes dons,
Te conduisait par de timides abandons
A ce muet aveu d'une ferveur secrète
Qui délaissait enfin sa dernière retraite.

Si ta lèvre hésitait aux frontières des mots,
Tes yeux s'ouvraient du moins sur des séjours nouveaux
Où ma fièvre, depuis tant d'hivers refusée,
Se grisait d'une amère et candide rosée,
Et nous allions bercés d'un rêve intérieur
Où le silence était la forme du bonheur.



Trou d'ombre, seuil béant, ô porte inexpliquable!
Cette grille illusoire et trop fatale accable
Notre élan qui franchit l'inaccessible cour
Et se brise, affolé de terreur et d'amour,
Contre le dur obstacle ineffablement vide.

Sombre navire ancré sur une plage aride,
L'église dort son lourd sommeil de pierre. En vain
Tu voudrais couronner son front d'un feu divin :
Vacante d'oraisons, d'encens et de fumée
Elle dort, familière et pesante, fermée,
Inéluctablement close de toute part,
Sauf ce puits de ténèbre ouvert sur le hasard.

L'infini! ce n'est plus l'horizon circulaire
Où tant de fois, épris d'un mirage insulaire,
J'ai voulu fuir l'appel mauvais du souvenir,
C'est tout à coup, jusqu'à l'angoisse du désir
Et jusqu'au sacrifice immédiat de la vie,
Ce noir tunnel au flanc d'une église endormie.

Tu frémissais, ma sœur, appuyée à mon bras,
D'un délire attentif que Dieu ne comblait pas.
Car rien n'eût pu combler, ni le concert des anges,
Ni du ciel à nos cœurs les plus subtils échanges,
Ni la rose cueillie aux lèvres des amants,
Ni même du plaisir les périlleux tourments,

Rien n'aurait pu combler cette terrible attente
D'une joie à jamais offerte et défaillante.

O soif de l'absolu, hantise de l'amour!
Une telle heure, avec le silence alentour,
N'en fîmes-nous, au seuil d'un mystique domaine,
Un des plus hauts moments de la détresse humaine?

Hélas! le mur toujours, l'inexorable mur!
Illisible, muet et plein d'un sens obscur,
Le Signe se propose ensemble et se refuse,
Et le vieil ennemi trouve encore une ruse
Pour décevoir l'orgueil que lui-même a tenté;
Mais nous avons un tel besoin d'éternité
Que chaque fois le jeu de dupes recommence
Et nous rejette au sein d'un désespoir immense.



Dieux tristes, dieux tombés que la terre retient,
Reprenons, ô ma sœur, le chemin quotidien,
L'étroit chemin que baigne une lune amicale.
Aux portes du mystère une inutile escale
Ne nous a révélé que le visage mort
D'une félicité qui ressemble au remord.
Ames que leur blancheur voue au calme des tombes,
Il est temps d'éveiller le vol lourd des colombes.

Fantômes fraternels, soyez les bienvenus!
Vous avez déchiffré les signes inconnus,
Vous avez résolu l'énigme, et votre face
A soutenu l'éclat du feu que rien n'efface.
Parlez-nous, revenants d'un royaume interdit!

Le silence, le dur silence de l'esprit
Règne seul au-dessus de ces tombes désertes.

Cyprès, gardiens jaloux de froides découvertes,
Mornes veilleurs d'un peuple atrocement absent,
Quel souffle tout à coup, et loin du sol pesant,
Dans un noir tourbillon d'indicibles pensées
Vous lance au ciel, ô sombres flammes rebroussées?

Ah! tout n'est qu'ombre et solitude autour de nous,
Et le fléchissement de tes chastes genoux
Ni les mots fatigués de l'antique prière
Ne nous arracheront à ces linceuls de pierre
Où d'abord, prisonniers d'un crime antérieur,
Nous devons affronter le rire de la peur.

Mourir, il faut mourir, et c'est la seule issue.
Regrettant une joie un instant aperçue
Dans la terreur panique où sombre cette nuit,
Déjà notre âme plonge en la mort et nous fuit,
Et, vivants, nous avons aux dents ce goût de sable
Et ce fade parfum de la chair périssable.



Non! la vie à ce prix est un bien trop douteux.
Meure le feu divin, sa flamme est dans nos yeux.
Que l'espoir nous déçoive, un rêve le recrée
Et suscite en nos cœurs une ivresse sacrée.

Ma sœur, il n'y a rien au fond de ces tombeaux,
Il ne subsiste rien de ces chairs en lambeaux,
Pas une cendre, pas un nom dans la mémoire,
Tout se confond enfin dans la même ombre noire,
Dans le même silence effroyablement sourd,
Tout s'effondre, tout meurt, et la gloire et l'amour,
Et cependant notre âme à la mort asservie
Ne consent qu'à cette œuvre adorable : la vie!



Victorieux de quel désastre obscur,
Le fin portique échange avec l'azur
L'enchantement, en sa beauté choisie,
D'une savante et jeune poésie.

Droit vers le ciel et d'un trait sans défaut
Ce double fût divinement jumeau

Erige dans un frémissement d'ailes
Le souple accord de formes parallèles.

L'élan parfait d'un effort mesuré
Monte avec grâce et s'achève épuré,
Et, détaché des choses de la terre,
Epanouit un songe solitaire.

Sveltes piliers chargés de nuls fardeaux,
Arche vacante et vouée au repos,
Couple sauvé d'une grave défaite,
L'esprit se pose à votre calme faîte.

Indifférents au temps vous contemplez
Les siècles morts à vos pieds écroulés
Et votre front dans la lumière dresse
Une orgueilleuse et sereine allégresse.

Tout a passé de l'antique splendeur
Dont vous n'étiez qu'un instant sans grandeur,
Mais vous restez pour attester la vie,
O permanence, ô fidèle harmonie!

Goûtons, ma sœur, un délire nouveau
Qui nous révèle enfin le maître-mot.
Notre cœur las des souterraines ruses
N'accepte ici que la leçon des Muses.

Tout vient de l'âme et survit par l'esprit.
Dans les tombeaux la chair triste périt,
Mais une voix incessamment répète
Pour les élus la parole secrète.

Concert limpide, ô silence charmé!
Sur son destin notre amour refermé
S'il meurt demain peut s'enflammer encore
Aux premiers feux d'une éternelle aurore.

MARCEL ORMOY.

GIULIA
OU LE MARIAGE MANQUÉ DE STENDHAL

En septembre 1826, il y avait eu « orage sur San Remo »; cela veut dire, en jargon stendhalien, que Clémentine, après une liaison de deux ans, avait rompu avec Beyle. L'amant délaissé fut très malheureux et il lui fallut toute une année et le doux enchantement d'Ischia pour sentir s'atténuer la douleur. Puis il eut d'autres soucis et ce fut la peur de la misère qui lui fit, dans les derniers mois de 1828, songer au suicide. Mauvaise atmosphère pour de nouvelles et durables amours : madame Azur ne fut qu'une passade. Après dix années de vie sentimentale ardente, après Angela, Métilde et Menta, le cœur de Beyle, de longs mois, se tut.

Et voici tout à coup une aubaine délicieuse, un bonheur inattendu et brusque pour ce quinquagénaire : un amour de jeune fille... Résumons les faits (1). Le 21 janvier 1830, Beyle rendait visite à une certaine Gi; elle lui fit une « réception étonnante ». Il en fut surpris, car il était venu sans arrière-pensée; il n'avait jamais songé à Gi pour maîtresse, ni même pour amie : « Le hasard, dit-il, et le hasard tout seul me donne des amis ». Ce jour-là, il sentit la chaleur inaccoutumée de

(1) Nous n'en savons que ce qu'en disent des notes manuscrites en marge d'un livre de Stendhal, quelques-unes de ces marginalia si utiles aux biographes de l'écrivain. M. Jacques Boulenger les a publiées dans son livre *Candidature au Stendhal Club*, p. 118 à 121. Le nom de l'héroïne lui a paru être Si; il est certainement abrégé selon l'habitude de Beyle et réduit aux deux premières lettres. Cependant, l'écriture de notre auteur étant souvent un rébus, M. Boulenger a cru parfois lire Gi. Nous adoptons cette lecture, pensant que ces marginalia nous donnent le début d'une aventure amoureuse dont nous avons trouvé la fin en Italie.

l'accueil qui lui était fait et cela l'émut. Mais Gi parla, ouvrit son cœur; fut-elle maladroite dans ses épanchements? On le croirait, car Stendhal nota : « malheureusement ses confidences ont coupé les ailes à mon imagination ». Il alla, deux jours après, le 23 janvier, chez Cuvier; il causa avec Mme Brual, Mlle Poirfeu (?), puis avec Gi qui, en sortant de chez le naturaliste, ramena dans sa voiture l'écrivain à son logis; elle ne lui avait jamais fait cet honneur, dit-il, et il continue : « Comment expliquer cette bonté? C'est *at forty seven* (à quarante-sept) que enfin Dom(inique) s'aperçoit du brillant qu'il possède. Il ne s'en doutait pas à 28 ans. *Il tempo è galantuomo,* il me dira pourquoi cet accueil à Domque. » Il n'attendit pas longtemps l'explication qu'il désirait de Gi; la même note marginale la donne : « cinq jours après, le 27, je vous aime ».

Douce émotion après cet aveu, orgueil d'avoir allumé de tels feux, exaltation partagée, passion, on imaginerait volontiers que ce furent les réflexes de Stendhal... et l'on se tromperait entièrement. Cette déclaration d'amour ex abrupto lui parut plus surprenante qu'agréable : « Plus d'étonnement que de plaisir, même *in writing this the* 28 janvier. » Il s'expliqua aussitôt après, en paraphrasant une note du premier jour : « Ici l'aveu de la...(?) coupe les ailes à l'imagination. » Ce naïf, ce tendre, ce véritable amoureux enfin, avait besoin de rêver à l'objet aimé, de l'embellir par l'absence, de sentir l'aiguillon de l'inquiétude; il lui fallait « cristalliser ».

Peut-être eût-il cessé d'hésiter, emporté par une flambée de désir, si Gi eût été une femme, mais il s'agissait d'une jeune fille, et tant de facilité le déroutait. Il n'ose croire au bonheur qui s'offre : « Quoi! *four days after 47 a young girl says :* je vous aime! » Comme ces années lui semblent lourdes! Se souvient-il des quarante ans d'Arnolphe? Peut-être. Du moins se vit-il déjà pareillement aimé sans l'avoir désiré? Mais non, cette heureuse

surprise lui échoit pour la première fois. Le miroir qu'il consulte ne le rassure qu'à moitié. Certes, le visage est agréable : le front est haut, les yeux plutôt petits ont un regard vif que l'on remarque, le nez est sans lourdeur, la bouche, un peu pincée entre ses lèvres minces, semble toujours prête au sourire et à l'ironie. Comme il est fâcheux que les beaux cheveux bruns ne soient qu'une perruque! Hélas, il n'y a pas que cette disgrâce : la taille est petite et la lourdeur de la silhouette s'en trouve aggravée; il mérite encore le surnom donné dans sa jeunesse, la Tour Ambulante... Non, ce n'est pas pour sa beauté qu'on peut l'aimer! On le lui dit d'ailleurs car c'est à lui certainement que fut adressé le « singulier propos d'amour observé *the third feb.* 1830. Droite devant lui, lui tenant la tête : je sais bien et depuis longtemps que tu es laid et vieux, et là-dessus *kissing him* ». Que répondre à cette amoureuse? La méfiance l'emporte : « *I'll love you* dans 2 mois, quand je serai rassuré. » Pauvre Don Juan malgré lui! c'est en vain qu'il note son « sens froid », sa « belle réponse », sa « politique excellente », il est tout éberlué de son aventure et écrit à nouveau (c'est la troisième fois) qu'à quarante-sept ans il ne s'était jamais trouvé en pareil cas.

Après ces confidences, le silence se fait sur l'amour de Gi. Une note obscure où il est question du « sens froid du 27 janvier » se rapporte peut-être à cette idylle bizarre, elle parle d'un « succès du 6 février », rapproche les deux dates du 6 février 1829 et du 27 janvier 1830 sans que nous en comprenions les raisons. Il faut chercher la suite ailleurs.

I

L'année 1830 donna à Stendhal une autre joie; il fut nommé consul : désormais plus de difficultés pécuniaires. Tout eût été bien s'il s'était agi d'un poste dans la « véritable Italie », celle où règne le climat méditerranéen,

mais à Trieste il sera « au milieu des barbares ». Il s'y trouvera aussi entouré de fonctionnaires soupçonneux, avertis du mécontentement de Vienne et décidés à trouver intolérables les gestes les plus simples, sacrilèges les mots les plus anodins. Chapitré par ses meilleurs amis, Beyle sait qu'il devra se taire, se tenir sur la réserve, se faire oublier. Quel programme! Pour l'avoir appliqué quinze jours durant, il se sentit à bout de forces : « J'ai cherché à ne pas faire une seule plaisanterie depuis mon arrivée dans cette île; je n'ai pas dit une chose cherchant à être amusante; je n'ai pas vu la sœur d'un homme; enfin j'ai été modéré et prudent et je crève d'ennui. » (Trieste, 4 décembre 1830), Avant de quitter la France, il tenta de parer à ce trop lourd isolement. Sainte-Beuve fut invité comme plus tard Di Fiore, Ampère, Mérimée, et tous les voyageurs dotés de quelque talent seront les bienvenus chez le nouveau consul. Qu'on ajoute des journaux, des livres en abondance — et un fauteuil large et profond — voilà de quoi occuper l'esprit. Et le cœur? Beyle y pense aussi.

Il allait retrouver ce pays d'Italie où il avait vu bien des passions amoureuses, où il en avait lui-même ressenti, mais n'en avait inspiré aucune : Angela le trahit, Métilde le repoussa toujours. Son bel uniforme bleu, avec une broderie de 18 lignes de large, lui éviterait-il de pareils déboires? Il ne pouvait le croire. Son expérience lui enseignait que, pour conquérir une Italienne, rien ne valait que le prestige physique. A Paris, la bonne humeur, le brio dans la conversation, le marivaudage nuancé d'un peu de perversité faisaient peut-être oublier les disgrâces du corps, mais en Italie le désir jaillissait comme une étincelle et c'était la beauté qui le créait. Beyle n'espérait plus sentir sur son visage la longue caresse d'un regard de femme, ni contre son corps le tiède abandon d'une chair qui se sait désirée. Quitter Paris, c'était donc pour Stendhal renoncer à l'amour

comme à l'escrime nerveuse des mots et des idées, c'était la solitude. Le nouveau consul songea à se marier; il demanda la main de Gi.

Giulia Rinieri dei Rocchi était alors une jeune fille de vingt ans (2); née à Sienne et devenue orpheline, elle avait été amenée à Paris cinq ans auparavant par un parent très aimé de sa mère, Daniele Berlinghieri. C'était aussi un Siennois qui avait dans sa jeunesse plusieurs fois combattu sur les galères de la Religion contre les Barbaresques; il se distingua dans le siège d'Alger et devint commandeur de l'Ordre de Malte. En 1815, le soin d'exposer et de défendre les vues de l'Ordre au congrès de Vienne lui fut confié. La paix rétablie, Berlinghieri, dont la culture était grande, revint dans sa Toscane natale comme recteur de l'Université de Sienne; il s'adonna surtout à l'histoire et à la philosophie des mœurs. Il se rendit en France lorsque le grand-duc Ferdinand III le nomma son ministre plénipotentiaire à Paris; il y resta jusqu'à sa mort en 1837.

Italien et italien cultivé, Berlinghieri devait bien vite connaître Stendhal. Ils avaient des relations communes, Lamartine, le peintre François Gérard,Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire; ils se rencontraient dans les mêmes salons et l'identité de leurs goûts les rapprocha. Le « milanese » eut certainement du plaisir à causer avec le diplomate toscan, souvent accompagné de lettrés et de savants italiens, de passage à Paris. Ne parlons pas cependant d'amitié entre les deux hommes; le mot serait trop fort pour désigner les rapports de mondanité courtoise dont le ton nous est donné par cette lettre de Beyle :

Excellenza,

I gran personaggi son soggetti a cambiar parere, come Lei

(2) C'est à l'amitié du comte J.-N. Primoli, mort en 1927, que nous avons dû de connaître le petit-fils de Giulia Rinieri, le sénateur Ferdinando Martini, écrivain de talent, qui nous a donné ces détails. Il a publié lui-même la lettre de Beyle dans l'*Illustrazione Italiana* du 22 mars 1891, sous le titre : *Due lettere inedite di Stendhal.*

sa. Ricevo a questo memento, alle 5 pomeridiane, l'avviso che l'altissima giraffa non arrivera a Villeneuve-Saint-Georges che sabato. Cosi sabato alle 7 si va a prendere il vascello a vapore alla grève. Il signor Geoffroy, questo dotto personaggio, quel gran professore ha fatto lo sbaglio e ha preso il venerdi per il sabato.

» Rimango con tutto il rispetto il

Suo um° servo

H. BEYLE.

Giovedi alle 5 1/4.

La girafe ainsi annoncée était un cadeau de Méhémet Ali à Charles X pour le Jardin des Plantes; elle arriva à Paris en juin 1827 et cela nous permet de dater la lettre.

Giulia Rinieri, traitée en fille adoptive par Berlinghieri, fut conduite par lui dans les salons qu'il fréquentait. Ferdinando Martini raconte qu'elle connut Stendhal chez les Cuvier et s'étonne que, pendant cinq ans, l'écrivain n'ait rien dit de l'amour qu'il déclara en 1830. Ce silence nous paraît fort explicable : Giulia avait quinze ans à sa venue en France; c'était encore une enfant et Beyle devait la tenir pour telle. Sa passion pour Menta le prenait d'ailleurs tout entier. En revanche, la demande en mariage qu'il fit avant de partir pour Trieste ne surprend plus si l'on admet que Gi et Giulia ne sont qu'une seule et même personne. Que l'on y songe : Gi était une jeune fille, habituée du salon des Cuvier, connue de Beyle depuis longtemps, recevant des visites et disposant d'une voiture, et ses déclarations sont de janvier-février 1830; il n'y a rien qui ne puisse être attribué à Giulia. Enfin, Stendhal, en sollicitant la main de celle-ci, exprime le même étonnement, la même timidité méfiante qu'en parlant de celle-là. Voici sa lettre :

Monsieur,

C'est peut-être une grande témérité, à moi, pauvre et vieux, de vous avouer que je regarderais le bonheur de ma vie

comme assuré, si je pouvais obtenir la main de Mlle votre nièce. J'ai eu besoin d'être rassuré par elle. Mlle votre nièce m'a dit que votre amitié pour elle et votre bonté étaient si grandes, que, même en n'acceptant pas ma proposition, vous ne vous en moqueriez pas trop.

Ma fortune à peu près unique est ma place; j'ai quarante-sept ans; je suis trop pauvre pour m'occuper de la fortune de Mademoiselle. Quand je serais riche, je ne m'en occuperais pas davantage. Je regarde comme un miracle d'avoir pu être aimé à quarante-sept ans.

Mademoiselle votre nièce ne voudrait pas pour tout au monde, Monsieur, être séparée de vous. Elle passerait six mois à Trieste avec moi et six mois avec vous. Je donne ma parole d'honneur de la ramener à Genève après les six premiers mois et de venir l'y rechercher six mois plus tard. Je signerai le contrat de mariage sans le lire; si Mademoiselle a quelque chose, on pourrait le donner aux enfants qu'elle pourrait avoir. Par ce moyen, le mari serait *hors de cause.* Le mariage pourrait se faire à Varese, près le Lac Majeur, le 1er mai 1831. Monsieur, j'ai parlé en honnête homme à un honnête homme. Je me séparerai six mois chaque année d'une personne qui voudrait passer sa vie auprès de vous.

Je suis avec le plus profond respect

H. BEYLE.

Paris, 6 novembre 1830.

Le 6 novembre 1830, c'est le jour même où Beyle quitta Paris pour Trieste. Sa nomination à une charge qui lui permettait de faire à une femme une vie agréable datait du 25 septembre.

Pourquoi avoir attendu quarante jours et, qui plus est, l'heure du départ? La réponse qu'il aurait eue presque aussitôt, s'il s'était hâté davantage, ne lui parviendrait plus qu'à Trieste après une attente forcément longue et désagréable. Oui, mais ne sentons-nous pas qu'il n'eut le courage d'écrire sa lettre que parce qu'il partait?

Berlinghieri déclara que Giulia déciderait elle-même. Rien ne pouvait plaire davantage à Beyle. Giulia connaissait sa démarche; les termes de la lettre du 6 novem-

bre montrent qu'elle avait encouragé et conseillé ce prétendant que l'âge rendait timide. Elle était déjà consentante, car il ne mentait sûrement pas en écrivant : « Je regarde comme un miracle d'avoir pu être aimé à 47 ans. » Le beau rêve de cette nouvelle existence, qui commencerait aux bords du Lac Majeur, semblait donc près de se réaliser et Stendhal dut ouvrir avec confiance le pli qui contenait la réponse définitive... C'était un refus.

Giulia repoussait donc l'offre qu'elle avait provoquée. Il nous faut, en l'absence de documents, imaginer ses raisons. Fut-ce de sa part un jeu, un jeu dont elle ne comprit pas toute la cruauté, aux dépens de cet amoureux de l'amour? Non, sans doute, car Beyle ne serait pas resté, après cette aventure, l'ami qu'il fut pour elle. D'autre part, il n'est pas croyable que l'imagination de l'écrivain ait tout créé; il fut toujours de sang-froid dans cette aventure et ne parla jamais de ses propres sentiments d'amour. C'est à Berlinghieri qu'il faut attribuer la volte-face de Giulia. Il se fit l'avocat de la raison : épouser un homme plus âgé de vingt-sept ans, de santé incertaine (pour ne pas dire davantage) et sans fortune était une sottise. Tous les parents, en pareille occurence, tiendraient ce langage. Giulia écouta les conseils de son oncle; le sort en fut jeté, il n'y eut pas de madame Henri Beyle.

§

Stendhal accueillit ce refus sans trop en souffrir; rien dans les lettres qu'il envoya de Trieste ne révélait un cœur blessé. Il pensa sans doute que son scepticisme du début était justifié et resta l'ami de Giulia. Il lui écrivit assez fréquemment, lui adressant parfois de menus cadeaux; aussi lisons-nous dans une lettre à Di Fiore, de Rome, 5 juillet 1831 :

Voici un rouleau pour faire votre pâtisserie, plus deux

Cenci par le divin Giovita Garaviglia... Choisissez celle des deux qui vous dit le plus; envoyez l'autre à Mlle Julie Berlinghieri.

Il n'y avait plus qu'amitié entre eux deux, mais ce sentiment chez Beyle ne fut pas sans se colorer de quelque tendresse. Quoi d'étonnant à cela! Solitaire, mourant d'ennui, obligé à un exil de dix ans, l'écrivain remua ses souvenirs avant de les écrire et les derniers en date n'étaient pas les moins doux. Qu'on l'imagine à la tombée de la nuit qui toujours l'émouvait : « Ave Maria, en Italie, heure de la tendresse, des plaisirs de l'âme et de la mélancolie; sensation augmentée par le son de ces belles cloches ». Il rêvait à ce qui aurait pu être. « Je passe donc mes soirées à regarder la mer, en regrettant de n'être pas marié à une jolie femme. » Entre les lignes, l'image de Giulia se dessinait. Sa rêverie transformait les événements; il faisait naître son amour avant 1830 et notait : « 3 février 1827, réconciliation *with* Giul. I : véritable commencement *of this love.* » Il allait même, comme un amoureux de seize ans, évoquer son souvenir aux lieux où elle était née. Il séjourna en Toscane, à Sienne et à Florence surtout, en août et septembre 1831, en août et septembre 1832, en novembre et décembre 1832; il y était à nouveau fin janvier 1833. Voyages fréquents qui n'avaient aucun rapport avec son métier : « Toutes ces allées à Florence et à Sienne, dit-il, étaient des pensées à Giulia I. »

Elle songeait bien moins au passé et Beyle apprit un jour qu'elle épousait un compatriote, M. Martini, attaché à la Légation de Toscane à Paris. Il crut bon d'espacer ses lettres, elle s'en étonna un peu, écrivant à Berlinghieri, en 1835 : « Beyle m'a oubliée. Il y a plus de deux mois qu'il ne m'a donné de ses nouvelles! » Elle ne pouvait savoir qu'en cette même année, l'écrivain, assis dans le chemin solitaire qui domine le lac d'Albano, dessinait dans la poussière, du bout de sa canne, la lettre G parmi

les initiales des noms féminins qui résumaient sa vie. Reprenant sa rêverie devant le cahier où il se racontait sous le nom d'Henri Brulard, Stendhal inscrivit Giulia entre Clémentine et Azur et faisait suivre cette litanie d'un soupir : « La plupart de ces êtres charmants ne m'ont point honoré de leurs bontés. » Quelques pages plus loin, il alignait toutes les initiales et plaçait un chiffre, de un à six, au-dessous de certaines d'entre elles ; le G surmonte le cinq. Ceci précède une phrase équivoque : « Dans le fait, je n'ai eu que six de ces femmes que j'ai aimées. » Giulia serait-elle allée jusqu'au don d'elle-même? Il faut beaucoup se méfier du vocabulaire stendhalien, en matière d'amour... Le jugement qui suit rappelle qu'elle l'emporta « par la force du caractère, tandis que, au premier moment, elle semblait la plus faible ».

Ce souvenir d'automne fut toujours vivace. Il aima Giulia à travers d'autres femmes. « Mes amours, écrit-il de Paris en 1837, ressemblent beaucoup à Madame Martini, qui était à Rome il y a deux ans. » Il la revit sans doute pendant son congé et, songeant un jour à la mort, il mit cette clause dans son testament du 8 juin 1836 :

> Je lègue un bel exemplaire des œuvres de J.-J. Rousseau (que Colomb achètera) à Mme Giulia Martini Berlinghieri (rue du Marché-d'Aguesseau, n° 4).

Gageons qu'il pensait surtout à la Nouvelle Héloïse, à cette Julie dont, tout jeune, il avait lu les amours « dans des transports de bonheur et de volupté impossibles à décrire », en écrivant le nom de Giulia pour qui il n'avait été, hélas, ni Saint-Preux, ni Wolmar.

FERDINAND BOYER.

LE FILS DE L'AIR

Un jour de l'année 1923 que je me rendais à Londres par avion, j'eus pour vis-à-vis, dans l'autocar qui transporte les voyageurs du centre de Paris à l'aéroport du Bourget, un jeune homme qu'à son allure modeste sans timidité, je reconnus pour un pilote-aviateur. Il était vêtu de noir, le ruban rouge à la boutonnière. Il se nomma : Dieudonné COSTES, ex-pilote de la ligne Toulouse-Casablanca, et qui sollicitait une place sur la ligne Paris-Londres.

Réussirait-il? Il ne possédait aucune relation. Il arrivait de sa province, sans appui, plutôt desservi par son départ brusqué suivi d'une interruption dans sa carrière de pilote. Mais il aimait l'aviation et ne pouvait vivre sans elle. Il lui était revenu comme on revient toujours à ses premières amours. Il demandait à reprendre son poste. Cependant sa demande serait-elle accueillie? Il semblait fort perplexe.

Sa mine me fit peine. Je l'assurai qu'il réussirait, ses états de services militaires et civils étant ses meilleurs répondants. M. Albert Gauchet, le directeur de la ligne Paris-Londres, qui avait la réputation d'exceller dans le choix de son personnel navigant, ne manquerait pas de l'accueillir.

En effet, le 17 septembre suivant, Dieudonné Costes signait avec lui son engagement et, dans la même semaine, s'envolait vers l'Angleterre.

Je fus parmi ses premiers passagers et c'est au retour d'un de ses voyages qu'il me conta l'anecdote suivante.

Notre première rencontre l'avait mis en confiance. Il me parla de lui, de son passé, de sa famille. J'aime à me faire raconter leur histoire par les aviateurs. Cette histoire n'est jamais banale et j'ai ainsi réuni quelques aventures que je ferai paraître bientôt, en volume. Je le dis à Dieudonné Costes qui sourit d'apprendre que je m'engageais à changer le nom du héros.

— Je le dévoilerai seulement quand vous serez célèbre.

— Oh! célèbre!...

— Pourquoi pas?... Qui sait, c'est peut-être vous qui ferez le tour du monde! Vous survolerez l'Atlantique! Vous êtes un bon pilote.

— Ce sont les bons avions qui font les bons pilotes.

Cet humble aveu, que j'ai entendu bien des fois, et un jour même dans la bouche de Nungesser, semble, aujourd'hui, comme un hommage anticipé au bel appareil français qui vient de transporter Dieudonné Costes de Paris à New-York, en un seul coup d'ailes.

Cependant, voici le récit que le simple pilote de la ligne Paris-Londres me fit un matin de l'automne 1923. Le voici, à peine transposé, tel que je l'écrivis dans ce temps-là, avec le titre même que nous lui donnâmes, Dieudonné Costes et moi :

LE FILS DE L'AIR
OU
LA PENDULE ET LA MAPPEMONDE

—

Jean Castelou prit la pendule qui était sur la cheminée et la remplaça par la mappemonde perchée sur la bibliothèque. La pendule serait bien là, et il verrait toujours assez son cadran blanc où les aiguilles tournaient si lentement dans les longues journées campagnardes. Quant à la mappemonde, désormais à portée de son regard et de sa main, il aurait plaisir à lui imprimer le mouvement giratoire qui mêle les mers et les continents.

Cette idée de remplacer le temps par l'espace lui était venue ce matin, dans les champs, tandis qu'il commandait les travaux de la moisson. Levé dès trois heures, il

avait vu l'aurore succéder à l'aube et le soleil monter dans un ciel sans nuage.

Midi approchait et les moissonneurs commençaient de s'éponger le front, lorsqu'un bruit de moteur s'était fait entendre. Presque aussitôt, Jean Castelou avait reconnu, traversant l'azur, un avion venant de Bordeaux, et que son itinéraire faisait survoler le domaine Castelou. Jean l'avait suivi tant que ses yeux l'avaient permis. Les moissonneurs s'en étaient allés manger, que Jean Castelou restait encore, le regard perdu vers l'horizon. Il fallut qu'un valet vînt le tirer par la manche pour lui rappeler l'heure du déjeuner.

Il s'attabla sans mot dire. A ses parents inquiets, il argua de sa fatigue pour garder le mutisme dans lequel il se complaisait. Mais, le repas achevé, il se rendit dans le salon qui lui servait de cabinet de travail et de fumoir. Et c'est alors qu'il remplaça la pendule Louis-Philippe par la mappemonde de la même époque.

Elles avaient soixante-quinze ans toutes les deux, étant entrées ensemble dans la maison Castelou, en 1848. La pendule était une borne de marbre noir surmontée d'une dame en bronze et morose étendue sur un sofa à glands. Quant à la mappemonde, pâlie par les ans, au socle déverni, elle était plus démodée encore. Mais qu'importait à Jean que les Etats d'Europe eussent changé de forme ? L'essentiel, c'est que la France, avec son Alsace reconquise, eût toujours la sienne. D'ailleurs, l'Europe est si petite, sur la mappemonde ! Et surtout les lignes frontières ont si peu de signification pour ceux qui parcourent le ciel international !

Car Jean Castelou était un ancien pilote d'aviation. Tout dans ce salon vieillot l'indiquait : le monoplan qui pendait sous le lustre à bougies, l'hélice qui barrait la glace au tain moisi, les photographies aériennes clouées aux murs et les revues d'aviation ouvertes sur le guéridon d'acajou.



Jean, assis sur la chaise fumeuse en tapisserie, faisai tourner la mappemonde. Son doigt errait vers le nord afri cain, qu'il avait survolé. Ah! le beau voyage! Avec so stylo, il en traça le parcours sur la surface ronde. U mince trait violet relia Paris à Dakar, et un gros poin marqua l'escale inoubliable de Tanger... Maintenant, l stylo rayait l'Europe de nombreuses lignes droites qu faisaient se rejoindre les capitales. Des petits cercles in diquaient les aéroports, autant de souvenirs... C'étai telle panne à Barcelone, tel atterrissage à Malaga, et cett traversée de la mer à Gibraltar, sur les nuages!...

— Jean, tu rêves! Les moissonneurs t'attendent!

Le rêveur reconnut la voix maternelle.

— J'y vais, répondit-il, maussade.

Eh oui, il allait faire la moisson, puisque, de pilot d'avion, il était devenu fermier gascon! Et pourquoi Pour une vétille, une algarade trop violente avec un con trôleur de piste...

Jean n'avait pas attendu la sanction. Il s'était souven qu'il possédait, sur la frontière du Languedoc, une bell maison, un grand domaine et des vieux parents qui l'ado raient. Il fit sa valise et, prosaïquement, prit le chemin d fer à destination de son village natal.

Et, pendant six mois, la vie fut belle. Le père Castelou heureux de voir son fils unique revenir à la terre, initiai Jean à la culture. Et tout eût été pour le mieux si, pa un hasard malicieux les avions de Toulouse et de Bor deaux n'eussent pas trop souvent survolé le domain Castelou.

Les moissons s'achevaient. Août passa en mûrissan les fruits. On allait commencer les vendanges. Le pèr Castelou accompagnait chaque jour son fils parmi les vi gnes et prodiguait ses conseils. Mais Jean ne l'écoutai pas. Une seule idée tournait dans sa tête, obsédant

comme un ronronnement de moteur : s'en aller dans le ciel très haut, très vite! Voler! Tandis que le vieux vigneron goûtait gravement le raisin en l'élevant à lui dans un geste presque religieux, Jean, tête baissée, mâchait rageusement les grains en crachant au loin la pulpe, comme s'il exhalait ainsi sa colère d'être là sur terre, parmi les échalas. Il ne relevait la tête que lorsque passait un avion. Alors, il redevenait soudain très exubérant, étalant son érudition aéronautique et mécanique, annonçant la panne prochaine du camarade dont le moteur avait « une patte en moins » et racontant aux vendangeurs ses belles aventures aériennes.

C'était alors au père Castelou de baisser la tête.



Aussi, le vieux vigneron ne fut-il pas trop surpris lorsque la bonne Mme Castelou arriva affolée dans la chambre conjugale, annonçant que Jean Castelou était parti pendant la nuit avec tous ses bagages.

— C'est son aviation qui l'a repris, dit simplement son père.

Il disait vrai. On en eut la preuve bientôt. Dans le salon vieillot, Jean avait déposé une lettre d'adieu posée ostensiblement sur la cheminée, au pied de la mappemonde. Le père Castelou l'ouvrit et lut :

Mes chers parents,

Pardonnez-moi la peine que je vais vous causer. Je pars. Je vais à Paris, au Bourget. Une place de pilote est libre. J'espère l'obtenir. Je ne peux vivre plus longtemps sur nos terres, j'ai besoin de l'air. C'est plus fort que moi. Pardonnez-moi et faites sans moi les vendanges.

Votre fils affectionné

JEAN CASTELOU.

— Cela devait finir ainsi, dit le vieux vigneron en haussant les épaules.

— Cela devait finir ainsi, répondit la voix larmoyante de la pauvre maman.

Ils regardaient l'hélice qui barrait la glace, l'avion-suspension et les images baroques qui couvraient les murs, ces photographies aériennes où les maisons semblaient des boîtes et qui leur paraissaient des rébus. Ils se sentirent, en ce moment, très loin de leur enfant. Comment ces terriens ancrés dans leur terre avaient-ils pu engendrer ce fils errant, ce « fils de l'air »?

— Il n'aimera jamais la terre, conclut le père, d'un ton grondeur. C'est à croire qu'il est d'un autre sang.

La mère Castelou pleurait. Elle entrevoyait un hiver sombre sans le garçon charmant qui emplissait la maison de sa jeunesse et qui savait si bien d'un baiser réchauffer son vieux cœur.

— Allons, je vais aux champs! déclara le vigneron. Ce n'est pas une raison, parce que le fils nous préfère ses avions, pour laisser gâter la vendange.

Ce n'était pas une raison non plus pour laisser ici tout en désordre. Quand le père Castelou fut éloigné, Mme Castelou essuya ses yeux et inspecta toutes choses. Elle rangea les revues aéronautiques éparses sur le guéridon, aligna les chaises contre le mur, puis, se hissant sur un escabeau, remit la mappemonde sur la corniche de la bibliothèque et replaça la pendule sur la cheminée, selon la coutume immuable des bonnes maisons bourgeoises.

LOUISE FAURE-FAVIER.

LETTRES INÉDITES
DE FRÉDÉRIC MISTRAL
AU POÈTE LOUIS FUNEL

—

Quand on entre dans l'œuvre ou la correspondance de Mistral, on se trouve devant un enseignement d'une richesse inépuisable.

Ce que l'on sait de sa correspondance, par les lettres déjà éditées ou reproduites dans les ouvrages publiés à l'occasion du centenaire de sa naissance, par leur nombre qui peut être évalué, d'après le bibliographe Edmond Lefèvre, et d'après les lettres à Mariéton, à Aubanel, à Roumanille et à Bonaparte-Wyse, à plus de 20.000, permettrait d'ajouter à sa biographie les traits les plus précis. On se rappelle que tout jeune il avait envoyé à Jasmin un de ses poèmes et qu'il alla pendant plusieurs jours au-devant du facteur local, espérant avoir une réponse qu'il ne reçut jamais. Il se promit dès lors de toujours répondre aux lettres qu'il recevrait, et il a tenu parole.

Quand il écrivait une lettre utile à répandre, il en envoyait le texte aux journaux provençaux et c'est ainsi que nous avons son avis sur le mouvement félibréen, des renseignements sur ses propres œuvres utilisés par les commentateurs, sur ses rapports avec ses confrères de langue française, sur la politique générale et locale et sur les candidatures qui lui furent offertes à la Chambre des Députés et à l'Académie française, sur l'Italie, âpre sœur latine au temps de Crispi.

Il y aurait profit pour la littérature de la France à donner un recueil des lettres dispersées dans divers ouvrages et de celles dont Madame Mistral voudrait bien

autoriser la publication. Le renom du poète ne pourrait que grandir. La forme magistrale, quoique généralement familière, le ton sincère et enjoué, l'esprit critique et bienveillant à la fois qui y règne, la hauteur des pensées et l'originalité de l'expression, toutes qualités dont les *Mémoires* sont imprégnés, la réunion enfin en un *Corpus* de ces principales correspondances formeraient une physionomie morale du chantre provençal bien préférable à l'attrait de quelques fêtes, de certains discours, et qui serait le véritable monument de son centenaire.

Nos relations avec M. Barrière et Mmes Funel nous permettent de mettre sous les yeux des lecteurs du *Mercure de France* un certain nombre de missives adressées par Mistral au poète Louis Funel (1). On verra de quelle manière courtoise, fine, caustique, primesautière, Frédéric Mistral savait conseiller, corriger, diriger un jeune écrivain dont il recherchait le concours et la collaboration, mais qui tenait essentiellement à défendre ses pro-

(1) Louis Funel, né à Bouyon (Alpes-Maritimes), instituteur public à Saint-Paul-du-Var, à Vence et à Nice, et félibre provençal. Auteur de nombreuses œuvres provençales et françaises : Les *Violettes sauvages; Sonnets Vençois; Lou Chaple; Les ancêtres de la patrie française* et plusieurs autres poèmes. Il a fourni à Mistral de nombreux mots provençaux alpins et niçois pour son dictionnaire, le *Trésor du félibrige*. Ses travaux de philologie et ses recherches sur les vieux mots du terroir ont été encouragés par les meilleurs linguistes.

Lou chaple (à la lettre : l'action de hacher) est le récit en vers épiques de la défaite d'une légion romaine taillée en pièces au passage du Var, au gué de Gattières par où vinrent toutes les invasions sardes et autrichiennes. Pour Funel, le Romain était l'envahisseur et son poème en respire la haine farouche qu'on lisait dans ses propres yeux lorsqu'il déclamait ses vers. Il était demeuré un autochtone, et il avait fondé à Vence la *Maintenance ligurienne*, société qu'il présida longtemps et dont le président d'honneur actuel, M. Jules Belleudy, a bien voulu me faire la traduction des lettres de Mistral.

Funel est décédé depuis peu et c'est à sa famille que nous devons la communication de la correspondance de Mistral, dont il fut le collaborateur à l'*Almanach provençal*, puis à l'*Aïoli*, et qui consacra à ses œuvres une étude des plus flatteuse, avec quelques restrictions sur l'orthographe des troubadours qu'il avait adoptée.

Lors du séjour que fit à Vence Albert Samain, pendant lequel il composa *Polyphème*, alors que, malade, il « commençait à mourir », Louis Funel (j'ai déjà eu l'occasion d'en parler dans le *Mercure de France* du 1er mai 1929) fut son cicerone à travers la campagne vençoise. Mieux que personne il sut faire apprécier à Samain tout le charme gréco-latin qui fait de Vence-la-parfumée une des plus attachantes petites cités de la Méditerranée qu'elle domine de sa faible altitude.

pres idées, et « ruait quelque peu dans le brancard » félibréen, tout en ayant pour le capoulier du félibrige la plus grande vénération. Chef d'école, directeur de journal, Mistral déploya dans ce double rôle, avec la plus grande fermeté dans sa doctrine, l'adresse, le tact et l'affabilité les plus exemplaires.

Voici les plus intéressantes de ces lettres où il essaye d'étendre jusqu'aux confins du Comté de Nice la poésie des félibres.

Maillane, 13 mai 1881.

Mon cher confrère [à Louis Funel],

Si pressé et absorbé que je sois par mes divers travaux, je ne veux pas renvoyer à plus tard les remerciements que je vous dois pour la liste de mots que vous avez recueillie pour moi, et pour votre jolie fable du Sabatié (2). *Vous écrivez le provençal comme un crâne félibre et je vous engage vivement à vous distraire à cette charmante occupation de la poésie populaire qui prépare des matériaux pour la philologie et rattache le poète aux fibres intimes du pays.*

Quand l'occasion se présentera, notez pour moi les vocables indigènes que vous croirez propres à votre région. J'y trouverai toujours à glaner quelque chose.

Je me rallie à votre sentiment au sujet de l'école de Grasse; elle n'aura sa raison d'être que le jour où l'escolo de Bellanda (3) *sera assez brillante pour se passer de votre appoint et où vous serez assez nombreux à Grasse pour faire corps et lever bannière.*

La réunion annuelle de Santo Estello va avoir lieu le 22 mai prochain à Marseille, au bord de la mer, au restaurant Roubion. Elle sera, je crois, très remarquable, et je vous engage à venir y assister les uns ou les autres.

Pour les renseignements relatifs à mon dictionnaire, je vous adresse par le même courrier une couverture de livraison qui vous servira de prospectus.

Tout à vous cordialement,

F. MISTRAL.

(2) Savetier.
(3) Ecole de Bellanda, réunion des félibres niçois.

Maillane, 1 de l'an 1882.

Excellent et gai félibre,

Bien que j'aie assez de besogne, j'ai toujours le loisir de causer avec les bons provençaux comme vous, et toujours le loisir par-dessus tout pour lire les charmantes choses que vous publiez dans le Brusc *(la Ruche). Je vous vois devenir, il n'y en a pas pour longtemps, le plus vaillant troubadour de la Provence Levantine. Bravo! maistre Funel! à vous de cœur.*

F. MISTRAL.

Funel, dont l'ardeur s'électrisait toujours plus sous l'encouragement mistralien, passait ses nuits à écrire, et ses heures libres du jour à parcourir les villages à la découverte de mots nouveaux intéressant le félibrige. Et Mistral de le remercier :

Maillane, 25 mars 1882.

Mon brave Funel,

J'ai reçu le joli chapelet de mots alpins que vous avez recueillis. Qu'il en vienne encore! Vous êtes une fontaine d'eau vive. Même je n'ai pas compris dans votre gentille lettre le sens du mot fregameno (4); *vous me le ferez savoir à l'occasion. Je vous envoie par chemin de fer un petit paquet de vieux almanachs, qui pourront vous être utiles; j'y ajoute un exemplaire de* Calendau, *un livre qui parle un peu de vos contrées.*

La Revue des langues romanes *de Montpellier vous sera pareillement adressée gracieusement sur ma recommandation. Il faut, il n'y a pas de milieu, que vous deveniez un félibre du premier choix, cela ne vous empêchera pas de vous marier.*

Et puis, d'ici au mois d'août, il faudra m'envoyer quelque jolie pièce de vers, que nous aurons plaisir à imprimer dans l'Almanach provençal, et si vous avez des proses intéressantes, elles seront aussi les bienvenues.

La jolie fête à Nice! quels braves gens! mais, allez, vous en verrez bien d'autres. Votre nouveau syndic : A. Michel, vous entraînera dans les félibrées jusqu'à la Roque d'Esteron.

(4) Hardiesse juvénile.

Une rude bataille est celle de Sainte Estelle, à Albi, au mois de mai. Il paraît qu'on mettra la grande marmite dans la petite. Nous serons peut-être 150! Vous, pendant ce temps-là, vous triompherez à Forcalquier, car j'aime à croire que vous avez couru les prix de notre maintenance.

Allons, tenez-vous gaillardement et que Sainte Estelle vous illumine.

F. MISTRAL.

Mistral affectionnait les sites méditerranéens. Cette année-là, 1882, Saint-Raphaël fut choisi pour la célébration de la Sainte Estelle et tout joyeux il écrivait à Funel, le 11 juin 1882 :

Et, sais-tu qu'il mûrit une belle poire pour les félibres de votre côté! Ce diable de Michel, le nouveau syndic de Provence, ne veut-il pas que nous fassions la Sainte Estelle à Saint-Raphaël? C'est cela qui serait joli. Si cela va comme je le crois, il faut que les Cannois, les Grassois et les Niçois viennent en foule. A Nice, qu'est-ce que cela fait? Nous avons rassemblé les mers.

Louis Funel, qui envoyait tous ses écrits à Mistral pour avoir son avis, recevait parfois du capoulier des reproches pour son vocabulaire trop vençois :

Maillane, 25 octobre 1885.

Brave Funel, je viens de lire comme cela se doit votre gentille nouvelle et je vous dirai mon avis avec franchise; cela est joliment traité, finement observé et plus que nature (mai que mai); *on ne peut approcher la vérité de plus près. Et puis le passage de la réconciliation des deux pères, et les embrassades des deux pauvres amoureux, véritablement, tirent des larmes. Je suis enchanté de cette lecture. Voici à présent mes conseils, s'il vous agrée de les suivre. J'aurais voulu que le petit drame débutât par une description de la ville de Vence pour faire cadre au tableau. Puis je trouve que la chose finit trop tôt et véritablement en eau de boudin. L'intérêt demanderait un peu plus d'obstacles, un peu plus de situations dramatiques. Si le brave Joseph partait pour l'ar-*

mée, etc... et que l'histoire finît en pleurs, elle serait sûrement plus attachante; maintenant aussi, parfois, vous décrivez trop par le menu, tellement que cela représente un inventaire. Il faut une mesure en tout.

Dans votre intérêt, car vous avez un talent véritable, il serait péché de tenir la lumière sous le boisseau; je voudrais aussi que vous employiez une langue plus générale. Vous avez dans votre style assez d'idiotismes particuliers au pays de Vence et qui sont souvent des corruptions de mots plus corrects. Avec peu d'efforts, vous rendriez votre style compréhensible à tous les provençaux, et si vous vous restreignez au parler qui vous entoure, vous restreindrez d'autant le zèle de vos lecteurs.

Cela prouve que vous ne feriez pas mal de publier vos œuvres avec traduction. Que voulez-vous? Ce n'est pas tout d'être fier! il faut prendre les gens et les temps comme ils sont. C'est par des traductions que le félibrige a conquis la considération de la France et de l'Europe. La Revue félibréenne, *que vous ne paraissez pas connaître, rend de ce côté de grands services au mouvement. Les journaux provençaux que vous désirez, je les désirerais aussi. Mais où est l'homme qui emploiera son temps, son talent et son argent là! Quand il viendra, nous lui aiderons. En attendant, la* Revue félibréenne *servira de lien et de lumière.*

Je vous enverrai les livraisons du Dictionnaire que vous n'avez pas reçues et vous me réglerez, si vous voulez, directement, ce qui me revient.

(Voici quelques mots dont je voudrais avoir le sens exact pour le supplément de mon dictionnaire :

pourchia — cacitra — pacamard — vai-vanlingam — courreu — agragado (vognairado) — pecervié — sarro — louderro — tranzi — boussounié — emburnio — carage.

Courage donc, Funel, car nous comptons sur vous pour beaucoup de choses.

Adieu.

F. MISTRAL.

Mais cinq ans plus tard, le 4 décembre 1890, le journal

provençal que désirait tant voir publier Funel allait naître :

Ecoute, Funel, nous allons faire un journal provençal et non félibréen, c'est-à-dire qu'il s'y parlera de tout et aussi peu que possible des félibres. Si tu as un sentiment profond de patriote dans la poitrine, zou, vide-le dans notre mortier. Nous voulons parler franc et clair et fier tout en demeurant gai, car la gaieté est la santé de la race. Ce gros fardeau je l'ai pris sur le cou pour ouvrir une tribune aux jeunes. Mon directeur a vingt ans seulement, il brûle! C'est dire que nous voulons des actualités, car cela est le commencement de l'action.

Pour la langue, laisse-toi peu à peu accommoder à la langue du Rhône ou de Marseille, qui sont les deux seuls dialectes que nous pouvons recevoir dans l'Aïoli, *si nous voulons être compris du grand nombre. Que tous s'y prêtent un peu et nous verrons* Berre (5)! *Si tu voyais quel enthousiasme il y a déjà! Les députés, les prêtres, les socialistes, les dames, tous crient : qu'il vienne de* l'Aïoli. *Ne va donc pas bouder... pour des bagatelles! Il nous faut la sève des grands oliviers de Vence. Je compte sur toi.*

F. MISTRAL.

Et Funel se rendit avec enthousiasme à l'invitation de Mistral qui lui écrit de nouveau :

Maillane, le 8 décembre 1890.

Mon beau,

L'éclaircie que tu ouvres sur les nuages d'aujourd'hui me pénètre d'allégresse et je vois que nous marcherons.

Tu peux donc mûrir et préparer ta série d'articles sur la haute politique félibréenne (car si nous sommes en dehors des vieux partis, nous ne sommes pas en dehors de la politique haute, philosophique et désintéressée). Donc, en deux mots, nous sommes pleinement d'accord.

Le tout et l'essentiel est de digérer ces hautes pensées et de les produire peu à peu. Il faut aller doucement et nous arri-

(5) *Berre :* village situé sur l'étang de ce nom, près de Marseille. *Nous verrons Berre :* locution qui signifie : « Nous parviendrons au but ».

verons sains. Tu le comprends aussi bien que moi. Tu n'es pas enseigneur de badauds.

Un autre vaillant jeune homme, Marius André, m'écrit qu'il prépare quelques articles sur la proposition Hovelaque (de réduire les 89 départements à 10). Tu vois donc que notre politique va enfin avoir son organe.

*La grosse question est d'avoir des abonnés. Cette année, nous la tenons sûrement, car y serais-je de quelques mille francs, il est entendu que pour un an nous avons du pain sur la claie. Mais ne serait-il pas ensuite ridicule d'écrire pour un public de 200 abonnés? Il faut que nous entrions dans les cafés et les cercles comme les autres journaux qui empoisonnent le public. Et voilà pourquoi l'organisation de l'*Aïoli *est la grosse chose d'à présent.*

Enfin, j'ai foi et je t'embrasse.

F. MISTRAL.

Je vais partir pour Avignon. Je lirai ta belle lettre à notre brillant et flambant directeur Baroncelli qui en tressaillira et la boira. C'est ainsi que se fera la commission de la rédaction.

Maillane, le 13 janvier 1891.

*Mais, bel ami, les propos de l'oncle Gandolphe sont du pain bénit, et comptez que l'*Aïoli *ne les laissera pas tomber par terre. Je crois que nous pourrons les publier dans le n° du 27 qui vient. Seulement, il y a un passage que je voudrais vous voir modifier, non pas pour moi (qui suis bien de votre avis, enfant de la terre que je suis), mais pour ces mauvais coquins de plumitifs que vous visez et qui profiteront de cela pour crier dans les journaux, les cafés et les cercles que nous sommes des réactionnaires, des obscurantistes, etc...*

Je veux parler du passage où M. Gandolphe demande que le gouvernement se charge de faire, à lui seul, le journal et de donner des nouvelles (comme font souventes fois les ministres qui veulent tromper le peuple).

Comme nous sommes dans la période où nous recherchons les abonnés (nécessaires pour faire vivre le journal), il serait imprudent de donner prétexte à nos ennemis. S'il était possible de trouver quelque autre raison paysanne, ou même de supprimer cette page (car le morceau est d'abord long et ce-

pendant je ne voudrais pas le couper en deux), vous nous rendriez bien service.

Nous savons que quatre sous, c'est un peu cher, mais songez que nos abonnés (à 10 francs l'an) paient le numéro dix sous et même davantage. Si nous abaissons davantage le prix, nos abonnés nous planteront là et achèteront au numéro. Or, ce sont les abonnés qui nous font vivre, et la vente au numéro, avec la (ramasso) commission que prennent les revendeurs, ne rend pas grand'chose.

Nous faisons des sacrifices pour populariser dans les villes. Nous en avons fait distribuer (des exemplaires) dans les cafés, chez les coiffeurs, mais nous ne pouvons pas faire cela partout. Si vous saviez quel travail donne toute cette administration! Nous sommes heureux d'avoir un jeune administrateur de vingt ans, ce Folco de Baroncelli qui vaut son pesant d'or, lui et sa noble famille (de neuf enfants) qui sont enragés pour notre cause!

Ayons d'abord les intelligences, les majoraux (6), *des villes, car les paysans, qui toujours suivent et qui de plus sont provençaux jusqu'aux moelles, ne nous feront pas défaut au moment décisif.*

Si vous rencontrez, parfois, quelque galéjade courte pour éclaircir le sérieux de longs articles, envoyez-les-nous.

Tout à vous, en soufflant dans mes doigts.

F. MISTRAL.

Mais, Funel, qui travaillait sans cesse, sans repos, dépassait, par trop de zèle, les limites qui convenaient au programme de *l'Aïoli*, et Mistral de lui écrire :

Maillane, le 20 février 1891.

Mon bon Funel,

L'article les riches et les pauvres, *pour cause des grosses questions qui s'y traitent (et qui se traitent du reste dans tous les journaux du monde), est peut-être un morceau un peu âpre pour le public particulier de notre* Aïoli, *qui, il faut bien le dire, ne s'abonne pas à l'*Aïoli *pour étudier la question sociale. Notre public à former est comme un malade qui n'a pas*

(6) Grade que, dans le félibrige, donne le consistoire à la fête de Sainte Estelle.

mangé depuis longtemps; il faut ménager son estomac, et il lui faut servir en commençant du blanc-manger. Quand les questions que remue l'oncle Gandolphe s'agiteront à la Chambre, là, il y aura occasion de publier tes belles huit pages. Mais, pour à présent, il faut aller doucement et posément, et il faut avant tout des Gandolphades ayant rapport à la cause provençale. Tu en feras de jolies quand tu voudras; et pas trop longues, elles font encore plus de plaisir.

Puis, cet été, les Mémoires *de Pierre Boyer étant terminés, si tu veux nous donner ton joli roman provençal (Li masajan) pour notre feuilleton, nous serons heureux de faire là une large place à ta savoureuse prose qui rappelle de si près la langue de La Bellaudière.*

F. MISTRAL.

Mistral revenait sur Nice, cet autre côté du Var qu'il devait sentir plus difficile à amener au félibrige :

Si nous pouvions avoir des entrefilets sur ce qui se passe à Nice, cela nous plairait.

Funel avait demandé le cliché de son portrait à Mistral, sans doute pour une publication locale. Il le lui refusa en ces termes :

*Mon brave Funel, serais-tu mon père que je ne pourrais t'avoir le cliché de mon portrait. C'est un acier précieux, œuvre du fameux graveur Gaillard, le plus fort du siècle, que l'imprimeur en taille-douce, qui le tient, jamais ne lâchera. De plus, la prime que l'*Aïoli *donnera en 1892 à ses abonnés est précisément ce portrait de moi, qui se vend 10 francs dans le commerce. Donc, n'en parlons plus.*

*Ma dernière pièce de vers inédite, l'*Aïoli *va la donner le 27 du courant. Mais tu es beau! combien crois-tu qu'il y ait, dans Nice d'aujourd'hui, d'acheteurs de* la Cigale de mer, *qui auront lu mes* Isles d'Or? *S'il y en a 3 pour cent, c'est le bout du monde, et alors pourquoi ne pas pêcher dans ce livre la pièce qui te ferait plaisir et l'enniçarder comme tu voudras?*

Le Félibrige donner des sous pour un journal? Mais ton chien fait la farandole (7), *et où veux-tu qu'il pêche le féli-*

(7) Intraduisible autrement que par « tu veux plaisanter ».

brige? Bien assez qu'il paie les frais imprévus de la Sainte-Estelle annuelle et les prix de l'an qui vient (grands jeux floraux septennaires) qu'il est tenu de distribuer. Et l'école de Bellanda et M. Bischoffsheim? (8)

Tu sais que l'oncle Gandolphe frappe assez fort sur le tranchant dans le chapitre que tu as envoyé? Supprimer l'intérêt des actionnaires? et puis où prendras-tu pour faire des canaux, des chemins de fer, des compagnies de navigation, etc... Confisquer les moines au profit de l'Etat? tu trouves qu'il n'est pas assez maître de nous, l'Etat? Alors le peuple de France ne sera plus (composé) que d'employés surveillés et aplatis par des élèves de la Polytechnique ou des Arts et Métiers! Ce serait du joli!

Enfin, une note peut faire passer tout cela, en considération du beau style provençal de ton vieux coquin d'oncle.

De cœur.

F. MISTRAL.

Et un passage de la Reine Jeanne, ne conviendrait-il pas pour ton journal? Je ne me souviens pas si je t'ai envoyé ma tragédie (9) *(qu'il était question de faire jouer à Nice, si vos députés avaient fait surgir de l'argent).*

25 août 1891.

Tout conseil pris, mon bel ami, nous ne pouvons pas publier les dernières idées de l'oncle Gandolphe. Ceci n'est plus du (provençalige) provençalisme, c'est du socialisme pur, ou comme vous voudrez l'appeler, et je suis sûr que nous embêterions les trois quarts de nos abonnés à 10 francs qui n'entendent pas de la même oreille que nous. Les journaux pour parler de ces choses ne manquent pas, et nous n'avons qu'un seul journal pour tenir le drapeau de la cause. Que le diable emporte la politique! C'est sans elle et malgré elle que nous faisons notre chemin, et il s'en fait... N'allons donc pas y retomber par la tangente! Vous me faites rire quand vous me parlez d'imprimer les œuvres de quelques félibres avec l'argent de la Société; je voudrais vous voir à la caisse! Dites

(8) Bischoffsheim, alors député des Alpes-Maritimes.
(9) *La Reine Jeanne.*

que nous faisons des miracles, désargentés ainsi que nous le sommes. Envoyez-nous donc un chapitre que nous puissions imprimer. Vous êtes intéressé plus que vous ne croyez à tenir votre prose en vue.

De cœur.

F. MISTRAL.

Quand Louis Funel envoya son chef-d'œuvre : *Lou pastre prego Pan* (Le berger prie Pan) à Mistral, celui-ci, par taquinerie amicale, lui transmit ses félicitations dans l'orthographe spéciale de son correspondant, à qui il l'avait reprochée et qui, sans doute, persévérait à l'employer :

Noël 1901. LOU PASTRE PREGO PAN, *cela est beau, beau, très beau!...*

Cela n'empêche pas que nous attendons toujours ton portrait pour l'ajouter aux autres du musée félibréen. Et bonnes fêtes.

Et en 1904, Mistral, rendant encore hommage à Funel pour sa poésie, le compare à nouveau à Bellaud :

Quel beau bouquet de fleurs de Vence! je vais faire tenir à Devoluy, à Mariéton ces bons et beaux sonnets de la muse vençoise, légitime et noble héritière de Bellaud de la Bellaudière.

Sur une carte de visite, à la date du 31 janvier 1905 :

Au Chanteur superbe
de Pan aux pieds de chèvre,
mon nouveau grand merci.

F. MISTRAL.

Sur une carte postale : Maillane (Provence), le 1er septembre 1905 :

Au barde ligure Funel qui a rudement chanté Lou Chaple *(littéralement l'action de hacher, tailler en pièces)* (çai-enreire escrincela) *à graver devant nos antiques;*

Secret ou non secret,
Faisons comme si cela l'était,
Lanlaire, Lanlaire,
Et vogue la galère!

F. MISTRAL.

Sur une carte illustrée de son portrait et datée du 30 septembre 1910 :

Au félibre Funel
Qui a ravivé les Ligures
Et leur langue perdue
Sous les dalles et le latin
de la Turbie dominante
(Trophoea Augusti)
en bon souvenir de l'Aïoli
Salut cordial

F. MISTRAL.

Maillane, le 16 mai 1913.

*Grand merci pour l'étonnante recherche de l'*article celtique *conservé dans les parlers provençaux — que je rangerai dans la bibliothèque félibréenne du musée arlésien et bon salut (la bono salut).*

F. MISTRAL.

à Louis Funel.

Louis Funel, de sa petite ville de Vence, fut donc le trait d'union entre la Provence rhodanienne et la Provence niçoise et, à ce seul titre, Vence lui doit un hommage reconnaissant. Il sut y introduire le grand courant mistralien et devint un puissant auxiliaire méditerranéen de l'œuvre félibréenne.

CHARLES BARZEL.

FILOSOFIA NOVA [1]

PENSÉES

Rodogune et *Cinna* (1 bis) ont fait non seulement comprendre, mais sentir à Tencin des vérités dont il ne se serait jamais douté sans ces deux chefs-d'œuvre. Une comédie fera le même effet sur les vices du domaine de la comédie, mais elle n'en fera qu'en proportion que les personnages auront de bonnes têtes. Sans çà le vicieux qu'on voudrait corriger par l'exemple du protagoniste dira toujours : oh ! dans l'occasion j'aurai plus d'esprit que lui. Donc en donnant du génie à mes personnages je ferai comprendre des vérités, je les ferai sentir en proportion du degré d'émotion que je donnerai au spectateur.

C'est ici le domaine de la *Scenegiatura* ou de l'art d'émouvoir par la disposition. Donnez le plus grand génie possible à tous vos personnages, la meilleure *scenegiatura* devient naturelle.

On admire les caractères de *Rodogune*. Ils feraient un bien plus grand effet si la *scenegiatura* était aussi bonne que possible.

Le spectateur en entrant à la Comédie est bien d'accord de la vérité morale avec l'auteur, mais non de l'application. Voyez le *Tartufe*.

Pour juger du degré de beauté de la tête des auteurs, mettre aux prises les personnages du même genre qu'ils ont créés. Par exemple : Mahomet avec Catilina ou Cléopâtre (de *Rodogune*), Oreste avec Orosmane ou Tancrède,

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 774.
(1 bis) 17 thermidor an XII [5 août 1804].
(2) Jean-Jacques.

Valère le joueur avec Dorante le menteur. Voir ce qu'il résultera de cette comparaison.



LE THÉATRE A LE DÉFAUT D'ACCOUTUMER A LA VUE DES CRIMES

Certainement Tencin ne désire pas the D. O. F. Il en pleurera sans doute, ainsi que moi, il a ce désir au même degré, et bien il m'y a accoutumé. Il m'a fait raisonner juste sur un point où je n'avais jamais arrêté mes regards.

Lui, Tencin, faire raisonner juste moi! Voilà qui me montre bien ce que je dois faire lorsque je représenterai *une belle âme* jointe à une excellente *tête*, et qui me fait bien *voir dans la nature* qu'il n'y a que la passion qui fasse travailler la tête.

Cette vérité (Tencin me faisant raisonner juste up T. E. Dh) me fait voir qu'en suivant la nature, mes personnages qui auront la plus belle *âme* avec la meilleure *tête* seront bien plus aimables que je ne le croyais.

Ce que dit Jean-Jacques est vrai : *lu dans mes sensations.*

Jean-Jacques dit des choses assez vraies sur Molière : il se fit un modèle idéal qui était l'homme qui aurait plu le plus possible à ses spectateurs, ensuite il attaqua les vices contraires. Il chercha donc à former un homme du monde et non point un honnête homme.

J'espère que dans ce siècle, pour être bien dans le monde, il faut être un honnête homme. La Révolution a dégoûté des coquins. Au reste une question si importante pour moi vaut bien que je la fasse juger. Exposons donc au public un homme aussi honnête et aussi aimable que possible et examinons attentivement la manière dont il sera accueilli.

Il est évident que la chance a tourné depuis l'an 1666

où l'on joua *le Misanthrope* pour la première fois (il y eut 134 ans en 1800). Que la chance ait tourné, c'est ce que l'on sent aux représentations du *Misanthrope* où l'on *aimerait* mieux être en société avec Alceste qu'avec Philinte, et le succès du *Philinte* de Fabre qui plaît beaucoup quoiqu'il ne soit pas très aimable.

Nous sommes donc meilleurs que ne l'étaient nos ancêtres il y a 138 ans. Les vérités qui sont entrées dans notre tête ont fait que nous sentons davantage le prix de la vertu, et que par conséquent nous la récompensons mieux. Il ne faut donc qu'avoir une bonne tête (ou bien raisonner) pour être vertueux parmi nous. Voilà comment les lettres perfectionnent les mœurs. *Cela est vu dans la nature.*

Quelle est la femme qui oserait se permettre le mot de Madame de Montespan sur le malheureux vieillard que son carrosse venait d'écraser (*Mémoires* de Caylus). Voilà le siècle que nos dévots nous vantent pour la vertu. Rappeler cela au premier acte of the 2 Men.

Notre tête s'est-elle perfectionnée toute seule, notre âme vaut-elle mieux que celle des gens qui en 1666 tenaient à la société par les mêmes rapports que nous?

Le nombre des belles âmes est-il proportionnellement augmenté depuis 138 ans?

Qu'est-ce qu'une belle âme? *C'est celle à qui son imagination a créé des récompenses qui ne sont réelles que pour elle, et chimériques pour le reste des hommes.* Elle se paie de ses sacrifices avec ce noble assignat. Elle agit toujours, comme le reste des hommes, pour son plus grand bonheur, mais son plus grand bonheur est à procurer le plus grand possible aux autres.

(Cette doctrine si vraie et si douce doit charmer nella filosofia nova.)

On n'est *aimable* aux yeux des gens que lorsque somme toute on leur procure plus de plaisir que ceux avec qui ils vous comparent.

Voilà ce que c'est qu'*aimable*, et pourquoi l'homme, qui sous prétexte qu'il nous rendra de grands services nous blesse à chaque instant, nous fait fuir. Par exemple, supposons-nous un oncle très riche; excellent homme au fond, qui nous fera ses héritiers, mais qui nous procure le plus de désagrément qui soit en lui à chacune des petites actions qui composent les trois quarts de nos journées.

Cet homme nous vexe, sa mort nous charme. Supposons à sa place un parfait égoïste, dans les actions essentielles, mais qui aurait l'habitude de nous plaire le plus possible à chaque petit événement de la vie. Que cet homme meure, en nous laissant également son bien, nous le pleurerons longtemps (tant qu'avec son argent nous ne nous serons pas procuré des jouissances qui nous semblent plus grandes que celle que sa présence nous procurait).

Voilà, je crois, ce que les gens de province ne se disent pas assez. Tout cela n'est que corollaires, mais corollaires utiles.

Jean-Jacques dit en parlant du Misanthrope que c'est le seul des personnages ridicules de Molière qui ne soit pas méprisable ou haïssable.

L'Avare	haïssable et méprisable
George Dandin Arnolphe Sganarelle L'Etourdi Les Fâcheux M. de Pourceaugnac Le Jaloux (de l'Amour peintre) Les Femmes Savantes	sont ridicules, espèce de mépris
Tartufe Le père de l'Amour médecin	sont odieux

Il y a deux sortes de Philinte : l'odieux qui dit que

tout va bien parce qu'il a intérêt que rien n'aille mieux; le ridicule qui dit que tout va bien par paresse.

Un moyen de ruiner le crédit de tous les Philintes possibles et de les couvrir de ridicule, c'est d'établir fortement cette théorie : « N'en croire que les Actions. » H. A. peut me servir d'étude.

Jean-Jacques fait des reproches très fondés à Molière sur les caractères d'Alceste et de Philinte. Molière ne leur a pas donné une assez bonne tête. Je leur aurais mis de meilleurs raisonnements dans la bouche. Il m'importe beaucoup de trouver la vérité complète sur cette question : Peut-on donner une trop bonne tête à des personnages dramatiques?

Il est singulier combien la lecture de la première partie de Jean-Jacques à d'Alembert m'a attristé. Grande leçon. Bien me garder de donner ce *vernis de reproche* à mes personnages aimables. Autant Jean-Jacques fait mon malheur dans ce moment-ci, autant j'étais heureux en sortant de l'*Optimiste* de Collin. Voilà qui est éprouvé. *Lu dans mes sensations,* aussi vrai que possible. Je suis dans l'état où j'étais dans l'an X, Jean-Jacques m'y avait mis. Voilà donc l'effet de ce ton sur une âme très sensible. Dire cette vérité dans quelque coin de mes pièces.

Je viens de lire une des *Contemporaines* de Rétif, certainement la passion y parle et avec chaleur. Malgré cela j'aurais laissé cinq ou six fois le livre à des traits de mauvais ton, si je ne désirais pas connaître les passions avant toutes choses. Il faut donc, lorsqu'on peint les passions, les montrer dans des êtres où tout ce qui ne tient pas à la passion soit parfait. Autrement, le dégoût fera tomber le livre des mains du lecteur. Il faut peindre l'Apollon du Belvédère dans les bras de la Vénus de Médicis, dans les plus délicieux jardins des environs de Naples, et non un gros Hollandais sur sa Hollandaise dans un sale entresol. Les degrés de passion sont les mêmes,

voyez l'effet. C'est ce deuxième mérite que ne peut pas atteindre le peintre qui ne vit pas dans le monde, il peindra bien la force de la passion, mais l'élégance, qui jointe à la passion complète le ravissement, lui manquera toujours. C'est cette divine élégance qui règne dans la onzième églogue de Virgile.

De tout ce que j'ai lu, de tout ce que j'ai vu jusqu'aujourd'hui, je n'ai retenu que ce qui m'a semblé utile au talent que je veux acquérir de grand peintre de caractère. Tout le reste ne m'a été utile que par les idées que j'en ai retenues sur-le-champ, car des choses mêmes il ne m'en est pas resté un mot. Cela doit me servir de règle pour mes études à venir, n'en entreprendre aucune avant de m'en être bien prouvé l'utilité pour la passion régnante, car ce n'est que dans celles-là que je réussirai.

Quel profit l'homme qui veut devenir le plus grand poète possible peut-il tirer de l'étude de l'histoire? Comment doit-il faire cette étude pour en tirer le plus grand plaisir possible avec le moins de frais possible?

Voici un moyen (3) de faire les plans de mes poèmes relativement aux actions que je fais faire aux personnages. C'est de bien m'assurer par des anecdotes certaines du point au delà duquel l'éducation et les qualités que l'homme apporte en naissant ne peuvent pas le porter. De manière que je puisse dire de toutes les actions qui passeront cette limite : Elles sont hors de la nature.

Cela fait que je pourrai composer mes caractères de tels matériaux qu'il me plaira et les faire agir naturellement, c'est-à-dire suivant leur intérêt tel qu'ils le verront, ayant eu soin dans la composition de mes caractères de n'y mettre que des éléments qui doivent produire nécessairement telles actions que je sais devoir faire telle impression sur le public.

(3) 18 thermidor an XII [6 août 1804].

Or, il est possible que les actions des hommes n'ayant de bornes que l'impossibilité physique, les choses qui passaient pour horribles chez chaque nation, y ayant été cachées par ceux qui se les permettaient et ignorées ou celées par les historiens, il est naturel que si nous nous en rapportons aux historiens, ces choses n'ayant été racontées que par un petit nombre d'entre eux, nous les croyons rares dans la nature.

Il peut arriver que si nous ne voyons ces abus que dans une époque de la vie du monde, nous en concluions que cette époque est la pire de toutes.

Voici le fait qui a donné lieu à cette réflexion (*Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, tome IV, page 143) :

« La discipline militaire (en Prusse) était si sévère qu'elle réduisait de mon temps beaucoup de soldats au désespoir. Il s'était établi entre eux une maxime affreuse; ils se disaient les uns aux autres que le mieux était de mourir, mais que pour ne pas aller en enfer en se tuant eux-mêmes, il fallait assassiner quelque enfant que par là on envoyait au paradis (conséquence absolument naturelle de la religion chrétienne, et suivant laquelle on ne devrait chercher qu'à avoir des enfants, et à les tuer sitôt après le baptême), et ensuite aller se dénoncer soi-même, et que de cette sorte on avait le temps de demander pardon à Dieu avant d'être conduit au supplice. J'en ai vu beaucoup qui avaient adopté cette monstrueuse doctrine. Frédéric... défendit à tout prêtre d'approcher des criminels coupables de ces homicides. »

Ce fait est raconté par Thiébaut qui sur cet article a le physionomie la plus véridique possible.

Les pages 144, 145 et suivantes de ce quatrième volume contiennent deux anecdotes (le général percé de cinquante balles, le soldat français conspirateur), dont la deuxième est la plus intéressante que je connaisse. Lorsque je veux avoir des exemples d'un caractère et en chercher le maximum dans la nature, le chercher dans les histoires

d'un pays où ce caractère ait été nécessité par les obstacles.

La grande vérité du tous contre un de la Boétie, sentie par Frédéric, IV, 172.

Effets de l'amour chez la princesse Amélie de Prusse qui aimait le baron de Trenck, les plus forts possibles, ils ne mouraient ni l'un ni l'autre parce qu'ils espéraient de se revoir. Beau et neuf sujet de roman à remplir par une femme. IV 212.

Voilà le plus beau sujet de roman qui existe. Si jamais j'avais l'envie d'en faire un, l'entreprendre. Deux volumes in-8°, narration mêlée de lettres. J'y vois [la] peinture d'un amour au maximum des deux côtés, dans une position neuve. Peinture d'une cour que je puis supposer aussi spirituelle que possible, moyen de faire détester le despotisme aux femmes et cela dans un des plus grands despotes qui aient existé, le superbe caractère de Frédéric II, à peindre par des actions.

Vingt motifs différents (4) peuvent conduire à la même action, dit Mante. Les historiens nous apprennent bien que telle action a eu lieu, mais les motifs qui y ont poussé les acteurs? Il est presque impossible de les savoir d'une manière certaine.

Voilà la différence d'un simple canevas à une comédie où l'on voit sortir les actions des caractères. Pour connaître le caractère d'un homme par ses actions il faut découvrir dans ses actions le motif qui l'a fait agir. Nous ne cherchons à connaître son caractère que pour savoir comment il en agirait avec nous s'il avait occasion de vivre avec nous. Or aux yeux d'un homme clairvoyant une action isolée ne nous découvre que très peu le caractère de celui qui la fait. Cinquante traits sur un homme ne nous apprennent pas grand'chose, tandis que seulement deux exposés avec les motifs qui l'ont fait

(4) 19 thermidor an XII.

agir, ses indécisions, ses combats nous le font connaître.

Jusqu'ici j'ai été obligé de revenir de bien des estimes. C'est que j'étais avide de trouver dans la nature le grand dont j'avais la tête pleine, et qu'ensuite j'estimais les gens sur leurs actions sans en rechercher les motifs. Je voyais une action parfaitement conforme à ce que je croyais la Vertu, je croyais celui qui la faisait vertueux.

Mais j'ai sous les yeux un exemple qui doit me guérir. Rouget qui déclamait contre la tyrannie et contre... (5) m'avoua un jour ingénument sur le pont des Tuileries qu'il sentait que tout gouvernement lui déplaisait également (il m'annonça cela aussi clairement que je le rapporte ici, mais en termes bien moins passionnés). Il trouve Lafond détestable, il entre dans ses défauts, il les détaille, etc. Vous croiriez qu'il sent. Point. Son âme ne comprend pas seulement la tragédie, mais Lafond a offensé sa vanité à Montpellier.

N'estimez donc plus les gens sur leurs actions, mais sur les motifs qui les auront déterminés.

(Le commencement de ce cahier est très bon. Sur les matières entrevues dans les deux pages qui précèdent, il y a une grande découverte à faire, voir nettement les idées et les souvenirs. Brumaire XIV.)

Il me semble que Molière n'aurait presque pas vieilli s'il avait donné de la noblesse au langage de ses personnages. Il me semble que le style de M. de Choiseul dans ses *Mémoires* ne vieillira pas. Il me semble que le style du *Menteur* est moins barbare que celui du *Misanthrope* et du *Tartufe*.

Vérifier cela et donner à tous mes personnages cette qualité de la tête, de parler le plus noblement possible. Le seul inconvénient est moins de vérité, défaut qui ne sera plus aperçu dans soixante-dix ans d'ici, et qui me

(5) En blanc dans le manuscrit. — N. D. L. R.

fera un mérite auprès de mes contemporains. Je puis espérer en donnant du génie à mes personnages et un langage le plus noble possible de parvenir à la comédie la plus durable.

Je lis (6) dans la Bibliothèque britannique des extraits de la philosophie de l'esprit humain, ouvrage publié à Londres en 1792 par Dugald-Stewart et où se rencontrent beaucoup des choses que j'ai découvertes il y a un mois. Cela prouve leur vérité. En général le froid génie de l'observation est bien plus propre à faire des découvertes dans l'homme que l'être passionné tel qu'Henri B. Il faut cependant remarquer que le froid philosophe ne sait plus ce qu'il dit lorsqu'il veut analyser ce qu'il n'a jamais senti. Je ne crois pas que je fasse jamais de grandes découvertes dans l'analyse des sentiments ordinaires de l'homme. Ce n'est pas mon génie, mais puis décrire les sentiments que j'ai éprouvés, analyse qui sera neuve.

Au reste Steward est un des hommes que je dois lire avec le plus d'attention. J'y retrouve mot pour mot ma description de la manière de composer des Corneille, Raphaël, Molière. A lire Mme de Staël qu'il cite avec éloge, et il avait raison, il paraît qu'elle a senti de fortes émotions.

J'écrivais il y a deux mois : La tragédie développe une action, la comédie un caractère. Approfondir cela.

Machiavel dit : « Plus on réfléchit sur une entreprise dangereuse, plus on craint de la poursuivre. » L'espoir du plaisir pousse à quelque entreprise, on n'en voit pas d'abord tous les dangers, peu à peu on les aperçoit et la crainte du danger vient à l'emporter sur l'espoir du plaisir.

Voir Brutus (dans Shakespeare) parlant de l'intervalle

(6) 20 thermidor an XII [8 août 1804].

qui s'écoule entre le projet, et l'exécution d'une conspiration.

Alfieri (7) a voulu, dans ses tragédies, n'admettre que les seuls personnages indispensables, il a voulu qu'ils eussent chacun une passion motrice qui, quoique diverse, fût également chaude, agissante, importante et que tous les personnages fussent de telles manière disputant entre eux, qu'il en résultât des suspensions terribles et des révolutions très émouvantes et très chaudes.

Faire un chapitre (8) sur les rencontres théâtrales où je répondrai complètement à ces questions :

1° Qu'est-ce qu'une rencontre théâtrale?

2° Combien d'espèces en trouve-t-on dans la nature de la tragédie?

3° Combien d'espèces dans celle de la comédie?

(Exemple : Dans la comédie : Tartufe embrassant Orgon, le Métromane reconnu par son oncle. Dans la tragédie : Mérope reconnaissant son fils.)

Je suis aux Français à côté d'une jeune femme. On donne *Andromaque*. Mlle Duchesnois joue Hermione. Il est possible que la jeune femme la sente beaucoup mieux que moi poète. Elle, qui s'est vue méprisée par un homme qu'elle aimait et importunée par un autre, s'attache à Hermione, reconnaît ses sentiments et éprouve ceux que le poète a voulu faire naître dans le spectateur. Moi, poète, j'admire combien les sentiments sont naturels, bien exprimés, je cherche s'il y aurait quelque chose de mieux à faire sur les mêmes sentiments. Analysant toutes les beautés, sensible aux plus petits défauts, je ne suis point ému.

Les plus fortes émotions que j'ai éprouvées au théâtre depuis deux ans sont celles que je sentis dans *Hamlet* lorsque Talma tourna la tête vers sa mère, celle que je sentis lorsqu'il entra en scène.

(7) 21 thermidor an XII.
(8) 22 thermidor an XII.

L'émotion que Monvel me faisait éprouver lorsqu'il disait avec le plus grand sang-froid mêlé de quelque peu d'amitié :

Je n'ai pas encor dit tout ce que je veux dire

Il suit de là que les autres trouvent des émotions au théâtre, je n'y trouve que des instructions et toutes celles que j'y éprouve sont presque en fonction de ma gloire.

J'ai beaucoup de plaisir lorsque je crois avoir fait beaucoup de bonnes observations. Je me retire mécontent lorsqu'il me semble n'en avoir fait aucune d'essentielle.

J'ai été de tous temps très sensible aux adieux, je me souviens encore des larmes abondantes que me firent répandre dans mon enfance certains adieux du marquis, je crois, et de Nadine dans les *Mémoires d'un homme de qualité.*

Les plus fortes impressions que m'ait fait éprouver la comédie dans ces deux dernières années sont celles que j'éprouvais dans l'an XI aux représentations du *Barbier de Séville* et celle que m'a donnée en l'an XII l'*Optimiste* de Collin. Celui-ci fut comme une douce rosée répandue sur toute l'âme.

Il faut donc distinguer les émotions que j'éprouve comme homme sensible et comme poète. Ces deux hommes sont bien différents. *Le Tartufe* à l'exception de la scène de la brouille entre les deux amants au deuxième acte, lorsque je l'ai vue jouée par Fleury et Mlle Mars, ne m'a jamais fait d'impression, tandis que le *Barbier* m'en a fait beaucoup.

Dernièrement le *Philinte,* la première fois que je l'ai vu jouer, m'a fait une forte impression d'admiration comme poète, et ne m'en a fait aucune [comme] homme sensible.

Pour me faire impression à cette heure il me faudrait des ouvrages faits par un dieu.

La plus forte impression que j'aie sentie comme comme sensible depuis deux ans en lisant des tragédies est celle que m'a fait éprouver dans *Cymbeline*, Guiderius, je crois, avec Arviragus et... Et ce dernier lorsqu'il va enterrer Fidelle.

En général j'ai beaucoup plus senti la terreur et l'admiration, que la pitié.

J'en reviens toujours là, rien n'est assez parfait pour m'émouvoir.

L'art de la comédie ne consiste pas, ce me semble, à faire faire des choses extraordinaires au protagoniste, mais à rendre au spectateur, très aimables ou très haïssables, mes auteurs d'actions qu'il voit faire chaque jour dans le monde, cela en montrant les motifs qui les poussent.

Deuxièmement à montrer les vicieux malheureux et les vertueux heureux.

Je sens bien que le : *Qu'il mourût* d'Horace et que le : *Moi* de Médée, donnent un léger sentiment de terreur. Mais le duc de Guise tout puissant qui dit à son assassin : « Ta religion t'enseigne à m'assassiner et la mienne à te pardonner », cette réponse est sublime et excite un sentiment exactement contraire à celui du : *Qu'il mourût*.

Ce que je trouve de remarquable dans le roi Frédéric, c'est la ferme volonté avec laquelle il semble avoir fait toutes ses actions, quelques peines qu'elles lui coûtassent. Voilà en quoi je dois l'imiter. Pour cela prendre l'habitude de ne penser jamais qu'à ce que je fais. Voilà l'habitude la plus nécessaire à mon bonheur que je puisse prendre. Lorsque j'ai bien envie d'aller à la Comédie et que cependant il faut que je travaille, il y a un sûr moyen d'affaiblir la tentation. C'est de ne pas penser aux détails de la Comédie, de concentrer toute mon attention à ce que je fais.

Voici un bon trait caractéristique de courtisan à mettre en scène ou le plus fort possible du même genre, pour peindre le caractère de Chamoucy (Souvenirs de Berlin, 1.290) : Dans un régiment de hussards il y avait un brave soldat bien exact à tous ses devoirs, mais qui ayant plus de soixante et dix ans déplaisait au général (colonel) parce qu'il lui semblait déparer le rang par ses cheveux blancs et ses rides. Cet homme avait une femme presque aussi âgée que lui, et ils se soutenaient l'un et l'autre par le moyen de leur fils soldat au même régiment et qui faisait chambrée avec eux. Le général ayant fait tout au monde pour envoyer le vieux soldat aux Invalides et n'ayant pu y réussir résolut de l'y contraindre par le malheur en le privant de son fils son unique soutien. Il l'envoya au roi, pour le mettre dans ses gardes.

Ce jeune homme envoya à ses parents de l'argent que le roi lui avait donné pour acheter une montre. Il plut au roi qui le fit son valet de chambre.

Quand le général sut la bonne fortune du jeune soldat, il eut la lâcheté et la bassesse de venir en féliciter ses parents : « C'est moi, leur dit-il, qui lui ai procuré cette place, etc... »

M. le général craignait que le jeune homme ne le desservît en parlant des persécutions dont son père avait été l'objet.

Voilà une excellente anecdote en ce qu'elle détrompe le public du vernis de grandeur et de vanité heureuse qui environne ordinairement les courtisans. Ce récit est plus touchant dans cette bête de Thiébaut parce qu'il y *présente à l'imagination du spectateur les bases des jugements dont la conséquence est de s'attendrir.*

Voilà un des grands secrets de l'art dramatique : une anecdote très touchante mais dite sans développements ne touche que les gens à forte imagination. J'ai observé cela au théâtre pour le rire, le vers qui explique le ridicule est toujours très applaudi. C'est peut-être pour cela

que Molière explique toujours ou souvent la même chose en trois ou quatre vers consécutifs et présentant la même chose sous des images différentes.

Voilà la raison pour laquelle lorsque je ne pense pas à ma santé je me porte beaucoup mieux que lorsque j'y réfléchis. Grande règle pour les enfants. Ne pensez pas à votre santé, quand vous êtes malades soignez-vous le plus exactement possible.

Je viens de lire *les Femmes savantes*. Comme artiste, les caractères m'ont paru bien soutenus, et seulement trop bavards. Mais comme homme sensible cette comédie ne m'a pas du tout intéressé. Celà vient je crois de ce que j'ai l'esprit trop éclairé pour un tel ridicule. Il me saute aux yeux d'abord, il me fait mal au cœur, après cela le poète prêche un converti. Ce défaut du sujet existerait quelque bien que Molière eût fait sa comédie. Mais les caractères sont-ils aussi forts que possible? Il me semble que non. Les caractères sont faibles parce que tous ces gens-là ont l'air d'être des sots, d'avoir des *têtes* trop vides, ensuite ils sont beaucoup trop bavards, et dans ce qu'ils disent ont rarement le rythme de la passion.



DU RIRE (9)

Analyser l'effet que produisent sur nous les bonnes comédies. Les scènes de valets n'intéressent plus que quand nous reconnaissons dans eux nos ridicules.

Il y a des protagonistes
gais, le Menteur, le Joueur;
estimables, sérieux, par conséquent aimables d'une certaine manière : le Misanthrope;
odieux, Tartufe, le Philinte de Fabre (le Philinte l'est beaucoup moins que le Tartufe);

(9) 25 prairial an XII (Marengo) [14 juin 1804].

butors, le Géronte du *Légataire,* le Dubriage du *Vieux célibataire,* les deux pères des *Fourberies de Scapin; malheureux,* George Dandin.

De temps en temps je vois des vérités que j'ai lues dans les livres me paraître évidentes. Par exemple ce que je sais des Périer d'ici me montre bien que les richesses de l'avare lui sont inutiles. Choses que j'ai lues mille fois et que je sens bien mieux aujourd'hui.

Nous sommes bien aise de voir humilier un homme qui ne fait pas comme nous et qui a la prétention de mieux faire, de le voir humilier de façon qu'il ne puisse rien rejeter sur le hasard et que ce soit bien sur son *orgueil* seul que retombent toutes les fautes. C'est d'après cette vérité que Molière a fait le plan de l'*Ecole des Femmes.*

On s'occupait beaucoup plus sous Louis XIV d'intrigues de femmes que l'on ne fait à présent. Ce qui le prouve c'est le grand succès de l'*Ecole des Femmes* et de celle des Maris, deux excellentes pièces dont la deuxième au moins ne fait presque plus d'effet.

Harpagon a véritablement la passion de l'avarice. Nous n'avons pas la plus légère teinte de cette passion (j'entends par nous ceux qui composent le parterre des Français). Cette pièce ne plaît plus. Tout le monde dit qu'elle est excellente et personne n'y va. Je ne sais s'il y a des avares à Paris, mais ils ne sont pas dans le monde. Ceux qu'on y voit sont avares fastueux. En province, *l'Avare* doit avoir beaucoup de succès. Car cette passion y est très commune. A Grenoble elle fourmille (M. Anglès, M. Michoud, les frères Pisançon, les frères Revols en sont entachés, Milord Périer l'était, etc., etc. Chabert le médecin est unique, etc., etc.).

Dans nos mœurs tout nuit au succès de *l'Avare*. C'est un ridicule de mauvais ton. Rire de l'Avare ou du moins

en parler, c'est avouer qu'on a un avare dans la société, c'est avouer qu'on va dans une société de mauvais ton.

Discours de Hobbes sur la nature humaine (10). — Ouvrage écrit avec le meilleur style philosophique que j'aie encore vu. Il se pourrait que Vauvenargues n'eût fait que le copier et qu'il eût ainsi volé sa gloire. Excellent ouvrage de 171 pages.

Hobbes dit que l'homme est composé d'un *esprit* et d'un *corps*.

Le corps a trois facultés :
la faculté nutritive
la facultés motrice
la faculté générative.
L'esprit a deux espèces
de facultés :
connaître ou concevoir,
imaginer ou se mouvoir.

(Paragraphe 13, chap. IX, page 95) : il existe une *manière d'être* (11) qui n'a point de nom, mais elle se manifeste par un changement dans la physionomie qu'on appelle le *rire* qui annonce toujours la joie (12). Jusqu'à présent personne n'a pu nous dire de quelle nature est cette joie, ce que nous pensons et en quoi consiste notre

(10) 26 prairial an XII.
(11) Hobbes dit : passion.
(12) Le rire avec soubresaut : oui. Car il y a le sourire de Talma lorsqu'il dit :

J'étais né pour servir d'exemple à ta colère.

Dans le sourire il a les dents serrées (voir le tableau du juge). Le sourire annonce toujours une douce satisfaction, même celui de Talma, même celui du juge. Oreste pense : enfin, je serai délivré du tourment d'espérer et de voir, à chaque instant, mes espérances trompées. Je suis arrivé au combre du malheur, je n'ai plus rien à craindre. Le juge se dit : N'est-ce que ça? Il ne sourit pas dans le moment de la pointe de la douleur. Il jette un cri, un moment après compare la douleur sentie à la douleur redoutée, et trouvant la première moindre il se voit délivré du tourment de craindre. Il sourit donc par la conception d'un bonheur.
Ce sourire nous peint les affreuses douleurs qui ont précédé le supplice, le reste du corps nous peint les douleurs actuelles. Ce tableau du juge nous montre donc une douleur présente qui est à nos yeux le maximum des douleurs, et il nous fait concevoir une douleur passée encore plus grande. Le sourire est donc toujours signe de plaisir.

triomphe quand nous rions. Quelques-uns ont dit que c'est l'esprit renfermé dans un bon mot qui excite cette joie (13). L'expérience démontre qu'il n'en est pas ainsi puisqu'on rit d'un accident, d'une sottise, d'une indécence, dans lesquels il n'y a ni esprit ni mot plaisant.

Comme une même chose cesse d'être risible quand elle est usée, il faut que ce qui excite le rire soit nouveau et inattendu. Souvent on voit des personnes, et surtout celles qui sont avides d'être applaudies de ce qu'elles font, rire de leurs propres actions quoique ce qu'elles disent ou font ne soit nullement inattendu pour elles. Elles rient de leurs propres plaisanteries et dans ce cas il est évident que la manière d'exister (14) nommée *rire* est produite par une *conception subite de quelque talent* dans celui qui rit.

L'on voit encore des hommes rire des faiblesses des autres, parce qu'ils s'imaginent que ces défauts d'autrui servent à faire mieux ressortir (15) leurs propres avantages.

On rit des plaisanteries dont l'effet consiste toujours à découvrir finement à notre esprit quelque absurdité.

En ce cas le *rire* est encore produit par l'*imagination soudaine de notre propre excellence.*

En effet n'est-ce pas nous confirmer dans la bonne opinion de nous-même que de comparer nos avantages avec les faiblesses ou les absurdités des autres?

Nous ne sommes point tentés de rire lorsque nous sommes nous-mêmes les objets de la *plaisanterie* ou lorsqu'elle s'adresse à un ami au bonheur duquel nous prenons part.

On pourrait donc en conclure que la manière d'être

(13) Je change à ma manière le style de Hobbes.
(14) Hobbes dit passion.
(15) Le livre dit : sortir. Deux manières de ressortir : ou à les leur faire mieux voir ou à leur montrer que les autres le voient mieux.

nommée *rire* est : un mouvement subit de vanité produit par une conception soudaine de quelque avantage personnel comparé à une faiblesse que nous remarquons actuellement dans les autres, ou que nous avions auparavant.

Les hommes sont disposés à rire de leurs faiblesses passées lorsqu'ils se les rappellent à moins qu'elles ne leur causent un déshonneur actuel. Il n'est donc pas surprenant que les hommes s'offensent grièvement quand on les tourne en ridicule, c'est-à-dire quand on triomphe d'eux. Pour plaisanter sans offenser, il faut s'adresser à des absurdités ou des défauts, abstraction faite des personnages et alors toute la compagnie peut se joindre à la risée. Rire pour soi tout seul excite la jalousie des autres, et les oblige de s'examiner. De plus il y a de la vaine gloire et c'est une marque de peu de mérite que de regarder le défaut d'un autre comme un objet de triomphe pour soi-même.

La vanité est la passion actuelle de la société. C'est une suite de la civilisation. Quel parti peut-on tirer de cette passion pour la comédie? Peut-on faire une comédie en cinq actes ayant pour protagoniste le *vaniteux?*

Les habitudes d'âme nommées *défauts* dans la filosofia, qui ne paraissent que quand un deuxième individu vient les réveiller sont très comiques montrées dans le soliloque. Cela prouve la force de l'habitude : un menteur se mentant à soi-même, un fat qui l'est jusque dans sa chambre, etc.

Quelle différence (16) y a-t-il entre une comédie écrite en vers et une comédie en prose?

Par la facture, la prose est bien plus facile que les vers. Pour l'effet, la prose est plus près du spectateur, lui fait plus d'illusion par exemple.

(16) 1er messidor an XII [20 juin 1804].



CARACTÈRES (17)

On dit le caractère du *Misanthrope*, le caractère du *Joueur*, etc. Voilà le sens dans lequel je prends le mot caractère.

Supposons qu'un sténographe pût se rendre invisible et se tenir tout un jour à côté de M. Petiet, qu'il écrivît tout ce qu'il dirait, qu'il notât tous ses gestes, il est évident qu'un excellent acteur muni de ce procès-verbal pourrait nous reproduire M. Petiet tel qu'il a été ce jour-là.

Mais à moins que M. Petiet n'eût un caractère très remarquable et n'eût fait des actions très remarquables aussi, ce spectacle ne pourrait intéresser que ceux qui le connaissent le mieux ainsi que ses alentours.

Il y aurait un autre procès-verbal de la même journée bien plus intéressant, ce serait celui que nous donnerait un dieu qui aurait tenu un compte parfaitement exact de toutes les opérations de sa *tête* et de son *âme*. C'est-à-dire de ses pensées et de ses désirs dans l'ordre avec lequel ils se sont mutuellement suivis ou causés.

Ce second procès-verbal développerait le cœur humain avec tant de vérité qu'il ne pourrait manquer de plaire généralement.

Nous avons quelques moyens de parvenir à ce second procès-verbal par les signes que nous apercevons. Nous avons observé dans nous-mêmes que lorsque nous faisions tel signe (18) nous étions animés de telle passion. Nous avons souvent observé dans les autres de tels signes être suivis d'effets qui prouvaient que l'homme était animé de la passion que ces signes marquaient chez nous. Nous avons observé attentivement les nuances de signes

(17) 15 messidor an XII [4 juillet 1804].

(18) Mais n'y aurait-il point plusieurs passions conduisant au même signe?

indiquant des nuances de passion. Nous sommes enfin arrivés au point que lorsque nous voyons tels signes, nous pouvons très probablement en conclure que l'homme qui les a donnés est animé de telle passion à tel degré.

En écrivant successivement ce qu'indiquent les signes que nous pouvons traduire chez un homme nous parvenons quelquefois à trouver les choses les plus remarquables qui se passent en lui.

Nous pouvons donc découvrir quelquefois par les gestes que nous voyons faire à un homme la manière dont les choses qui l'environnent agissent sur lui.

C'est dans la manière dont le *cœur* et la *tête* agissent chez lui que se trouvent les dispositions qu'il a à paraître ridicule à certaines personnes.

(Si nous voulons faire rire nos contemporains à ses dépens il nous faut construire dix dignes représentants de la meilleure société de notre siècle : cinq hommes et cinq femmes, chacun parfait dans les cinq meilleurs genres de plaire de notre siècle (19). Supposant au premier homme ainsi qu'à la première femme cinq mille francs de rente chacun, au deuxième dix mille, au troisième vingt mille, au quatrième quarante mille et au cinquième enfin quatre-vingts mille. Cela fait, il nous faut chercher l'action ou la suite d'actions qui pourra le rendre le plus ridicule aux yeux de ces gens-là réunis.

Une passion peut-elle être ridicule aux yeux de cet excellent public?

Non. Car : 1° ces gens d'esprit savent bien qu'une passion n'est pas volontaire; 2° que chaque homme est le seul juge compétent de son bonheur, et que nous ne pouvons l'avertir qu'autant que sa passion fait commettre des erreurs à sa tête. Par exemple, nous pouvons bien lui dire avec raison : cette pêche que vous savourez avec tant de plaisir est empoisonnée. Mais si une femme

(19) Non pas absolument, mais du plus haut degré de perfection du siècle.

qu'il adore et qui a la vérole depuis longtemps lui permet de coucher avec elle et que nous allions le tirer par la manche et lui dire : « Hé! prenez donc garde, elle a... la... vérole. » — « Je le sais bien, nous répondra-t-il, mais si j'aime mieux coucher avec elle et l'avoir après? » Qu'aurons-nous à répondre à cela? Voilà une des plus fortes folies que la passion puisse faire faire à un homme.

Elle ferait pitié à cet excellent public et ne les ferait pas rire. Pas rire, parce qu'elle ne leur montrerait soudain dans eux nulle perfection à mesure que l'homme passionné développe sa passion. Ils voient bien qu'ils ne tendent pas au *même* bonheur, que cet homme n'a rien de commun avec eux.

Ce qui est *ridicule*, c'est de voir des hommes qui tendent au *même* bonheur que nous se tromper de route parce qu'ils manquent de quelque chose que nous avons, et que nous croyons ne pas pouvoir perdre tant que nous tendrons au même bonheur.

L'homme vit d'après ce qu'il croit être (20) et non point d'après ce qu'il est véritablement. La sottise est la qualité d'un homme qui se nuit à lui-même par quelque ignorance. Par exemple Arnolphe ne se doutant pas que son ton doctoral offense continuellement la vanité (21) d'Agnès et que par là il rend à jamais l'amour impossible entre eux.

Voilà une action que tout homme ayant l'esprit éclairé, ou par l'expérience de l'amour ou par la curiosité, connaîtra *sotte* dans tous les temps, mais de plus s'il a la

(20) Ces choses qu'il croit être existantes, et non celles qui existent réellement. Toutes ses passions s'appuient sur les vérités de sa *tête* qui souvent sont des faussetés.

(21) J'ai une bien triste obligation à mes parents; c'est de prendre toujours dans mon premier mouvement les noms de passion : orgueil, vanité, amour-propre, en mauvaise part. Tâcher de me guérir de ce préjugé qui nuit infiniment à mes plus doux plaisirs, jetant pour un instant un vernis d'odieux sur les personnes que j'aime le mieux quand je discerne ces passions si naturelles dans elles. Je n'aurais pas ce malheur si mes parents avaient lu Helvétius.

Maladie morale à guérir en moi. Mauvaise habitude de la tête qui vexe l'âme qui a changé et qui l'inspira autrefois.

passion des femmes au même degré qu'Arnolphe il la trouvera très *ridicule*.

Si avec la même passion pour les femmes qu'Alnolphe et la même crainte d'être cocu un spectateur voit représenter l'*Ecole des Femmes*, quelle impression recevra-t-il?

S'il n'a point découvert d'autre moyen pour éviter [le] cocuage, et qu'en un mot il soit identique avec Arnolphe, il recevra une impression qui causera un moment de désespoir. Vous lui aurez fait voir un désavantage de la vie humaine.

Mais s'il a un autre moyen bien sûr (à ses yeux) pour s'empêcher d'être cocu, ce sera l'homme du monde à qui Arnolphe paraîtra le plus ridicule.

Le *ridicule* (voyez la définition ci-devant) est encore plus agréable si la *non-réussite* qui le suit nous venge. C'est-à-dire si l'homme a une opinion (source d'habitude) qui nous offense.

Le ridicule est (ce me semble) parfait, c'est-à-dire produit autant de plaisir que possible si l'opinion qui pousse notre homme à des actions ridicules nous offense.

Il faut qu'elle ne nous offense qu'à un certain degré. Quel est ce degré? Si ce qui précède est vrai, voici où en est la difficulté.

Pour que notre *vanité* goûte bien le *comique*, elle a besoin de se reposer de temps en temps. Pour cela il faut émouvoir les autres passions de l'âme. Cette pitié qui est agréable par exemple, le tout de la manière la plus naturelle possible, et cela est divinement amené dans Don Quichotte (tome II, 166) lorsqu'ils sont dans l'hôtellerie. C'est une comédie parfaite pour être contée dans un livre.

Que le caractère comique soit le moins absurde possible. La croyance que don Quichotte a aux enchanteurs lui fait voir la vérité dans la suite de ses exploits : mais l'enchanteur mon ennemi l'a fait. Ce qui vaut bien mieux que s'il refusait de reconnaître la vérité. Outre que la

croyance aux enchanteurs est moins absurde, c'est une fois fait.

Il y a un sourire d'approbation par lequel nous disons: *bien, bien.* Je l'ai souvent au théâtre quand je vois Talma, mais peut-être faut-il être surpris pour sourire ainsi, car il me semble que cela ne m'arrive pas aux fureurs d'Oreste où je m'attends à le trouver admirable. Ce qui me fait faire cette réflexion c'est cette phrase de don Quichotte : « ...Il lui répondit en arabe... et lui ayant dit de le faire (de lever son voile) elle fit paraître tant de beautés que Dorothée la trouva plus belle que Luscinde, et elle parut aux yeux de Luscinde plus belle que Dorothée. » H. 189.

Cette belle vérité exprimée si agréablement (si finement) m'a fait sourire.

Machiavel est un homme dont il faut discuter les opinions avant de les rejeter. Voici la fin du prologue d'une de ses comédies : *cui nome Clizia.* Il est sans alinéa, je le mets pour le mieux comprendre (22).

...Les comédies de Machiavel sont *la Mandragore, Clizia, il Frate di 3 atti.*

Dans ce qu'Helvétius dit sur le bon ton (23), il n'approfondit pas la question, il montre tant bien que mal que nous ne devons estimer dans les autres que le ton que nous avons, mais il ne dit pas ce qu'est le bon ton. Cette question est essentielle pour l'art de la comédie.

Le ton le meilleur possible serait celui de gens qui sauraient le plus de vérités possible, et qui auraient la plus grande vanité possible. Par la plus grande vanité j'entends celle susceptible sur les plus petits détails.

Si cela est vrai, l'homme du meilleur ton de ce siècle-ci serait donc très ridicule en 1904. Je dis ridicule de

(22) Suit un fragment de Clisia copié sans commentaires. — N. D. L. E.
(23) Je viens de relire le chapitre du *bon ton* d'Helvétius. Il est mauvais et son style d'une élégance froide, sans trait, sans physionomie et offensant la vanité.

caractère et non pas pour les modes et autres vétilles qu'il ignorait, en un mot comme Ménage qui dit dans le *Menagiana* tout ce qu'il a dit dans sa vie qui plut le plus à ses amis, me le paraît aujourd'hui que j'ai lu son livre.

Le bon ton qu'Helvétius indique serait tout au plus le bon ton d'une république asservie. Ou plutôt il me semble impossible qu'il ait jamais existé. Il serait cuisant pour des républicains.

Tout ce que peut faire un auteur comique est de deviner le bon ton du siècle à venir et de tâcher de tuer par le ridicule les usages qui empêchent encore qu'on ne l'ait dans ce siècle-ci. Mais son malheur est que s'il détruit entièrement la maladlie son remède devient inutile.

Voilà ce qui est arrivé aux *Précieuses ridicules.* La révolution pour elles est achevée, elle est aux trois quarts faite pour l'*Ecole des Femmes* et celle des maris.

Quant à *l'Avare* c'est autre chose. Il me semble que Molière ne pouvait peindre son avare que par des détails et rien ne change vite comme les détails.

Comment (24) a-t-on le sublime d'un caractère? En mettant sur l'âme qui fait ce caractère la tête la plus pleine des plus grandes vérités, excepté celles qui détromperaient l'âme du bonheur qu'elle cherche (25).

Voici en quoi les habitudes sont essentielles pour le poète comique. Ce n'est que par les habitudes qu'il prouve aux spectateurs le long règne d'une passion et il le prouve de la meilleure manière possible : par des faits.

Ces faits sont des actions du protagoniste. Quand le poète ne prouve pas la passion de son protagoniste par des habitudes, il n'a peint que l'homme passionné momentanément.

Or le spectateur sait bien qu'on n'est point maître, du

(24) 22 messidor an XII [1er juillet 1804].

(25) Il est très comique (on ne trouve cela que dans le haut comique) de montrer le protagoniste tordant (pliant, viciant) les sensations qui lui annoncent les vérités qui le détromperaient du bonheur après lequel il court. Est-ce toujours par une erreur que nous sommes malheureux?

moins communément, de se donner des passions, il se dit donc intérieurement : « Cet homme aimable ou haïssable sera peut-être tout autre demain que sa passion aura passé. »

Il en est bien différemment quand il voit des habitudes. Elles lui répondent que la passion a déjà duré longtemps et elles lui annoncent qu'elle durera encore longtemps, il sait bien qu'il est très difficile et par conséquent très rare de se corriger.

Toutes les actions de notre corps, portent sur une opinion de notre tête qui est un jugement par lequel elle montre au désir du bonheur tel moyen comme le seul propre à parvenir à telle chose.

Si ces moyens ne sont pas bons pour parvenir à telle chose, s'ils ne sont pas *les meilleurs possibles*, vous n'avez rien prouvé contre le caractère.

Ceux qui l'ont disent : « Je serai plus adroit. » Ceux qui ne l'ont pas en rient les premiers jours et puis disent: « Bah ! c'est une bête, il n'est pas étonnant qu'il ne soit pas parvenu à son bonheur ! »

Il faut donc que la tête soit la moins mauvaise possible, que l'erreur ne gise précisément que dans la croyance de trouver là le bonheur.

Voyant un tel caractère, le spectateur dit :

1° J'ai bien une meilleure tête puisque je ne me trompe pas dans le jugement le plus important, celui de l'endroit où est le bonheur.

Le gros rire ne vient donc très souvent et le plus souvent qu'en conséquence d'un faux raisonnement par analogie.

Voilà donc le spectateur qui conçoit déjà une excellence en lui, celle de la *tête.*

2° Ensuite il peut faire un de ces deux raisonnements contraires sur son bonheur futur.

Le mélancolique ou l'esprit vaste (26) dira : Cet

(26) *on ne veut* pas dire ici *qui est.*

homme se trompe sur son bonheur, je puis bien en faire autant; examinons de nouveau.

Le sanguin ou l'esprit étroit dira : Çet homme se trompe en allant à un autre bonheur que le mien. Donc je suis bien assuré que le mien est le véritable.

L'erreur de ce raisonnement vient de ce qu'il suppose qu'il n'y a que deux bonheurs : le sien et celui du protagoniste qu'il vient de voir en scène.

L'homme qui examine tous les doutes, mais qui y procède lentement ne rira donc guère. La comédie le jettera dans le raisonnement, il ne rira qu'ensuite.

L'esprit vaste et vif examinera en un clin d'œil, verra un bonheur certain et rira.

Quand on voit son bonheur certain on sourit de plaisir, le gros rire vient (ce me semble) quand on dit : ô, comme j'ai plus d'esprit!

Dans une comédie tout doit tendre à montrer un caractère, ses avantages ou ses désavantages. C'est-à-dire : 1° à montrer une action : un homme brusque son ami et lui rend service; 2° à montrer au public que les passions constantes de cet homme lui promettent plaisir ou peine. Dès que le *hasard* cause quelque événement de la comédie, cet événement ne prouvant rien pour ou contre le caractère est perdu pour le peindre.

L'avare est peut-être un caractère moins comique que l'avare-fastueux. L'avare est un passionné qui finit par être malheureux dans sa passion, voilà tout. Il se soucie fort peu de notre approbation. L'avare est surtout comique lorsqu'il veut donner une fête. Il ne veut la donner que comme les autres, il serait plus ridicule, ce me semble, s'il voulait la donner marquante.

Si jamais on peignait ce caractère, il faudrait bien avoir sur les yeux cette vérité que lorsqu'on désire fortement d'être quelque chose on finit à la fin par se persuader qu'on l'est. Il faudrait l'avoir complète.

Harpagon, l'avare de Molière, ne tend pas au même bonheur que nous, nous le sentons bien.

L'avare-fastueux tendrait au même but que nous tous qui avons de la vanité.

Qui nous dit qu'Harpagon soit malheureux de sa passion? Nous sommes bien témoins des inquiétudes que lui donne son cher argent, mais qui nous dit que lorsqu'il le contemple en beaux louis d'or bien trébuchants, ses jouissances ne passent pas ses peines, ne passent pas nos jouissances à nous?

Nous voyons souvent un amant avoir autant d'inquiétudes pour sa maîtresse qu'Harpagon pour son or et cependant nous nous mettons à sa place, nous envions sa position.

Nous sommes seulement plus éloignés de partager la passion d'Harpagon, voilà toute la différence.

La pièce de Molière serait plus comique si cette passion était malheureuse à la fin. Nous dirions : nous sommes bien assurés que nos désirs n'auront pas le même sort. Mais on rend sa cassette à Harpagon, le voilà aussi heureux que nous pouvons espérer de l'être.

Alors la fête que l'avare fastueux voudrait donner marquante serait ridicule par le manque de toutes choses, il la croirait toujours superbe et à chaque instant il serait mortifié par la conception de quelque nouveau *manque*. Les manières différentes de lui faire apercevoir tous ces *manques* pourraient être très comiques. Cette position ressemblerait à celle de don Quichotte. Il faudrait décider si l'avare serait désabusé de la beauté de sa fête, ou s'il persisterait à la croire superbe malgré toutes les lésineries qui auraient été aperçues.

On pourrait prendre pour protagoniste de l'avare fastueux un banquier. Ce caractère dans ce siècle me semble se trouver particulièrement chez eux. Me souvenir de la fête que nous donna Augustin Périer à Grenoble, de la pompe avec laquelle il m'invita. Si elle fut géné-

rale, elle montra bien la vanité (fastueuse) tirant tout le parti possible de la victoire qu'elle a remportée sur l'avarice.

Il faudrait que mon banquier fût jeune (32 ans). Cela serait bien plus comique en ce que ça montrerait l'influence du métier.

Réellement pour s'enrichir dans le commerce il faut une lésinerie qui serait comique aux yeux de la bonne compagnie. Je trouverai beaucoup de traits chez les Anglais qui sont grands biographes, grands observateurs de détail, et qui fourmillent de banquiers.

Je le répète : il me semble que le caractère des dépenses les plus énormes des banquiers est une avidité canine à les tondre, à les couper et recouper (27) pour en extorquer toutes les jouissances de vanité possibles, comme voulant profiter d'une décision qui a tant coûté à leur avarice.

Je pourrais donner pour rival et pour tourment à mon banquier un homme du monde qui aurait tout contre lui, c'est-à-dire toutes les circonstances qui ne proviennent pas d'une fortune mille fois inférieure à celle du banquier, mais qui sans se ruiner par l'amabilité qu'il met dans la manière de fêter et de dépenser écraserait le banquier fastueux et le porterait de dépit à se ruiner.

Serait-il à propos que mon homme du monde le remît en selle en étant bienfaisant et lui prêtant une partie de sa fortune de la manière la plus simple possible et sans faire aucun effort sur lui-même?

La traduction d'Aristophane par Poinsinet de Sivry, est-elle bonne?

22 brumaire (28). Un mot de La Rive sur le rôle de don Juan qu'il regarde comme superbe m'ouvre les yeux. La pièce a mille défauts, mais le rôle de don Juan est

(27) Terme de vigneron.
(28) 13 novembre 1804.

dans beaucoup de situations. Il est comme les pièces de Shakespeare, riche d'action, et le grand défaut de la scène française est d'être pauvre d'action. J'allais tomber dans ce défaut pour *Letellier*, si le mot de La Rive ou plutôt l'air dont il l'a accompagné ne m'avait ouvert les yeux.

Le cours de La Rive, quoique La Rive soit un pauvre homme, m'est très utile parce qu'il me met à portée de l'étudier ainsi que Pacé.

Tout l'effet du poète (29) est dans le cœur de ses auditeurs. Ce n'est que là que sont ses véritables victoires. Il doit voir l'effet que les passions qu'il peint chez ses protagonistes produisent dans le cœur des spectateurs. Etudier ce qui s'y passe, cela vaut mieux qu'étudier Aristote. Le parterre des Français m'est doublement utile : j'étudie la pièce et les spectateurs, je vois d'abord ce qu'ils sont, ensuite leurs rapports.

Nous aimons à voir sur la scène des personnages gais. Nous les aimons mieux que les personnages contents. Sganarelle, médecin malgré lui, nous charme, il est heureux, à la vérité d'un bonheur qui n'est pas le nôtre (la bouteille), mais que nous pourrons prendre quand nous le voudrons. D'ailleurs la morale qu'il prouve par ses habitudes, c'est qu'il faut être toujours content et rire, même dans la pauvreté. Il nous prouve qu'il y croit par ses habitudes et ne l'énonce pas comme Figaro. S'il l'énonçait nous croirions moins à son bonheur. Je voudrais bien qu'on donnât *le Grondeur*. Je comparerais.

C'est un sentiment qui nous console dans nos malheurs que de penser que notre sort a été grand. C'est ce qui fait que je m'ennuie bien moins à Paris qu'à Grenoble.

On pourrait traduire le caractère de Falstaff pour les

(29) 10 thermidor an XII [29 juillet 1804].

Français d'aujourd'hui, en en faisant un épicurien, seulement sur le bord de la crapule. Il serait protagoniste d'une comédie en cinq actes. Au moins ferait-il rire. Per nobilitarlo et pour le rendre supportable il faudrait lui donner la meilleure tête possible.

J'ai besoin de cet ouvrage (30) pour faire des poèmes excellents. Il faut observer les passions dans l'homme qui existe pour pouvoir les mettre dans mes êtres plus beaux que nature. Pour observer les passions il faut savoir ce qu'est la vérité. Mais nous voyons les choses telles que notre tête nous les peint. Il faut donc connaître cette tête.

Cet ouvrage a pour objet de connaître la tête et les passions. Le désir que j'ai d'être u[n] g[rand] p[oète] me conduira donc jusqu'aux vérités qu'il contiendra.

Les arranger n'est pas grand'chose. En appliquant à ce soin mon génie dramatique je puis faire un ouvrage immortel, il ne vaut pas la peine de s'en passer.

J'ai besoin des vérités tout de suite, je pourrai les arranger dans un autre temps.

—

FILOSOFIA NOVA (31)

Dès que je suis avec quelqu'un, songer qu'en ménageant sa *vanité* je m'en ferai adorer.

L'opinion publique est l'opinion de l'immense majorité des hommes. Leurs actions dépendent entièrement de leurs opinions. Le philosophe commande à l'opinion publique, avec le temps il commande donc à tous les hommes, et finit par se faire obéir des rois.

Il renonce à jamais à cet empire s'il offense la vanité.

(30) 20 messidor an XII [9 juillet 1804].
(31) Messidor an XII.



LANGAGE DES PASSIONS (32)

RYTHME

Le spectateur éclairé siffle aux Français ce qu'il applaudit à Louvoir. C'est qu'en prenant son billet il ne s'attendait pas aux mêmes sensations. Gilbert parle fort bien là-dessus. Chaque genre (comédie, tragédie, poème épique, églogue) a une beauté propre, en transportant dans un genre une beauté assignée par le bon sens à un autre genre on ne fait que du médiocre.

La base de cet ouvrage (pour moi seulement) est de faire la liste de tous les genres de jouissances qui peuvent venir aux lecteurs du livre qu'il a entre les mains. Ce lecteur peut varier à l'infini. M'en tenir au *républicain parfait* et au *courtisan parfait*. Dans un beau cabinet, dans un taudis, ou sous des ombrages frais aux îles Borromées, il doit y avoir un bien grand nombre de ces jouissances. Souvent chaque phrase en donne une nouvelle.

Le style n'est mauvais que parce qu'il n'est pas vrai. La première qualité d'un style est donc qu'il ne cause pas la plus petite idée fausse dans la tête du lecteur qui sait sa langue. Dans cette phrase même, *la plus petite idée fausse* est mauvais. Il fallait : la plus petite différence entre ce qui existe et ce que le lecteur entendra. Il faut que si le lecteur était dieu il pût refaire d'une chose tout ce que vous lui en avez dit. Et qu'alors sa création et l'objet qui vous donne l'idée soient identiques sous ces rapports.

Voilà la première qualité d'un écrivain, c'est de faire *du style vrai*. La deuxième est de savoir choisir les vérités. C'est-à-dire choisir celles qu'il faut dire et trouver

(32) 18 messidor an XII [7 juillet 1804].
As-tu ménagé la vanité ce matin?

l'ordre où il faut les dire pour donner telle jouissance au lecteur.

Beaucoup de mots ont deux sens : le propre et le figuré. En ont-ils plus de deux? Il y a peut-être telle jouissance qui pour être produite exclut tout mot pris au figuré.

Tous les temps des verbes ont une influence différente sur l'âme.

Résoudre ces questions.

Cela est-il vrai chez les Français? voir les grands poètes.

Cela est-il vrai chez les Latins, les Italiens, les Anglais?

Les idées liées aux temps sont-elles les mêmes cnez ces trois peuples que chez les Français?

Sens-je de la manière la plus générale? Par exemple : pour moi le temps le plus *flebile*, c'est entrèrent, trouvèrent, pleurèrent. Exemple le Moïse de... cité par Chateaubriand. Les autres sentent-ils de même?

Cette vérité est une des bases du rythme.

Brissot dans son livre sur la vérité a à parler des philosophes. Il parle de leurs erreurs.

S'il les rend ridicules, il s'adresse à notre vanité et nous concluons qu'il a de la vanité.

S'il les rend odieux comme Rousseau, qu'il a de l'orgueil.

Que fait le charmant La Fontaine? Ou que faut-il faire lorsque l'on est obligé absolument de dire : il se trompe? D'abord le dire le plus *rarement* possible.



RYTHME (33)

D'abord qu'est-ce que le rythme? Et pouvons-nous le reconnaître chez les anciens?

(33) 25 prairial an XII [14 juin 1804].

Le style coupé employé continuement fatigue bien plus vite que le style périodique employé de la même manière. Le style périodique qui doit peindre tout emploie quelquefois le style coupé pour peindre les mouvements rapides.

Il emploie le style *tombant* pour peindre le désespoir.

La facilité du style ne plaisait d'abord que comme un vernis prouvant la franchise, elle plaît peut-être encore à cette heure qu'on sait qu'elle est du meilleur ton comme prouvant que celui qui écrit est du grande monde.

Ce principe : personne ne se corrige, est, je crois, une vérité de sentiment for my great-father. Il a dit beaucoup d'autres principes qu'il répète de mémoire sans les sentir. Etudier la différence des manières dont il les dit.

Les prétentions (34) aux sentiments, moyen dont un homme froid et vaniteux se sert pour persuader au monde qu'il a une sensibilité extrême (un peu Ardisson).

Bon sujet de comédie, y réfléchir : L'homme à sentiments.

STENDHAL.

(34) 24 mai 1806, jour de mon départ de Marseille pour Orgou, Vaucluse, Gap et Grenoble.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Eugène Marsan : *Instances*, Editions Prométhée. — Charles Maurras : *Voyage d'Athènes*, Ernest Flammarion. — Charles Maurras : *Corse et Provence*, Ernest Flammarion. — Charles Maurras : *Corps glorieux ou Vertu de la Perfection*, Ernest Flammarion. — Léon Daudet : *Charles Maurras et son Temps*, Ernest Flammarion.

M. Eugène Marsan a le goût de la chose bien faite. La moindre note qu'il donne dans un journal révèle un scrupuleux désir de mise au point dans la pensée et dans l'expression. Cette probité porte avec elle sa récompense. Les articles qu'il groupe aujourd'hui en livre (**Instances**) supportent avec bonheur cette redoutable épreuve. Qu'ils soient de 1910, de 1920 ou de 1930, rien ne s'est flétri de leur élégance. Leur réunion mire l'esprit aimable, souple, érudit et clairvoyant de leur auteur au même titre qu'une correspondance. On peut ne pas souscrire pleinement aux doctrines de M. Marsan, mais on se sent toujours heureux en sa compagnie et il a tant de bonne grâce qu'on est un peu peiné lorsqu'on n'est point de son avis.

M. Eugène Marsan, qui acquiesce dans l'ensemble aux points essentiels de la doctrine maurrassienne, professe une particulière sympathie pour l'art délicat de Jules Lemaître. L'étude qu'il lui consacre est conduite avec amour et M. Eugène Marsan possède lui aussi un charme insinuant qui d'abord plaît au lecteur. Charme à vrai dire tout intellectuel et qui pourrait se définir : aisance dans les démarches de l'esprit et impression de bonheur qui naît de cette aisance. N'est-ce point La Bruyère qui a dit : « Tout le talent d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. » Je crois qu'à son tour, M. Marsan dirait volontiers : tout l'art du critique consiste à bien définir et à bien distinguer. M. Marsan qui sait à l'occasion contempler de haut et de loin un panorama d'idées, ne craint pas de couper les cheveux en quatre si cette méthode lui paraît le meilleur chemin pour atteindre

une vérité générale. Pour démontrer que la poésie de Victor Hugo ne rencontre point la perfection, il prend le poème de Hugo qu'on dénomme parfait, à savoir *Booz endormi* et il le dissèque vers à vers pour accuser les défaillances d'exécution. Sent-il qu'on va lui adresser le reproche de subtilité, il répond à l'avance : « Ce n'est pas moi qui suis subtil, ce sont les choses qui sont compliquées. »

En son fond, la critique de Marsan est militante, elle est un plaidoyer pour le classicisme et une condamnation sans réticences du Romantisme, ce qui ne veut pas dire absence de sympathie ni absence de justice pour les accidents heureux que rencontrent toutes les écoles littéraires. Générosité et rigueur sont d'ailleurs les deux mots que M. Marsan donne pour enseigne à sa critique. Cependant, M. Marsan procède moins par verdicts que par essais pour définir avec précision classicisme et romantisme, de manière à faire coïncider le romantisme avec d'éternelles erreurs et le classicisme avec d'éternelles vérités. La méthode est fort adroite et si je pouvais m'étendre à loisir, je prendrais plaisir à montrer par le détail toute la technique de cette escrime et à accuser les coups où l'on peut s'écrier avec certitude « touché » et les autres coups qui prêtent à contestation.

Contentons-nous de voir en gros comment s'y prend M. Eugène Marsan. Vous entendrez dire assez souvent : Opposez aux romantiques tous les arguments que vous jugerez bons et il en est qui dans l'ordre théorique ne manquent pas d'émouvoir l'esprit, vous n'empêcherez point que les romantiques, avec toutes leurs erreurs réelles ou prétendues, n'aient ouvert les sources du lyrisme, de la fantaisie, du rêve, en un mot vous ne contesterez pas que notre littérature moderne ne doive aux romantiques ce quelque chose qu'il faut bien appeler le sentiment poétique. A quoi M. Marsan répond : Identifier romantisme et sentiment poétique et même lyrisme, jamais de la vie! Ce qui est sophisme, c'est de prétendre que le classicisme est une sorte de négation de la poésie et du lyrisme. A un contradicteur, M. Marsan rétorque :

C'est notre ennemi, notre adversaire, notre contradicteur qui nageait dans la confusion. Sous la rubrique du romantisme, il inscrivait le ciel étoilé, la forêt profonde, la mer insondable et versa-

tile, bref, toute la beauté de l'Univers, et celle de l'âme humaine par-dessus, les passions nobles, les idées désintéressées. Sous la rubrique du classicisme, il mettait la grammaire, le dictionnaire, l'imitation servile, la répétition simiesque, la froideur, l'impuissance, les bésicles et la calvitie... Cette pétition de principe a été le pain quotidien de toute la petite critique durant soixante-quinze années.

Idée fort intéressante. On voit aisément les commentaires qu'elle appellerait. Il conviendrait d'abord de se demander s'il n'y a pas lyrisme et lyrisme et si une grande partie de ce qu'on appelle le lyrisme romantique ne pourrait pas se définir ainsi : toute licence à la rhétorique, les grands lyriques romantiques étant aussi de grands rhéteurs, mais le point vif n'est pas là. Au fond, pour M. Marsan, — les romantiques nous offrent souvent ce spectacle : un sentiment poétique réel coïncidant avec des erreurs morales et esthétiques. Reste alors la question : pourquoi ceux qui possédaient les vérités morales et esthétiques se sont-ils trouvés à l'époque romantique dépourvus de sentiment poétique et pourquoi le lyrisme a-t-il fleuri dans les âmes abondamment pourvues d'erreurs? La coïncidence est singulière.

Arrivons à l'effort capital de dissociation tenté par M. Marsan. A la faveur d'une confusion, n'englobe-t-on pas, dans le romantisme, des écrivains et des œuvres qui ne procèdent pas de son essence et qui, en réalité, appartiennent au classicisme éternel? Et M. Marsan de distinguer soigneusement au début du XIXe siècle le groupe Stendhal-Mérimée des autres romantiques. Un Stendhal, par sa volonté à voir clair à tout prix dans le cœur de l'homme, son sens impérieux du vrai, est-il autre chose qu'un classique? Ici, M. Marsan touche de toute évidence le romantisme, au défaut même de sa cuirasse étincelante. L'écrivain romantique affronte rarement avec courage la réalité psychologique. Il substitue souvent de faciles et molles illusions sur l'homme à la vérité humaine. Il fait peu de cas de la probité psychologique. Dans cet ordre d'idées, M. Marsan en arrive à identifier le classicisme éternel au réalisme psychologique. « Celui qui sent véridiquement et mourrait plutôt que de ne pas dire vrai, voilà le classique-né».

Nous pénétrons au sein d'un problème où je découvrirais

pour mon compte des complications infinies. Ce mot Romantisme m'irrite fort. Je n'aime guère le voir sous ma plume car j'en pense tout à la fois trop de bien et trop de mal. Voici le problème capital que me pose assez souvent le romantisme : dans quelle mesure un homme d'aujourd'hui qui a réfléchi, observé, aimé et souffert, peut-il épouser ce simplisme de pensée et ce simplisme de sensibilité que masque la prodigieuse rhétorique de beaucoup d'œuvres romantiques? Je distingue d'ailleurs avec grand soin simplisme de pensée et simplisme de sensibilité de la naïveté qui est pour moi la chose entre toutes adorable. La naïveté, c'est l'âme que n'a pas altérée la demi-culture et c'est aussi l'âme qui a surmonté la culture, car l'au delà de la culture et l'ingénuité, c'est tout un. L'âme vierge se joue naturellement dans la féerie, et la culture à l'extrême d'elle-même retrouve aussi la féerie. Je me demande rarement pour mon usage personnel si une œuvre est classique ou romantique. Je choisis pour ma délectation les livres qui me semblent d'autant plus riches que l'expérience m'apporte de nouvelles joies ou de nouvelles épreuves. Pourquoi donc ai-je à retenir assez peu d'œuvres romantiques? Voilà qui m'intrigue.

Passer de M. Eugène Marsan à M. Charles Maurras, c'est rester au sein des mêmes questions essentielles. D'*Anthinea*, son grand livre de jeunesse, M. Maurras a extrait deux gracieux opuscules intitulés **Le voyage d'Athènes** et **Corse et Provence**. Une conjonction heureuse de circonstances nous apporte en même temps, avec **Corps glorieux ou Vertu de la Perfection**, une méditation maurrassienne sur des thèmes identiques à ceux de sa jeunesse, mais conçue trente ans plus tard. Parler pertinemment de la pensée de Maurras dans cette brève chronique, il n'y faut point songer. Achevée la lecture des trois livres, une phrase m'obséda l'esprit : « Charles Maurras, écrivain français inconnu. » Il se produit pour M. Maurras ce qui s'est produit pour Bossuet. Ces vastes esprits qui sont à la fois hommes d'action et hommes de pensée, nets champions d'une cause et âmes dotées d'une frémissante vie intérieure, on ne saisit d'eux que les aspects immédiatement révélés par les luttes quotidiennes. Derrière cette

figure précise, rigide, aux traits vigoureusement dessinés, qu'on attribue à M. Maurras, il existe de toute évidence un second Maurras qui n'est pas le contraire du premier, mais qui en diffère sensiblement par une floraison de nuances, de délicatesses et même de tendresses qu'on ne soupçonnerait pas tout d'abord. Cet idéologue, que d'aucuns considèrent comme un écrivain abstrait, jouit avec profondeur des lumières et des formes du monde concret et le style où il est particulièrement lui-même accueille avec délices la magie sensorielle de l'Univers. Ce rigoureux dialecticien connaît comme un état familier l'état de transe lyrique en face de la beauté des choses et n'a jamais songé à étouffer en lui les puissances de passion et d'enthousiasme! Cet austère champion de l'ordre et des disciplines tressaille à écrire le mot Volupté; il le prononce avec même ravissement qu'un La Fontaine, et il est peu d'écrivains d'aujourd'hui qui ont su évoquer la magie des attitudes féminines avec des mots si empreints de vertige. Ce combattant toujours sur la brèche sent son cœur s'amollir à la pensée des époques où la vie fut aimable et heureuse. Et comme il se complaît au rêve d'une beauté où la Force repoussant raideur et brutalité se révèle sous le double aspect de la mesure et de la grâce! Cet adorateur de la Raison n'a jamais rêvé d'une beauté dépourvue de la volupté et du sourire d'Aphrodite!

J'aimerais examiner les doctrines maurrassiennes essentielles et constater qu'indépendamment de toute approbation ou désapprobation, les idées de M. Maurras ont presque toujours un double aspect dont l'un n'est visible qu'aux esprits méditatifs qui savent casser le noyau pour découvrir l'amande. Je n'aurais pas de peine, je crois, à montrer que la conception maurrassienne de l'ordre est autre chose que la grossière conception bourgeoise qui rendrait à jamais le mot ordre haïssable et qui pourrait s'exprimer ainsi : la force brutalement mise au service des situations acquises... Dans son essence profonde, la doctrine maurrassienne de l'ordre me paraît plonger dans une conception de l'harmonie et de la hiérarchie universelles et des fins supérieures de l'humanité...

Corps glorieux ou Vertu de la Perfection, d'aspect presque

ésotérique, est un des livres les plus suggestifs de M. Maurras. Il révèle autour de l'idée de Perfection une continuité de méditation qui enveloppe ce mot de longues et mystérieuses résonances élargies dans l'Universel. En cette méditation qui pourrait tout aussi bien se nommer une rêverie, comment ne pas remarquer un accent de grave tendresse, de frémissement secret, de pieux recueillement et comment n'être pas frappé de cet aspect de clair-obscur où les idées passent frissonnantes et fulgurantes, avec je ne sais quoi d'indécis dans les contours qui étonne de la part de ce redoutable manieur de concepts! Il semble que des pages du *Voyage d'Athènes* restées un peu énigmatiques s'éclairent par en-dessous d'une lumière jusqu'ici mal discernée. Il semble que la phrase de Gœthe sur la beauté, jadis rapportée par M. Maurras : « Qui la contemple ne peut être effleuré d'aucun mal et se sent en harmonie avec lui-même et avec l'Univers », étincelle plus vivement et plus mystérieusement. Quels fils subtils se tissent dans l'esprit de M. Maurras entre le « privilège sublime » des fruits mûrs, des perfections pures et le « Dieu innommé qui relie ce qui meurt à ce qui ne meurt point »? Dans quelle mesure le besoin rigoureux de se passer de Dieu s'unit-il à des profondeurs d'âme mystiques et religieuses? Comment ne pas se remémorer une curieuse page d'*Anthinea* sur « la piété d'Athènes », et le besoin des Athéniens de s'appuyer sur une « grâce mystérieuse » située en dehors d'eux-mêmes? Oui, je reviens à ma phrase : Maurras écrivain français inconnu!

Nul n'est plus qualifié que M. Léon Daudet pour témoigner sur M. Charles Maurras. C'est donc avec la plus vive curiosité qu'on lira **Charles Maurras et son temps.** Nous retrouvons dans ce livre M. Léon Daudet avec les qualités qu'on lui connaît : verve continue, langue drue, savoureuse, vivante au possible, large bonne humeur, absence de pédanterie et de gourme, tour familier de l'expression, images inattendues qui sont en même temps des raccourcis de pensée, sans parler de toutes ces idées qui s'égaillent en fusées jaillissantes au cœur de tous les grands problèmes. On aimera en particulier dans ce livre les pages qui fixent M. Maurras dans ses attitudes familières : le Maurras maître de maison recevant ses amis à Martigues, le Maurras journaliste et ses laborieuses nuits à l'im-

primerie. Des pages denses et aérées résument l'essentiel de la doctrine maurrassienne. On goûtera aussi les développements sur Maurras poète qui nous valent de pénétrantes remarques sur le don poétique en général.

Ce défenseur de la cité, nous dit M. Léon Daudet, est un lyrique à l'âme constamment sonore, et le bronze de son impavidité est fait d'autant de vibrations que celui d'une cloche de cathédrale.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Guy Lavaud : *Poétique du Ciel,* Emile-Paul frères. — Jean Pourtal de Ladevèze : *Le Secret des Heures Mortes,* « Le Divan ». — Marcel Ormoy : *Mon Plus Tendre Climat,* « les Terrasses de Lourmarin ».

Naguère, précisément à propos du beau poète qui vient de joindre à un choix de ses vers anciens et à des recueils plus récents, *Géographies, Sous le Signe de l'Eau,* les lumineux poèmes de sa **Poétique du Ciel,** titre aussi de cet ensemble, je disais, dans une conférence : certains parmi les poètes « s'imposent des sujets limités, définis, dont ils épuisent les données, en variant, suivant les nécessités, les couleurs et la direction. Ils se trouvent et se révèlent, souvent à regret, avec mille réserves discrètes, dans les objets qu'ils peignent. Ils se croient objectifs et se gardent de l'être plus qu'il ne convient au lyrisme qui est essentiellement une effusion. »

Je montrais Guy Lavaud se méfiant des anxiétés et des élans de son adolescence et, se contrôlant, plus précis et plus concis dans le choix et la conduite de ses inspirations mieux disciplinées. « Artiste ingénieux, pétrissant sa matière et la polissant soigneusement, il s'est créé un style d'une pureté très personnelle; il ne néglige rien, il proportionne et équilibre. » De même que son art le portait auparavant à fixer en ses poèmes de dimensions généralement assez courtes le balancement diapré des vagues de la mer, la douceur apaisée des golfes, le prestige et la mobile attirance des îles calmes ou fiévreuses, c'est du ciel que le séduit à présent le paysage éclatant en sa diversité, approfondie d'ombres insondables, parsemée de toute cette floraison pâmée d'étoiles incandescentes, archipels, gerbes fleuries, chevelures d'ambre

chanteuses et dénouées, traînées magiques et mondes effervescents, solitudes pâmées d'une scintillation songeuse, d'un regard au loin qui miroite et qui domine.

Le poète s'explique admirablement lorsque, dans un poème de *Sous le Signe de l'Eau*, il songe que au moment d'écrire son rêve, il se fait en lui un monde secret de nacre aux reflets de flammes, de neige aussi avec des feux ou bleus ou violets. Les mots, lueurs ou transparences, une image, un vers, arc-en-ciel, passe, dont le poète croit tenir entre ses mains les couleurs d'aube, il le prétend fixer sur sa page, les merveilles se dissipent à mesure, poudre vainement irisée; le poème écrit lui apparaît rugueux, monotone.

La pensée se durcit, les couleurs sont vulgaires,
Et pourtant cette nacre, en lui, qu'elle était claire!

La fatale déception de l'artiste en présence de l'œuvre qu'il a réalisée a induit Guy Lavaud à serrer davantage la transcription de ses songes, à se faire aussi plus objectif, à se proposer des thèmes, à traiter des *sujets*, ou, pour mieux dire, à adopter successivement des catégories de motifs dont l'intime signification ou résonance au fond de lui serait suscitée pour le lecteur attentif par une sélection d'images, de sons, d'allusions réfléchies et diligemment concertées :

Ainsi que, lentement, s'écrivent les poèmes
Cet homme, brin par brin, ajoutait de la laine
Jusqu'à ce qu'ait fleuri une fleur neuve et fraîche.

Je voudrais être, un jour, l'artiste qui s'entête
A nouer sur la trame, une à une, les teintes
Et qui finit par faire une fleur éternelle.

Cette ambition s'est réalisée, et de cet ouvrage où la patience volontaire se joint à merveille à la perspicacité inventive ou inspirée, ces définitions successives d'astres suggérées sans doute par les prodigieuses appellations de beauté que l'homme leur a attribuées et dédaigneuses à dessein des constatations réfrigérantes d'une plus exacte science, ces *Danses* où leurs relations incessantes et leur équilibre apparaissent divinement rythmés et harmonieux, les *interrogations* dont la pensée s'enfonce *au pays de la nuit*, tous ces *mystères*

composent, au gré du poète, un monde d'incantation où l'âme éperdument s'élance à sa suite, et s'abîme non moins peut-être qu'en la dévorante, plus studieuse mais encore plus hallucinante ou vertigineuse splendeur de l'*Eureka* d'Edgar Poe. N'est-ce quelque chose et déjà beaucoup, pour un poète, de ne point succomber à un tel rapprochement?

Le vers dont use le poète est l'alexandrin le plus régulier, admettant en sa structure les coupes les plus raffinées, il est vrai, alanguies ou serrées selon les circonstances, néanmoins de façon inattendue dans une œuvre de la sorte menée, s'appuyant moins sur des rimes strictes que sur des consonances de singulier à pluriel, sur des contre-assonances aussi bien que sur des assonances. Ce qui en relève le mérite, c'est que rarement on y sent l'abandon du poète à une prétendue facilité, un hasard ou une nonchalance; le goût et la volonté en déterminent à peu près partout le choix. Et c'est bien ainsi que, sans manquer nulle part à sa tâche,

> La musique, équilibre, au sein de notre nuit,
> D'humaines pesanteurs et d'élans infinis,
> La musique docile, ainsi qu'une planète,
> A tes lois, Harmonie, à tes divines règles,
> D'un seul pas, détachée de ses mondes réels,
> Vole, aile délivrée qui reconnaît son ciel!

Je ne m'étonne si, à plusieurs qui ont lu les plaquettes premières publiées par Jean Pourtal de Ladevèze, leur vrai sens, le second, n'est apparu complètement. Voici que *Fragments, Dessins, Jeu,* il les réunit toutes trois, en y joignant une partie inédite *Chants d'aube et de nuit* pour en former ce beau recueil **Le Secret des Heures Mortes.** L'inquiétude un peu indécise d'une âme éprouvée déjà dans sa fierté native par un concours de déceptions amères s'y défend à la fois contre une confiance futile aux mirages de la vie, contre une désespérance qui mènerait au renoncement ou à la mort. Prendre de toutes choses le côté vivace, fleuri, exaltant même, ne pas certes s'aveugler à la misère qui au fond s'y dissimule mal, conjecturer le secret qui, des spectacles grandioses non moins que des rencontres, ici-bas, de joies furtives et de désillusions fatales, fait que tout nous séduit et

que tout est vain où les sens ou l'instinct appellent le poète : sa pensée en éveil lui dicte que l'action ou le rêve sont vains l'un et l'autre.

La nuit n'est pas moins mystérieuse que l'amour, ni moins peuplée de fantômes, ni moins destinée à des ruptures où l'on se lasse. Est-il rien qui vaille plus sur la terre ou dans l'espace, pour l'âme, pour l'heure et la pensée, que la courte peut-être ou seule durable jouissance que conserve en secret notre souvenir. Désirer, atteindre, cesser, voilà qui est peu, qui n'est rien. Regretter serait futile, renoncer impossible. Il importe seulement de se souvenir.

Une telle philosophie induit forcément le poète véridique et sincère à se dépouiller de l'apparat clinquant de sonorités trop bruyantes; son vers rend volontiers un son assourdi; nul faste de diction pompeuse, prolongée à dessein, ou regorgeante d'appels, de clameurs, de plaintes, de sanglots. Les images sont dépouillées, le style d'une émotion plus contenue que frémissante, rien n'y est donné à l'extérieur, un frisselis à peine dans le courant dénonce une présence qui s'est alarmée ou qui se refrène. Du silence à peine effleuré d'un souffle léger d'ailes frêles. Le seuil intérieur se clôt à l'intrusion des formes plus brutales, il n'est question que de ressusciter en soi le frisson comme indistinct et timide des voix autrefois aimées, qu'on aime toujours et qui se sont tues. Les *Nocturnes, Ariane, Apaisement, Paysage d'hiver* et surtout les deux très évocateurs poèmes sur lesquels le livre se termine précisent avec plus de lucide sérénité cette portée de tous les poèmes de Jean Pourtal de Ladevèze. Ce qui demeurait souvent incertain, jusqu'à parfois une gaucherie un peu suspecte, aux plus anciens de ses vers, s'élève désormais à prendre une forme souple à la fois et ferme, sans rien perdre des qualités de discrétion suggestive et d'élan comme introublé, quasi muet, énoncé au fond d'un rêve, qui sont celles toutes spéciales et personnelles, dont on soupçonnait, à le bien lire déjà, la vague et fervente, lente et certaine germination mystérieuse.

Maintenant, maître de sa technique, ayant pénétré au nœud de ses *desseins* intimes et mis à même d'en contrôler l'essor

à mesure qu'il écrira ses vers, Jean Pourtal de Ladevèze atteint fréquemment et dépassera des réalisations d'un symbole aussi musical et enveloppant que ceci, par exemple :

Aux somptueux glacis de la fragile soie,
En quels siècles lointains, pour notre seule joie
Aujourd'hui dont se meurt le crépuscule bleu,
Fut, par l'obscur génie, enchevêtrée au jeu
Multiple et chatoyant des fils de broderie,
La merveilleuse loi de notre rêverie?

Il ne m'est guère permis que de signaler, parmi les « terrasses de Lourmarin » à Lourmarin en Provence, non loin de la Durance et aux flancs du Lubéron, l'apparition d'un admirable recueil de vers, **Mon Plus Tendre Climat.** Il suffit pour qu'on ne s'en étonne pas, que l'auteur en soit le très noble et pur Marcel Ormoy. Je crois cependant que dans plusieurs des présents poèmes il se surpasse et grandit autant encore pour la forme que pour la pensée, si on les compare même aux plus beaux de *Le Bonheur est dans une île*, de *la Flamme et le Secret* :

O douce entre mes bras, que j'aime ton sommeil!

. . . .

Dors longuement, livrée au songe que poursuit
Ta fatigue à jamais de la vie oublieuse.

. . . .

Astre, recueillerai-je une larme qui tombe
D'un ciel plus insensible encore que l'oubli?
Au terrible néant quel espoir aboli
Vient iriser la vague où ton reflet se double,
Et dans mon cœur pensif mettre une ivresse trouble
Dont l'inutile feu consume mon repos?
Mais toi, dormeuse nue, au fond de tes yeux clos
Tu sais bien rappeler une chère présence
Et d'un rêve ébloui trouvant la ressemblance
M'enchaîner tout entier à ta seule douceur.

Et j'y découvrirai, but assigné à ce voyage que nous avons tenté sur les flots ou parmi les astres,

Le climat d'un bonheur qui ne finisse pas.

Et tous les poèmes de cette magique plaquette de volupté,

de rêve, de renoncement et d'essor sont également imprégnés d'un même parfum racinien, cependant tout personnel et spontané dans leur richesse et leur discrétion.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Binet-Valmer : *La femme qui travaille*, E. Flammarion. — Antonine Coullet-Tessier : *Toche parmi les femmes*, La Renaissance du Livre. — Georges Soulié de Morant : *Divorce anglais*, E. Flammarion. — Comte de Comminges : *Dans son beau jardin*, « La Palatine », Librairie Plon. — Henri Ghéon : *La vieille dame des rues*, E. Flammarion. — Jean-Richard Bloch : *Les chasses de Renaut*, Librairie Gallimard. — Panaït Istrati : *Le pêcheur d'éponges*, Librairie F. Rieder. — Armand Charpentier : *Les métamorphoses de l'amour*, E. Fasquelle. — Marcelle Vioux : *Le désert victorieux*, E. Fasquelle.

Au rebours des romanciers psychologiques, intellectuellement désintéressés, et qui produisent, en général, assez peu, les romanciers de mœurs, préoccupés d'idées sociales, sont féconds. Leur intérêt pour les grands problèmes et leur curiosité des variations historiques de l'humanité exigent qu'ils élargissent continuellement le champ de leurs observations, et ne cessent de s'informer. A preuve Balzac, Zola, J.-H. Rosny aîné, Abel Hermant, Paul Bourget lui-même, chez qui l'analyste s'est fait le serviteur du moraliste; enfin, MM. Charles-Henry Hirsch et Binet-Valmer.

D'aucun, cependant, et encore moins de ce dernier qui vient de publier un nouveau roman, La femme qui travaille, on ne saurait dire que sa connaissance du cœur et des secrets ressorts des passions soit imparfaite. Mais elle est un peu sommaire dans son expression. C'est qu'ils subordonnent le sentiment à l'action, qui simplifie l'être en en extériorisant les puissances, ou, en déterminant avec précision ses mobiles, ne permet pas un examen minutieux du subconscient, une étude approfondie de ses jeux complexes et souvent contradictoires. Ils donnent le pas à la vie générale sur la vie particulière, et aux sens sur l'âme, sinon sur la pensée... Cette fois, M. Binet-Valmer a été frappé par le danger que crée pour la vie familiale — cellule de la patrie — la nécessité du travail imposé à la femme par les conditions économiques actuelles. Qu'il faille que la femme, quand elle est célibataire, subvienne à ses besoins, et même contribue

à l'entretien du ménage quand elle est mariée, cela ne fait pas question; et M. Binet-Valmer ne conteste pas l'évidence. Il signale, seulement, les effets d'une révolution dans les mœurs qui a pour résultat immédiat la diminution progressive des naissances, et pour effet lointain un abaissement du niveau moral et un détraquement de la moitié de l'humanité, détraquement qui réagira fatalement sur l'autre. Obligées de gagner leur vie, les trois filles de Mme Royère présenteront trois aspects différents du même mal (orgueilleuse révolte intellectuelle; aigreur, envie; renoncement mélancolique au bonheur), sans parler de leur pensionnaire, l'humiliée et inadaptée Catherine d'Armanjon, qui fut Catherine de Vinzel, et dont le mari a dû être interné dans une maison de santé. J'en passe, et non des moindres. Thèse, objectera-t-on. Mais qu'on prenne soin de distinguer, comme le veut M. Paul Bourget, entre le roman à thèse et le roman à idées. Celui-ci, il est vrai, ne tombe dans l'arbitraire de celui-là que lorsque la vie en est absente ou réduite. Or, M. Binet-Valmer a le don d'animer ses personnages, toujours nombreux, et de les placer dans des situations toujours vraisemblables, même quand elles sont exceptionnelles. Il ne les courbe pas sous le joug d'un système logique, pour des fins rigoureusement déterminées, et c'est de la variété des incidents où les engagent leurs caractères propres que la vérité — sa vérité, si l'on veut — se dégage. Enfin, il montre de la puissance, une puissance dramatique qu'il a eu, cette fois, l'art de ne pas exprimer seulement par le dialogue. Qu'on le remarque, pourtant, c'est ici, encore, par scènes qu'il procède. Son récit ne chemine pas, mais bondit, de cime en cime, comme le chamois de ces montagnes qu'il aime. Un bon livre.

Mme Antonine Coullet-Tessier publie un nouveau roman **Toche parmi les femmes**, qui pourrait bien être antérieur à celui qu'elle a donné l'an passé, et dont la critique a dit le plus grand bien. Il y a, en effet, dans ce roman des gaucheries, et il trahit — surtout dans les premières pages — un effort de drôlerie un peu artificielle ou forcée qui nuit à son réalisme. Mais, et cela me confirme dans la bonne opinion que j'ai du talent de Mme Coullet-Tessier, le sujet en

est original, et l'observation excellente. Toche, le héros de ce roman, est un pauvre diable de garçon coiffeur, que l'étincelle de l'esprit a touché et que sa malchance a non seulement fait naître dans un sale milieu, mais placé à la frontière des deux sexes. Point anormal, encore moins vicieux, il a les apparences de la femme, et s'est lié, fraternellement, d'abord, amoureusement, ensuite, à une gamine insouciante et folle de son corps qui le trompe avec le premier venu... Dans le commerce des femmes, et surtout l'intimité de celle dont il a fait son épouse, il a appris à connaître la perfidie de notre « petite compagne » comme dit Laforgue. Il souffre humainement de l'amour et métaphysiquement, de ce « besoin mystique de la fusion des sexes en dehors de l'amour », qui est à la base des antiques religions du monde. Cette double douleur le pousse au meurtre et au suicide. Ne souriez pas. Il y a de la profondeur, il est vrai, dans le récit de Mme Coullet-Tessier, sous son ironie et derrière la vulgarité ou le ridicule de ses personnages. Mme Coullet-Tessier, à qui je ne saurais trop recommander de se retenir sur la pente de la préciosité, où elle risque de se laisser entraîner par ses dons, j'entends par l'agilité de son esprit et par la finesse des rapports qu'elle sait découvrir entre les objets, Mme Coullet-Tessier a le mérite rare de l'objectivité. C'est sans parti pris ni romanesque qu'elle parle des femmes. Elle n'oublie pas ainsi que trop de ses sœurs de lettres, qu'elles appartiennent comme les hommes à l'humanité, et c'est à peindre celle-ci dans sa vérité qu'elle s'applique. Plus brillant, peut-être, son nouveau roman qui évoque le monde pittoresque de Montparnasse, est moins harmonieusement composé que le précédent, il me semble, ou d'une moins bonne venue. Il a des défauts visibles auxquels elle pourrait aisément remédier. Mais comme le disait avec vaillance Victor Hugo : « On corrige les imperfections de ses œuvres en en écrivant de nouvelles. » Et je crois qu'on peut faire confiance à l'auteur de *Marthe femme seule.*

C'est un livre plein d'observation et d'esprit que M. Georges Soulié de Morant a consacré à l'étude des mœurs britanniques dans **Divorce anglais**. Qu'il ait ou n'ait pas utilisé, pour écrire ce livre, les éléments d'un procès qui mit récemment

en cause l'aristocratie d'outre-Manche, il n'importe, car par-delà ses personnages eux-mêmes, c'est l'âme anglaise qu'il nous peint, en la caricaturant, sans doute, mais avec une bonhomie indulgente, sinon complaisante, malgré sa malice... Sylvia et Tom, ses héros, appartiennent à la meilleure société londonienne, et c'est, tout en continuant de s'aimer, autant par dignité, pour ne pas déchoir, que par égoïsme, pour ne pas cesser de jouir des privilèges de leur classe, qu'ils se trompent, se compromettent, ou se dégradent et se déshonorent, comme nous dirions... Sylvia se prostitue, après s'être donnée par imprudence à un jeune Français, son mari ayant négligé de l'instruire des réalités physiques de l'amour. Tom vit de sa prostitution. De sa prostitution? Fi! le vilain mot. Aussi bien, derrière ce mot, la chose qui se cache n'est-elle pas ce qu'elle serait pour un ménage d'ici; et c'est l'art de M. Soulié de Morant de nous faire sentir quelle part d'ingénuité entre dans le cynisme de son couple. Foncièrement anglais en cela, celui-ci est à demi-inconscient des fautes qu'il commet, et du fait de n'en parler que par allusions, de ne les reconnaître dans leur intégralité ni de ne se les avouer, même dans le secret de l'âme, il les ignore presque... M. Soulié de Morant s'est amusé à interrompre sa narration par quelques extraits savoureux des débats du procès qui met aux prises Tom et Sylvia. Cela ne laisse pas d'ajouter du piquant à son livre, qui nous en apprend plus qu'un long traité sur la psychologie de nos voisins.

Laure, l'héroïne de *Blérancourt* — le dernier roman du comte de Comminges — cette blonde patricienne, douce, un peu noble et sensuelle, qui fut adultère une saison d'été, au bord de la mer, nous la retrouvons **Dans son beau jardin**, qu'elle cultive selon le conseil de Candide. Elle a pris de l'embonpoint et s'est assagie au milieu de ses enfants, à côté d'Urbain, son époux, qu'elle voudrait bien aimer comme aux premiers temps de son mariage; mais elle se console de sa solitude morale ou sentimentale, en tenant de ses impressions de nature un journal charmant dans sa simplicité. Elle s'est pliée aux exigences de sa vie de châtelaine un peu rustique, sans avoir eu besoin de se résigner, et elle est tout juste assez mélancolique et souriante pour parer de poésie la

réalité. Elle sait, comme elle dit, donner un nom familier aux plantes, rêver sous les ombrages, et tout en en épuisant les joies saines, presque animales, faire un sort aux moindres incidents de son existence. Une monotonie nuancée couvre la trame de ses jours. Et c'est (symbole de la mutabilité des choses) l'écoulement des saisons que marquent certains travaux accomplis en commun... Les fleurs succèdent aux fleurs; les beaux fruits mûrissent; la verdure se dore. L'hiver vient... Tout cela exprimé avec une spontanéité qui a toujours grand air parce qu'elle enroule ses guirlandes autour d'une tradition.

M. Henri Ghéon poursuit, avec **La vieille dame des rues**, la veine heureuse qu'il avait exploitée dans *Les jeux de l'Enfer et du Ciel,* et qui n'est rien de moins que celle des auteurs de mystères et de fabliaux du Moyen-Age. L'héroïne de son étrange récit, à la fois horrible et burlesque, est une fille authentique de Satan, et l'incarnation même de l'égoïsme stérile. Elle exalte jusqu'à une espèce de sublime ce vice dont sont plus ou moins affectés tous les hommes, et le mal qu'elle se donne pour le satisfaire finit par la rendre pitoyable, sinon sympathique. Exploiter le monde et même se faire aimer de lui, tout en le haïssant. quel délice pour Mme Bourre! Mais il y a la vie, et qui oppose à la monstrueuse passion de cette presque septuagénaire une philantropie aussi stérile que son égoïsme... M. Ghéon s'amuse; un peu longuement, sans doute, et on ne laisse pas de trouver qu'il y a quelque excès de complaisance envers soi-même, dans son jeu. Mais il témoigne dans l'invention du détail d'une ingéniosité qui étonne par son pouvoir de renouvellement. S'il se défend d'avoir voulu prouver quelque chose, il est bien certain qu'il éprouve de la délectation à se moquer de celui-là même que son indomptable orgueil rend le plus sensible à la moquerie... « Là où Dieu n'est pas, voyez ce qui se passe. » Ainsi me semble s'exprimer, ainsi s'exprime très probablement sa satire.

Sept nouvelles, très dépouillées, et dont on peut même dire qu'elles tendent vers cette stylisation linéaire qui est de mode aujourd'hui, composent le recueil de M. Jean-Richard

Bloch : **Les chasses de Renaut.** J'ai surtout goûté dans ce recueil : *Locomotive, La mort d'Œdipe* et l'espèce de conte symbolique auquel il emprunte son titre. M. Jean-Richard Bloch est, à coup sûr, un esprit curieux et d'un dynamisme intense.

Ce sont moins, à proprement parler, des nouvelles que des souvenirs sous forme de récits que l'on trouve dans **Le pêcheur d'éponges**, de M. Panaït Istrati. Aussi bien, M. Panaït Istrati prend-il soin de nous avertir, dans l'avant-propos de ces pages autobiographiques, qu'il prend congé par elles de ce qui a été, jusqu'à ce jour, son idéal, avant de se tourner vers de nouveaux horizons. L'expérience russe l'a déçu. Mais ce n'est pas une philosophie, encore moins une politique que nous demandons à ce conteur sincère et puissant et qui tire de la réalité le meilleur de son art épique. Cette fois encore, c'est en nous parlant du pêcheur d'éponges qu'il a rencontré dans un bouge athénien; de Sotin, le matelot; de Bakar, le falsificateur de bank-notes, c'est-à-dire en nous faisant voir ce qu'il a vu, qu'il nous intéresse et nous émeut.

M. Armand Charpentier publie sous ce titre : **Les métamorphoses de l'amour**, qui a un petit air ovidien, un bon roman philosophico-naturaliste, dans la manière d'il y a trente ans. Une femme a eu des aventures que n'a pas ignorées son mari. Celui-ci, de son côté, n'est pas sans reproche. N'importe. L'harmonie finira par régner dans le ménage qui connaîtra même le vrai bonheur. Le temps est un grand maître et la leçon d'optimisme qu'il nous donne par le truchement de M. Charpentier est très agréable.

Mme Marcelle Vioux brode, à son tour, dans **Le désert victorieux** des variations sur le thème de la hantise du Sahara. Un officier que le désert appelle se laisse conquérir par lui, et accepte la loi du peuple qui l'habite. Enlisement moral décrit avec vigueur.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les pièces de M. Georges de Porto-Riche « Maître du Théâtre contemporain ».

Comme la production de M. de Curel, celle de M. de Porto-

Riche a été l'un de ces labeurs secondaires destinés tout naturellement au discrédit après quelque dix ou vingt ans. M. de Porto-Riche fut tenace à produire, intriguant sans se lasser pour être joué. Il a été, certes, beaucoup choyé. Les crachats, l'habit vert, l'amitié des hommes politiques l'honorèrent. Il eut aussi la vanité d'être un incorrigible don Juan.

Il fait partie de ceux dont Gourmont n'aurait pas voulu que l'espèce se répandît et se propageât à nouveau. En un petit article intitulé *La Chose Littéraire* (4 juillet 1915) où il envisageait ce que pourraient devenir après la guerre les lettres françaises, et où il prévoyait qu'il régnerait longtemps dans la critique une indulgence terrible, et que de cette indulgence les mauvais écrivains à la fausse hardiesse sauraient profiter, Gourmont écrivait :

Il faudrait, dès maintenant, prendre une résolution, qui ne fut pas prise en 1870, ce qui permit l'éclosion de plusieurs fausses gloires littéraires dont il fut impossible plus tard de se débarrasser : celle d'être attentif à ne pas confondre avec l'expression littéraire l'expression sentimentale d'émotions par lesquelles nous ne sommes que trop prêts à nous laisser tromper. C'est un appel à la fermeté, peut-être à la cruauté...

M. de Porto-Riche fut bien certainement l'une des ces antiques « fausses gloires littéraires ». Homme même de cette « expression sentimentale d'émotions », il en a été le type monocorde, languissant et borné. Ce n'est pas envers lui qu'il y a lieu d'être rigoureux : son « Théâtre d'amour » est trop désuet, trop caduc pour nécessiter un commentaire sévère.

M. G. de Porto-Riche a voulu faire de l' « anatomie sentimentale ». Il y a montré une virtuosité incontestable. Mais ce qui restreint l'intérêt de ses vivisections, c'est qu'elles sont immobilisées sur des sujets anormaux sans être particuliers, mous sans souplesse, subisseurs par destination, avec lesquels un mortel ordinaire simplement sans veulerie, sans lâcheté morale trop caractérisées se sent trop peu en conformité et en sympathie.

Son *théâtre d'amour* pourrait être qualifié de *théâtre de l'amour animal*, n'était que les gens de premier plan, et particulièrement les femelles, y sont en rut tout le temps et toute

leur vie, ce qui n'est point le cas chez les bêtes, ni même chez le commun d'entre nous.

Une thèse favorite de Porto-Riche, c'est que la femme est beaucoup plus aimante (spécialement au point de vue sexuel), plus meurtrie quand elle est négligée ou abandonnée. Ceci parce que l'amour est sa grande, son unique affaire. L'homme y attache moins d'importance, étant occupé par le travail, l'art, l'ambition. En théorie cela se soutient. En pratique aussi, les exemples ne manquent pas.

Mais je crois que la thèse inverse a encore plus de vérité. La femme n'a-t-elle pas quantité d'occupations qui, frivoles ou même parfois ridicules aux yeux de l'homme, sont d'importance pour elle? Qui ne s'est morfondu en attendant une amie accaparée par des essayages, des « papotages », des thés, etc.?

Et je laisse de côté la question physiologique. Il semble bien qu'en général l'appétit sexuel est moins exigeant chez la femme. Puis il y a le dérivatif du tribadisme, plus répandu, je crois, que la pédérastie.

Enfin, en cas de défaite, la femme n'a-t-elle pas plus de facilités que l'homme pour se consoler, se refaire?

Par parenthèse, disons d'ailleurs la fragilité, la puérilité, des idées, des propositions, des considérations d'ordre général. On y nage dans l'arbitraire, la fausse assurance. C'est la chose des pauvres auteurs. Presque toujours la contre-partie est aussi plausible.

Passons à l'examen particulier de quelques œuvres du *Théâtre d'amour* :

La Chance de Françoise. — Comme on l'a fait remarquer souvent, tout Porto-Riche est en germe là-dedans :

MARCEL, le peintre marié. — Parbleu, si je te disais que ma tendresse est aussi profonde que la tienne...

FRANÇOISE, sa femme. — Tu mentirais.

Ici les deux personnages sont beaucoup plus raisonnables, plus normaux que dans les pièces ultérieures. Françoise surtout est une aimable femme, fidèle et résignée, comptant sur sa chance. Le mari laisse bien échapper quelques goujateries

comme celle ci-dessus — l'auteur n'avait rien d'un latin — mais en somme, ce n'est qu'un volage assez acceptable.

L'infidèle. — A, je crois, passé aux Français depuis quelques années. Sinon, ce serait une lacune. — Fantaisie vénitienne, en vers conventionnels brillants, avec des parties burlesques. Le sujet est toujours le même : amante passionnée; amant infidèle.

Amoureuse. — Je goûte médiocrement cette pièce célèbre. Certes, les personnages et le sujet étant donnés, l'auteur a mené son affaire très habilement. Mais quels personnages! Au bout de huit ans, l'épouse en est encore à ne rêver la vie matrimoniale que comme un perpétuel contact d'épidermes! C'est en somme la malade, la monomane. Et son mari — que l'on nous donne pour un savant médecin, mais qui ne se manifeste à nous que comme un fat, un sot, un butor — comment ne reconnaît-il pas qu'il s'agit là d'un cas pathologique, à traiter doucement et avec l'aide de moyens thérapeutiques, l'hydrothérapie peut-être, et non par des paroles irritantes, brutales?

Et quel sujet! La question du lit avec tous ses relents.

Avec un talent supérieur, c'est entendu, *Amoureuse* est apparentée au Théâtre Libre. Son héroïne est sœur de *la Dupe* d'Ancey, cette « chienne chaude et soumise » (Jules Lemaître). Avec cette différence qu'ici la chienne est prête à se révolter, et à mordre son maître, s'il ne satisfait pas sa fringale. *La Dupe* est parue cinq mois après *Amoureuse.* Vraisemblablement il n'y a pas eu chez Ancey imitation, mais simultanéité.

Le Passé. — Pièce diffuse, et moins bien construite qu'*Amoureuse.* C'est, à nouveau, la femme envoûtée, et l'homme qui la dédaigne ou la berne. L'héroïne est plus intéressante que celle d'*Amoureuse,* mais plus compliquée, plus déconcertante. Une femme supérieure, très intelligente; foncièrement honnête, sculpteur de talent. Veuve d'un officier tué au Tonkin, elle eut la faiblesse de céder à un cercleux, homme à femmes. Après deux ans d'une liaison où elle a subi trahison et humiliations, elle a été lâchée brutalement. Il y a huit ans de cela. Elle a maintenant 38 ans, quelques cheveux gris — avec les satisfactions de l'art et presque de la gloire;

est entourée d'amitiés, courtisée « pour le bon motif ». Bien guérie sans doute d'une épreuve sensuelle suivie de désabusement qui a été la seule de sa vie. Mais quand un hasard la remet en présence de son vulgaire don Juan qu'elle méprise, et devenu largement quadragénaire entre temps, elle sent l'ardeur ancienne revivre dans sa peau. Elle se ressaisit à l'ultime minute, parce que l'autre se révèle maladroitement un débauché incorrigible et un menteur impudent.

Porto-Riche a écrit : « J'aurai peut-être un nom dans l'histoire du cœur... » Mais où est le cœur dans toutes ces histoires?

Le vieil homme. — Pour moi la meilleure pièce de Porto-Riche. Nous y retrouvons enfin des êtres chez qui la chair n'est pas la seule animation. Fontanet — grand imprimeur-éditeur. Type que l'on peut aisément rencontrer dans tous les milieux. Egoïste, inconscient, léger, sensible à l'*odor di femmina,* mais point mauvais bougre, aimant sincèrement sa femme et son fils. Du reste, il s'est assagi depuis cinq ans (le transfert de Paris à la campagne y aidant). Survient une femme mariée, qui tient à son mari, à ses enfants, mais coquette, excitante, d'un facile accès, capiteuse et même catapultueuse (rôle créé par Lantelme). Elle fait flamber le vieil homme. Une paire de passades s'en suivent. Tout cela point grave évidemment. Mais le fils Fontanet — 16 ans, rêveur, ultra-sensible — s'était, lui aussi, et plus violemment, épris de cette femme. Lorsqu'il apprend qu'elle lui a préféré son père, il se tue. Ce Chérubin ne ressemble guère à son ancêtre du XVIIIe, papillonnant entre sa noble marraine, Suzanne et Fanchette. Mais le romantisme et bien d'autres affaires ont passé là-dessus, et le type déprimé fourni par Porto-Riche est acceptable. Quant à Mme Fontanet, indulgente, résignée, sauf quelques moments de jalousie, de révolte (et mère avant tout) c'est aussi un personnage empreint de vérité. Pièce démesurément longue. Le drame a eu lieu au foyer même de l'auteur, qui le mit tout net en scène.

A partir du *Vieil homme,* et dans ses œuvres suivantes, l'auteur ne sait plus du tout se borner, se condenser. Son art et son pouvoir de réfléchir, déjà faibles, tombent à la mollesse,

perdent leur peu de ressort. Il s'obstine à ressasser une idée. Il ne nous fait grâce d'aucun des mots d'esprit qui lui passent par la tête — ou qu'il a accumulés dans ses carnets. De l'esprit, il en a, et beaucoup. Mais le *trop* fatigue. Puis la qualité est fort inégale.

Les Malfilâtre. — Famille de menuisiers, au village. Un des fils s'aperçoit que sa femme se conduit en gourgandine. Ses parents, d'accord avec lui, la chassent. Mais, comme il l'a irrésistiblement dans la peau, il part avec elle.

Variation de plus sur le thème élémentaire et plat : La chair est forte, et il n'y a qu'elle. Soit! Mais une psychologie si courte (puisque l'on veut y voir une psychologie) vaut-elle tant de commentaires, toute une longue vie de ratiocinages?

Ça me rappelle une anecdote recueillie par l'un de mes amis dans son enfance : Un savant professeur du Muséum avait été indignement trompé et lâché par sa femme. Il la reprit. On s'en étonnait. « Elle était encore bonne », répondit-il simplement.

Le marchand d'estampes. — Pourrait être très court, si ce n'était bondé de dissertations sur la guerre, front et arrière.

Le marchand d'estampes est en congé pour blessures. Il aime bien sa femme. Mais il rencontre la femme irrésistible. Celle-ci, mariée, ne veut pas se partager. Elle ne cédera que si elle est enlevée. Le marchand s'y dispose; mais, au dernier moment, attendri par sa femme (qui a découvert la chose), il préfère le suicide à la fugue. Il se jette dans la Seine, toute proche. Sa femme s'y jette avec lui.

Et tout le « théâtre d'amour » avec eux...

On a dit que M. de Porto-Riche est « le maître du théâtre contemporain ». C'est, ma foi, bien possible.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Quelques aspects nouveaux des problèmes relatifs à la sexualité, d'après l'*Année biologique.* — F. W. Rogers Brambell : *The development of sex in Vertebrates;* Text-books of animal biology; préface de Julian S. Huxley; Sidgwick et Jackson.

Les questions relatives à la sexualité prennent actuellement une grande importance en biologie; il suffit pour s'en rendre

compte de parcourir les derniers volumes de l'**Année biologique**, recueil bibliographique international; dans la 2e partie consacrée à la morphologie et à la biologie générale, deux rubriques sont intitulées, l'une « cellules sexuelles, fécondation, parthénogénèse », l'autre « phénomènes généraux de la sexualité »; dans la 1re partie, consacrée à la physiologie, au chapitre des « associations fonctionnelles », on rend compte des travaux qui montrent à quel point l'activité des glandes génitales est en relation avec l'activité des autres glandes « à sécrétion interne », par les « hormones ». J'insisterai sur ce fait au cours même de cette chronique.

§

De plus en plus on pense que la sexualité est une propriété générale de la matière vivante.

Chez des Champignons inférieurs (Moisissures), chez des animaux unicellulaires, en apparence non sexués, au moyen de tests chimiques, on est arrivé à distinguer la différenciation mâle et la différenciation femelle. Ainsi, chez certaines de ces formes, le protoplasma mâle ne renferme que des lipoïdes, alors que le protoplasma femelle fabrique des graisses véritables. Chez une Algue, à Naples, Hartmann a décrit quatre sortes d'éléments reproducteurs : fortement femelles, faiblement femelles, faiblement mâles, fortement mâles. Chez les Drosophiles, Mouches qui vivent sur les fruits en voie de fermentation, Bridges distingue : des « supermâles », des mâles, des intersexués, des femelles et des « superfemelles ». Ainsi il est possible d'établir des *échelles des divers degrés de la sexualité;* ces degrés paraissent correspondre à des équilibres électro-chimiques différents : plus la matière vivante est mâle, plus elle a d'affinité pour les bases; plus elle est femelle, plus elle a d'affinité pour les acides; d'autre part, des supermâles aux superfemelles la sensibilité à l'oxygène diminue.

Chez les plantes et chez les animaux inférieurs, il est possible de passer d'un état sexuel à l'autre. Chez le Papayer, à l'île de la Réunion, Bordage a observé, à la suite de mutilations, la transformation complète et stable des pieds mâles en pieds femelles. Le cas d'un Ver marin, la Bonellie, est fort

curieux; il y a un dimorphisme sexuel très prononcé : la femelle a la forme d'un sac muni d'une longue trompe bifide à l'extrémité; les mâles pygmés vivent en parasite sur la femelle; les larves peuvent donner indifféremment des femelles et des mâles; il suffit par exemple à une larve de toucher la trompe d'une femelle pour qu'elle se différencie ensuite dans le sens mâle; isolées des femelles, les larves deviennent toutes des femelles. Chez un petit Crustacé, *Moina macropa*, les mâles apparaissent surtout dans les cultures les plus riches en mères; les mères isolées ne donnent que des femelles.

Ces phénomènes de *contrastes sexuels* peuvent trouver une explication dans la physico-chimie.

§

Il arrive que les glandes mâles et femelles coexistent chez le même individu; celui-ci est dit *hermaphrodite*. L'hermaphroditisme ne paraît pas être un état primitif; chez les formes les plus simples de chaque groupe, on l'observe rarement; mais toute cause perturbatrice susceptible de provoquer une rupture de l'équilibre de l'être tend à produire une inversion de la sexualité, et le passage de la forme unisexuée à la forme hermaphrodite; la plupart des parasites deviennent hermaphrodites; chez les Batraciens, qui subissent des métamorphoses, les larves sont virtuellement hermaphrodites. D'ailleurs chez les animaux supérieurs, les Vertébrés, l'hermaphroditisme est fréquent; le cas des Poules est remarquable : ces Poules n'ont qu'un seul ovaire, à gauche; mais à droite, la glande symétrique, fort réduite, peut se développer en un testicule.

J'ai parlé ici à diverses reprises des expériences du regretté Pézard sur les transformation expérimentales des Poules en Coqs et inversement. Chez les Poules castrées, à qui il greffait des fragments de testicule, Pézard a observé entre autres de curieuses oscillations de l'état sexuel : plusieurs années de suite, au printemps, retour passager au type femelle.

Par castration, Pézard a réalisé chez les Gallinacées ce qu'il a appelé la *forme neutre*, primitive, spécifique. Pour lui, la sexualité ne serait qu'un *accident*, un *épiphénomène;* mâles et

femelles castrées finissent par se ressembler étrangement; les aspects extérieurs des sexes sont le résultat des hormones génitales, c'est-à-dire des sécrétions déversées dans le sang par les testicules et les ovaires.

Peut-on réellement parler de forme neutre? Crew a constaté que les prétendues Poules transformées en Coqs conservent les réactions chimiques caractéristiques des femelles. Le corps des castrats reste chimiquement sexué.

Mais voici une expérience très démonstrative, faite sur des Mammifères par Lipschütz. On greffe dans le rein de Cobayes des ovaires identiques, d'une part chez un mâle castré, d'autre part chez une femelle castrée. Eh bien, sur ces deux terrains prétendus neutres et équivalents, la greffe évolue différemment. Sur le castrat mâle, l'ovaire greffé présente bientôt une grande activité : des œufs se forment dans de nombreux et volumineux follicules; le castrat mâle est désormais en état de rut permanent, et la réaction mammaire est impétueuse; on parle d'« hyperféminisation ». Chez le castrat femelle, qui a recouvré un ovaire, le cycle du rut est interrompu, et la femelle reféminisée n'arrive pas à sécréter du lait. L'hyperféminisation des mâles castrés paraît être le résultat d'un contraste sexuel entre l'ovaire greffé et le corps du castrat qui a conservé la réaction mâle.

Il n'y a pas de formes neutres, et la sexualité n'est pas un simple accident, un épiphénomène, un luxe inutile. A cet égard, Pézard s'est trompé. Il a commis une autre erreur (voir ma chronique du 1er juin dernier), en énonçant la *loi du tout ou rien*. Les caractères sexuels externes sont provoqués par les sécrétions dans le sang des glandes reproductrices : au-dessous de 5 décigrammes, disait Pézard, les testicules n'exercent pas d'effets; au-dessus, d'emblée, on obtient l'effet maximum.

Erreur de fait; erreur d'interprétation : il n'y a pas de sécrétion de luxe; plus un organe est développé, plus il se repose. J'ai discuté cette question ici même.

§

Les recherches expérimentales sur l'activité sexuelle des Mammifères se sont multipliées dans ces derniers temps. Aussi

doit-on savoir gré au savant anglais Rogers Brambell d'avoir publié, dans la collection de Biologie animale dirigée par le professeur Jean Huxley, un livre intitulé : **The development of sex in Vertebrates.**

Que l'évolution des glandes sexuelles soit sous l'influence des autres glandes à sécrétions internes, ce n'est plus contestable. L'action de l'hypophyse, petite tige glandulaire fixée à la base du cerveau, est particulièrement manifeste. Certaines hormones émises par l'hypophyse influencent les phénomènes de croissance; d'elles dépendent le gigantisme, le nanisme, l'acromégalie (accroissement exagéré des extrémités). D'autres hormones sécrétées par l'hypophyse provoquent, quand elles sont en quantités suffisantes, la puberté.

L'expérience suivante le prouve d'une façon très élégante. On sait que certains jumeaux restent soudés entre eux et ont une circulation sanguine commune. Or, les chirurgiens, qui font des choses merveilleuses, appliquent parfois leur art aux recherches biologiques : dans les laboratoires, on réalise couramment maintenant la soudure sanguine de deux animaux; ceux-ci sont dits en « parabiose ». Soit donc deux Souris femelles jeunes, l'une normale, l'autre castrée, en parabiose : le complexe des deux individus possède ainsi *deux* hypophyses et *un* seul ovaire; il y a excès de la sécrétion hypophyse par rapport à l'ovaire, et cela suffit pour que, sept jours après l'opération, la Souris non castrée présente une maturité sexuelle précoce. En injectant des extraits hypophysaires chez l'enfant humain, on pourrait avancer l'âge de la puberté.

Chez la femme, chaque 28 jours environ, un œuf se détache de l'ovaire, et laisse une cicatrice, le « corps jaune ». Or, les cellules de ce corps jaune se mettent à proliférer et à sécréter une hormone, qui va exercer son action sur l'utérus, le vagin, et provoquer les phénomènes du rut. Les parois de l'utérus se vascularisent fortement, ce qui conduit, dans le cas où l'œuf est fécondé, à la formation du placenta, sorte de tumeur sanguine, par où se font les échanges entre la mère et le fœtus. Mais, si l'œuf n'est pas fécondé, le travail commencé devient inutile, et le résultat est une hémorrhagie menstruelle.

La femme souffre beaucoup de cette *désharmonie* physiologique.

Nos connaissances sur le « cycle menstruel » sont d'ailleurs encore très imparfaites. Les observations récentes de Corner sur les femelles des Singes supérieurs, qui présentent également une menstruation périodique, fournissent des données intéressantes sur la période où l'œuf peut être fécondé. Il y a également une statistique des accoucheurs allemands qui ont collectionné un très grand nombre de cas relatifs à des femmes de combattants, cas où le début de la grossesse pouvait être précisé, vu la brève période des permissions.

GEORGES BOHN.

SCIENCE FINANCIÈRE

Robert Irving Warshow : *Wall Street, Histoire de la Bourse de New-York, des origines à 1930*, Payot. — Henri Guitard : *L'émission et le placement des valeurs mobilières aux Etats-Unis*, Payot.

Les crises qui viennent de bouleverser le marché américain des valeurs ont concentré sur la Bourse de New-York l'attention du monde entier. Le livre de M. Robert Irving Warshow : **Wall Street, Histoire de la Bourse de New-York, des origines à 1930**, vient donc à son heure, dans l'édition française due à M. Pierre Coste, attaché au service des études de la Banque de France. Si l'on en croit ce dernier, Wall Street, c'est non seulement la Bourse de New-York, le temple américain de la spéculation, mais aussi le cœur financier des Etats-Unis, dont les battements reflètent l'état de santé de ce pays. Les valeurs qui y sont financées représentent des entreprises dont l'activité fait la richesse de cette nation vigoureuse qui n'a peut-être pas encore atteint l'apogée de sa prospérité. Que les affaires viennent à se ralentir, que l'industrie connaisse des difficultés ou qu'au contraire on enregistre de nouveaux progrès, et le Stock-Exchange traduira sur-le-champ ces divers mouvements par des baisses ou des hausses de cours. D'autre part, c'est à Wall Street que les banques sont concentrées; c'est là que la plupart des capitaux du pays viennent chercher un placement; et la prospérité des Etats-Unis depuis la guerre en a fait un marché financier international si important que la suprématie jus-

qu'alors incontestée de Londres a pu être mise en doute. Il est donc utile de se faire de Wall Street une idée juste; c'est le but que vise Robert Irving Warshow dans son ouvrage. Laissant de côté les problèmes techniques que d'autres auteurs ont traités à fond, M. Warshow a d'abord voulu nous faire connaître les origines de Wall Street, les besoins auxquels ce marché répondait à l'origine, son évolution, ses progrès constants. Puis, partant de ce fait que l'esprit d'initiative n'est nulle part aussi hautement apprécié qu'aux Etats-Unis, il s'est attaché à nous faire pénétrer dans l'intimité des hommes dont les actions d'éclat ou les échecs retentissants illustrèrent l'histoire de Wall Street. Jacob Little, le premier des manipulators, Drew et Vanderbilt, Jay Gould, Pierpont Morgan, Rockefeller sont déjà un peu loin de nous. Mais il ne se passe pas de jour que nous n'entendions parler de Ford ou de la General Motors.

Les débuts de Henry Ford furent difficiles. Quelques négociants de Detroit avaient fondé une société, dans l'intention de sortir un modèle pour la première exposition d'automobiles de New-York en janvier 1901; Henry Ford en était l'ingénieur, mais il fut trop lent au gré de ses actionnaires, et ceux-ci le prièrent de se retirer. Alanson Brush, qui succéda à Ford, s'arrangea pour que son modèle fut prêt pour l'exposition et avec un minimum de dépenses. Sous la direction de Henry M. Leland, le nom de la société fut changé en « Cadillac Motor Car Company », et la voiture fit sensation à l'exposition de New-York bien avant que Ford eût obtenu des résultats. Ce n'est que le 23 novembre 1901 que fut constituée la « Henry Ford Automobile Company », au capital de 38.000 dollars. Son existence fut courte, Ford n'ayant pu s'entendre avec ses actionnaires; il voulait une voiture bon marché, les actionnaires une voiture d'un prix élevé. Ford se mit en quête de nouveaux capitaux et, le 15 juin 1903, il fondait la « Ford Motor Company », dont il reçut 255 actions sur les 1.000 émises La nouvelle société fut prospère dès l'origine. L'expérience que Ford avait faite avec ses premiers capitalistes le rendit tellement hostile aux hommes uniquement voués à la finance qu'il n'a jamais admis de banques à participer à sa société. Car

ce fut bientôt sa société. Au fur et à mesure de l'augmentation de ses ressources, il racheta en effet, les actions à leurs porteurs primitifs. En 1908, il ne lui restait plus qu'un associé actif : Couzens. Mais les affaires et les soucis que lui causaient ses nombreux procès avaient ruiné sa santé. Ayant entendu parler de l'état d'affaiblissement de Ford, William C. Durant, le spéculateur le plus audacieux que Wall Street ait jamais connu tenta, bien qu'il ne possédât que peu de capitaux, de racheter l'affaire. « Combien en donnez-vous? » demanda Ford. Durant offrit 8 millions, qu'il alla demander au Conseil d'administration de la « General Motors » qu'il venait de fonder. Les banquiers de la société déclarèrent que l'affaire Ford ne valait pas cette somme, et les pourparlers en restèrent là. L'affaire n'en continua pas moins à prospérer. Si Ford a toujours pris soin d'éviter les banquiers, William Durant a toujours été lié à eux, ce qui lui a valu maintes difficultés. Après avoir été commissionnaire chez un épicier, homme de peine dans une usine, employé dans un magasin de cigares et vendeur de machines hydrauliques, il arriva à la conclusion qu'il y avait de l'argent à gagner en construisant des charrettes. Jetant son dévolu sur une petite usine, il en offrit 2.000 dollars. Mais il n'avait pas un sou. Il réussit à obtenir 1.000 dollars d'un de ses amis. Avec beaucoup d'éloquence, il assura le vendeur qu'il lui paierait le complément au bout de quelques mois, et il se prit alors à jouer gros jeu. En 1903, il était directeur chez Buick et actionnaire important de cette société. En 1908, il réunit les sociétés Cadillac, Oakland et Oldsmobile sous le nom de General Motors Company. Son tempérament le poussait à acheter sans cesse des choses qu'il ne pouvait régler, sûr qu'il était de trouver l'argent au moment venu. Il fut toujours heureux lorsqu'il était constructeur de voitures, mais il n'en fut plus de même lorsqu'il fut abouché avec les Morgan et les autres grands groupes de banques. En 1910, Durant réunit en un faisceau vingt-quatre autres sociétés de valeurs diverses et de toutes natures. Plusieurs ne valaient rien et Durant les paya cependant des millions. Les banquiers intervinrent et malgré sa puissance Durant fut exclu pour cinq ans de la société. Il réussit à reprendre

le contrôle de la société pour le perdre à nouveau. C'est alors qu'on apprit qu'il venait d'acheter une petite usine d'automobiles fabriquant une marque de voiture inconnue appelée la Chevrolet. En 1914 et en 1915, il sortit 16.000 voitures. Au début de cette dernière année, du Pont et Louis G. Kaufman, président de la Chatham, et Phenix National Bank, se joignirent à lui et se mirent à acheter de la General Motors. Le 2 janvier 1915, cette action cotait 82. Son cours passa à 100, 125 et 250. Les vendeurs à découvert furent pris de panique et abandonnèrent le terrain. La Chevrolet Company, qui était au capital de 100.000 dollars, passa au capital de 20.000.000 de dollars. On émit sur-le-champ pour sept millions d'actions; le montant en fut souscrit dix fois. Durant offrit aux actionnaires de la General Motors le reliquat des actions Chevrolet non émises, à raison de cinq pour une. En mai 1916, il faisait connaître aux administrateurs de la General Motors qu'il détenait le contrôle de cette dernière. Après cinq ans de lutte, le plus grand spéculateur à la hausse depuis Cornelius Vanderbilt reprit possession du fauteuil présidentiel qu'il avait abandonné contre son gré cinq ans plus tôt. Pendant plusieurs années, il régna. Mais son édifice ne reposait pas sur des bases solides. La dure période de 1920 trouva la General Motors en mauvaise position. Son action s'effondra. Quand le cours eut fléchi à 30 dollars, Durant constitua un pool pour là soutenir. Durant achetait; le cours fléchit à 20, Durant continua à acheter. Il s'arrêta pendant une journée, le cours tomba à 12. Durant ne répondait plus au téléphone. Les brokers sonnaient en vain pour avoir des instructions. Durant avait cessé d'acheter; il était perdu. Le 1er décembre 1920, il pénétra dans les bureaux de la General Motors, dit au revoir, et remit sa démission. A soixante ans, discrédité, avec des dettes se montant à plusieurs millions, Durant n'était pas encore vaincu. Une nouvelle action apparut bientôt sur le marché : celle des autos Durant. Des démarcheurs allaient de porte en porte vendre une ou deux actions. A l'heure actuelle, Durant est le roi du marché des actions, le dieu du petit spéculateur et le rempart des haussiers.

Ce goût de la spéculation a gagné, dans ces dernières

années, toutes les classes de la société aux Etats-Unis. C'est ce que signale M. Pierre Coste dans l'annexe qu'il a écrite pour le livre de M. Warshow et où il étudie les causes et les répercussions de la débâcle d'octobre-novembre 1929 à Wall Street. Certes, la hausse constante des valeurs était justifiée dans une large mesure par la prospérité inouïe que traversent depuis longtemps les Etats-Unis. Toutefois il semble à M. Pierre Coste que ce boom sans précédent ait eu pour cause initiale la politique suivie par les Banques de Réserve Fédérale depuis plusieurs années. Ces institutions s'étaient d'abord refusées, après la grave crise économique de 1920, à provoquer une inflation de crédit susceptible d'entraîner de lourdes répercussions pour le pays. Mais quatre ans plus tard, voulant à la fois soutenir la livre sterling qui venait d'être rétablie au pair de l'or et favoriser le développement économique des Etats-Unis, elles inaugurèrent une politique d'argent à bon marché. Cet afflux de disponibilités provoqua une activité intense dans tous les domaines et notamment à la Bourse. Par ailleurs, l'activité croissante des investment trusts, institutions spécialisées dans l'émission et le placement des titres, a largement contribué au déclanchement et à la prolongation du boom. Mais bientôt un certain malaise commença à régner. Le public prit peur. D'autre part, dès la fin de septembre 1929, certains groupes de gros spéculateurs ayant réussi à faire monter les cours à des niveaux excessifs, se mirent à liquider une partie de leurs portefeuilles, ce qui ne manqua pas d'affaiblir le marché. Une fois que le mouvement de baisse eut persisté quelques semaines, un nouveau facteur intervint qui devait être la cause déterminante de la débâcle : la dénonciation sur une large échelle des prêts consentis au Stock-Exchange. Jamais dans toute son histoire, Wall Street ne connut de panique plus violente, si l'on excepte l'effondrement survenu en juillet 1914.

Le livre de M. Henri Guitard : **L'émission et le placement des valeurs mobilières aux Etats-Unis**, constitue, en quelque sorte, un complément à l'étude de M. Warshow. Il ne suffit pas, en effet, de créer des sociétés financières; il convient de glisser dans la masse les titres créés. Le placement est réa-

lisé par un mécanisme de syndicats d'émission dont les méthodes sont des plus ingénieuses. On pourra voir, dans le livre dont nous parlons, toute une série d'affiches destinées à frapper l'esprit du public. Quelques-unes sont de tous points réussies.

LOUIS CARIO.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : poésies de M. Léo Larguier. — *Notre Temps :* les jeunes couches d'aujourd'hui; remarques de M. Léon-Marie Brest et de Mlle Lucie Pourquerol. — *La Revue européenne :* le symbolisme et la poésie moderne. — Mémento.

Nous étions fort tenté d'ouvrir ici une discussion — assurément d'autres, ici ou ailleurs, s'en acquitteront — à propos de la correspondance échangée entre Napoléon III et l'impératrice Eugénie, du départ de l'empereur pour l'armée jusqu'à son arrivée, déchu, à Chislehurst. Ces lettres, en effet, évoquent Bazaine et Bismarck, de manière à aiguiller les historiens sur le rôle encore mal éclairci du maréchal qui commandait à Metz et sur les causes réelles de son inertie. Le même numéro (1er septembre) de la Revue des Deux Mondes donne aussi un portrait du vieux M. John D. Rockfeller, l'homme le plus riche du monde, vieux diable de l'industrie mué en philanthrope. Ce portrait a pour auteur M. Maurice Lewandowski, un des plus notables financiers du marché parisien. Nous allions emprunter à ce travail plus d'un trait à méditer sur l'ex-roi du pétrole dont le fils aîné s'est couronné « Roi de la Radio », de ses propres main, tel Napoléon à Notre-Dame. Or, nous avons lu des « Poésies » de M. Léo Larguier.

Le cas de M. Léo Larguier est remarquable : il mène en ces temps agités une vie discrète; il sait construire le vers, la strophe, le poème; il est un artiste indiscutable et il ne révoque pas comme une impureté que la poésie ait un sens. Il chante son terroir, il se rappelle avec gratitude ses lectures depuis sa cinquième année en 1884 jusqu'à l'an 1927 où, dit-il:

Tout est lu!... maintenant comme les vieux curés,
Je redis chaque jour le même bréviaire

Composé pour moi seul, et mes grands vers sacrés
Vont de mon cher et doux Virgile à Baudelaire...

Il adresse « A un poète » une pièce que tous ses cadets devraient lire au moins une fois. Il y évoque Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Tolstoï. Il songe qu'il a peut-être « fait les trois quarts » de son chemin d'homme... Et, maintenant, il nous faut lui céder la place :

Sous un noir parapluie, et tenant un papier,
Je parlerai d'adieux et de départs suprêmes,
Dans une allée où sont Baudelaire ou Gautier,
Un humide matin à goût de chrysanthèmes.

Des jeunes gens diront : « *C'est le père Larguier...*
Il vient d'enterrer là son dernier camarade...
La Lyre! l'Idéal, la Beauté, le Laurier!
Ces vieux avaient le don de draper la façade! »

Après-midi mouillés près de *l'Hôtel Drouot*,
Vous me verrez encor rentrer avec la toile
Où l'on croit reconnaître un arbre de Corot,
Attendant, recueilli, le frisson de l'étoile...

Puis, quelque soir d'hiver, entre tous mes tableaux
Ma fille en deuil, dînant près de sa mère veuve,
Dira : « J'ai déchiffré des noms sur les tombeaux :
Henri Regnault, Raffet, Banville, Sainte-Beuve...

« C'est la troisième nuit qu'il va passer dehors...
Il pleut... » Et toutes deux regarderont ma place,
Mais mon âme qui sait où vont ceux qui sont morts,
De cette froide nuit dédaignera la glace.

Ce qui se passera?... je le sais... mais comment
Le dire avec vos mots coupés d'éclats de rire,
Dans notre doux, léger, humble bourdonnement?
Ce qui se passera, je ne dois pas le dire...

Oh! beau ciel migrateur, nuages émergeant
D'une plaine d'azur en falaises d'écume,
Pics vermeils qui fondez en banquises d'argent,
Floconneuses moissons, blanche neige qui fume!...

Ivresse des essors, quand on a mérité
Les hautes régions exemptes de tempêtes,

Et qu'on va, pur esprit, un soir diamanté,
Vers les astres pareils à des îles en fête!...

§

M. Léon-Marie Brest prouve un esprit très perspicace dans un essai que publie Notre Temps (24 août) et qu'il intitule « Démission de la femme ». Au moment que vient de mourir Georges de Porto-Riche dont le « Théâtre d'amour » domine la scène française depuis qu'elle s'illumina d'*Amoureuse*, il est d'une affreuse mélancolie de lire ces constatations d'un jeune observateur du monde actuel parlant de ceux de son âge :

Ils parlent de leurs amours comme [d'] un fait acquis, nécessaire, pas autrement réjouissant... Nous jugeons plus que nous nous émouvons...

M. Brest nous semble voir très clair. Il dépeint objectivement la vie juvénile de sa génération qui, probablement, en prépare une que la sienne, mûrie, s'étonnera de regarder évoluer à l'aise dans des crinolines morales et de hautes cravates de sentiment à la mode bourgeoise du XIXe siècle entre 1850 et 1867 :

Le costume féminin n'est plus fait pour la séduction (car alors il irait contre le but poursuivi); il prend des allures de panoplie. Il révèle, comme si l'homme fatigué se laissait toucher par des certitudes plus que par le mystère. La femme paraît toujours s'offrir; en fait, elle attrape et choisit. Ouvertement. Ce qui est neuf. L'amour est devenu un jeu entre individus égaux qui s'affrontent comme du même sexe. Le mâle cherche à posséder avec le minimum de dégâts sentimentaux. Le rut a la valeur morale d'un serment. Il signifie presque autant qu'il satisfait. Mais il n'est plus nécessaire de jouer la comédie de l'amour.

La femme se conçoit aussi en dehors de l'amour avec une acuité jamais à ce point atteinte. Son pouvoir est immense. Le nier obligerait de se boucher les yeux. Si dans l'amour ses faveurs travaillent l'activité masculine, en dehors la femme simplifiée, plus naturelle, domine plus fortement. Elle tient la mode, l'art, la civilisation à sa merci. Son titre de femme lui ouvre un droit à la critique qui n'a pas besoin des râles amoureux pour être authentifié. Maintenant que l'homme est un spécialiste, qu'un honnête

homme se pare des qualificatifs assombrissants, oisif, propre à rien, inutile, nos sœurs demeurent les seules à faire la société. Elles ne sont plus dans un coin, passives, mais au centre, actives, sans supérieurs. Répugnant toujours à l'effort logique, elles écoutent leurs décisions intimes sans appel, ce qui fait un monde cohérent très peu stable. Elles restent les seules à juger et à mettre en ordre, et comme elles sont encore mal faites pour cette besogne dont les œuvres ne sont plus rectifiées, les modes se succèdent : aimer, puis détester très rapidement. Valéry tombe après Pirandello. Ainsi, à plusieurs, elles sont de nouveau capricieuses. Par leur imitation forcenée de l'homme, les femmes arriveront, sous ce couvert, à instaurer dans lui une civilisation légère, toute en facilités, très claire. Les femmes seront naturelles avec mystère, capricieuses en toute intelligence. Leur habitude de ruser, sans emploi, tombera. Ce sera là une bien belle époque... si la machine le veut.

Dans la même revue (n° du 31 août), Mlle Lucie Pourquerol définit « les jeunes filles aujourd'hui » d'une plume alerte, trempée d'acide. Elle place son essai sous la dédicace de Marcel Proust, à son « âme difficile » et « amoureusement ». Elle débute par ce regret : « on n'enfante pas ses parents » et « on ne s'en console pas de sa vie ». Elle déplore de subir ses parents et de ne les avoir pas choisis. Le paradoxe vaudrait, si elle ne devait un jour infliger à ses propres enfants ce qu'elle reproche à ses auteurs. Mais, il convient de s'amuser de cette lecture sans la raisonner :

La jeune fille est une preuve flagrante de la perversité où l'humanité a abouti. Jamais Dieu n'avait réservé de place à la jeune fille en son paradis. Dans sa première et définitive conception, il y avait seulement l'homme et la femme. Si j'étais Dieu, j'inventerais un même enfer pour les gens qui attachent les chiens, châtrent les chats, mettent les oiseaux en cage et condamnent leurs filles à la virginité. Je voudrais monter au ciel tout de suite pour voir l'Enfer des parents.

Aucune espèce d'entente n'est possible entre eux et nous; il n'y a pour nous unir qu'un accord temporaire égal à celui qui lie les petits chiens à leurs maîtres et les serviteurs à leurs patrons. Nous sommes obligées d'user envers eux de la plus élémentaire des diplomaties, de les regarder comme des dictateurs bénis. Au fond, nous les trompons sans cesse, autant par nos effusions que

par notre docilité. Eux se croient naturellement victorieux et s'en vantent largement. Il faut attendre que nous ne soyons plus des jeunes filles pour arriver à traiter franchement avec eux. Mais avant d'arriver à ce moment libérateur, ils nous obligent ainsi à la plus noire hypocrisie. Car si la franchise de la jeune fille est parfois comprise, acceptée et accordée, même par les étrangers, elle ne l'est jamais par les parents.

Une jeune fille, pourtant, c'est un être à l'état naturel : ainsi de la pouliche, par exemple, — et « la perversité où a abouti l'humanité » n'y est pour rien.

Mlle Pourquerol ressemble à la mère de son père. Elle en a « l'arthritisme ». Elle écrit plaisamment que, pour sa mère à elle, elle est « une belle-mère en miniature ». Ces confidences brillent par cent facettes. Des sentiments paternels à son égard, elle explique : « je les sens à une allure d'amour ». Ils ne la « troublent pas ». Elle résume : « Ce doit être ainsi qu'on aime un vieux mari ». Tout cela est artificiel, corrosif. Aux dernières lignes le ton change : il revient à la simple sincérité, l'euphorie après la rage de dents :

Je sens que je suis deux. Il y en a une que je préfère. Elle a tort et je lui cède toujours. C'est celle qui cache l'autre. C'est aussi celle qui disparaîtra. Le plus bel enfant est celui dont les jours sont comptés. Ah ! que j'aime dans moi ce qui ne restera pas !

Je facilite ce qui est mon erreur, j'écoute toujours celle qui parle avec la voix pointue et orgueilleuse de la jeune fille, au point de couvrir les justes paroles de mon *moi*, réel et libre de toute influence virginale.

Ah ! comme elle parle la jeune fille ! comme elle m'envahit, me déborde et me fait toute ! Est-ce parce qu'elle sait qu'elle est passagère et de vie si infiniment courte qu'elle prend ainsi tant d'importance ? Comme tous ceux qui ont la sensation de mourir jeunes, elle veut vivre vite.

Et moi, qui sais que je la perdrai un jour, mon âme virginale, je suis pleine d'indulgence pour elle. Et je la gâte, et je l'exauce, et je l'écoute, et je la veille ainsi qu'un animal sacré.

Quand j'étais une petite fille, je pleurais le soir, dans mon lit, quand j'avais, d'un coup, comme une simple douche, la sensation que je ne serais pas toujours une petite fille. Je prenais mes pieds, deux fois plus petits que ceux que je possède aujourd'hui, dans

mes mains, avec la pensée sûre que je pourrais peut-être ainsi les empêcher de pousser. Et maintenant encore je me garde comme je tenais mes pieds, avec la crainte angoissée qu'un jour je pourrais ne plus être ainsi. Ah! comme elle est fière d'être une jeune fille, la jeune fille!

§

Dans un « Essai sur la Poésie » paru dans **La Revue Européenne** (août-septembre), M. Bernard Fay explique les tendances présentes de la poésie par un effet collectif des inventions qui ont diminué l'éloignement, le temps des voyages, la vie privée. Pour celle-ci, le téléphone ne la force-t-il pas? et la radio?

Le seul luxe que la poésie, désormais, puisse donner à l'être humain, c'est la différence. L'humanité regorge de bruits harmonieux, ou tout au moins rythmés, de bons sentiments spontanés ou tout au moins organisés, de compréhension mutuelle, sympathique ou tout au moins pédagogique, mais nul n'a plus l'occasion de se retrouver soi-même, de se développer soi-même, de jouir de cette suprême richesse, la seule nécessaire et la seule qui donne une apparence de réalité à la vie : la différence individuelle.

Très judicieusement, M. Fay observe que « ce qui conserve quelque nouveauté à nos écoles de poésie modernes », c'est l'ignorance à peu près générale de ce qui a été rythmé après Rimbaud et Mallarmé. Il termine par cette page :

Ces procédés nouveaux irritent beaucoup de lecteurs distingués et intelligents. Ils ne réfléchissent pas que la poésie n'a jamais été amusante, qu'elle n'a jamais eu raison, et qu'elle n'a jamais pu s'entendre avec le monde extérieur sans en mourir. Ils oublient que la compréhension et l'imitation étaient des arts jadis, quand il était difficile et délicat de communiquer avec son prochain, mais que, maintenant, seuls l'isolement et la différenciation sont des arts, puisque la compréhension et l'imitation sont devenus des procédés mécaniques et des fatalités que le monde matériel et le monde social nous imposent de tout leur poids.

Il est fort naturel que l'on n'aime pas la poésie moderne, mais il est puéril de penser qu'aucune autre poésie puisse vivre en ce moment. L'homme n'a besoin de rien que de cela. Il peut détester ses besoins. Il ne peut les feindre.

Le développement de cette poésie moderne est extrêmement lent et maladroit. L'homme dépense une telle imagination et tant de ressources subtiles à se socialiser, qu'il lui reste seulement des ressources maigres et des élans informes pour s'individualiser. Les Mérovingiens n'étaient pas plus gauches; nous en sommes à leurs chars à bœufs.

Il y a là, du reste, un certain pittoresque, dont on peut jouir.

Mémento. — *La Nouvelle Revue Française* (1er septembre) : « Aphorismes » de M. Paul Valéry. — « Saints de glace », poèmes de M. André Salmon. — « Premiers pas avec Antoine », souvenirs aigres de M. Lugné-Poe.

La Revue Universelle (1er septembre) : « Le Romantisme de la Diplomatie » par M. le Comte de Saint-Aulaire. — « Classicisme de Rubens » par M. R. Ritter.

Etudes (20 août) : « Mes paysans chinois », notes du père Hugon, victime de la Révolution chinoise.

Palestine (n° d'été, double) : Par divers : « La Palestine et le mandat britannique ». — « Dernière revision de l'affaire Dreyfus »; « Souvenirs de Bernard Lazare » recueillis auprès d'un de ses frères par M. Bernard Lecache.

Revue hebdomadaire (30 août) : « Chateaubriand », son mariage et l'émigration, par M. Louis Martin-Chauffier. — M. Noël Nouet : « Scènes de la vie de province dans le Japon d'aujourd'hui ».

La Revue de France (1er septembre) : « L'amiral Duperré et la prise d'Alger » par M. G. André-Hesse. — « Conversations à Berlin » par M. Wladimir d'Ormesson.

La Revue de l'Amérique latine (1er septembre) : « Eloge du romantisme » par M. Joao Pinto da Silva.

La Revue de Paris (1er septembre) : M. E. Bove : « Journal écrit en hiver ». — « Réaumur à travers ses papiers inédits » par M. Maurice Caullery. — « Mme de Saint-Blamant » par M. Claude Gevel. — « Sur les pentes de la chaîne annamitique », par M. René Bax.

Le Correspondant (25 août) : Mme Jean Balde : « Montesquieu, châtelain de la Brède ». — « Navale » par M. Louis Guichard.

Bifur (n° 6) : « La Volga se jette dans la Caspienne » par Boris Pilniak. — M. F. Berthault : « D'une fille de 20 ans ». — « La mort de Wladimir Maïakowski » par M. V. Pozner. — « Souvenirs de Zimmerwald », par M. Henri Guilbeaux, qui n'excepte de bien amers souvenirs que sa grande admiration pour Lénine.

L'Essor (6e cahier) consacré au centenaire du romantisme.

Les Cahiers d'Occident (n° 9) : « Signes de notre temps », recueil d'écrits de M. Eugène Marsan.

La Revue Mondiale (1er septembre) : « Après Genève », par M. L. J. F. — « La reconstruction spirituelle de l'Europe », par lady Parmoor. — « Le nouveau savoir-vivre » par M. Paul Reboux. — « Nos témoins » par M. Alain Laubreaux.

Le Crapouillot publie, dans un numéro spécial sur la guerre, de bien curieuses découpures de la presse, entre août 1914 et novembre 1918, opérées et classées par M. Charles Daudet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHÉOLOGIE

Edmond Pilon : *L'Ile-de-France*, B. Arthaud. — H. Quilgars : *Guérande, terre bretonne*, Editions de l'imprimerie commerciale de Bretagne, Rennes.

M. Edmond Pilon, avec lequel j'ai travaillé longtemps au « Tour de France », de notre ami Octave Beauchamp, a publié un volume sur l'**Ile-de-France**, qui est le résumé de ses recherches sur la province.

L'Ile-de-France, on le sait, fut le cœur du Pays, le territoire royal autour duquel se constitua graduellement la France actuelle.

L'Ile-de-France, couverte encore de vieilles abbayes, Longpont, Port-Royal, le Val, Maubuisson, Royaumont, Cernay, etc..., est un vaste « jardin de pierres », ensemble de constructions qui ont gardé toute « leur beauté et toute leur histoire ».

Ce fut longtemps une région de pèlerinages : Notre-Dame-des-Vertus à Aubervilliers, Saint-Denis-en-France, Sainte-Geneviève-des-Bois, Saint-Sulpice-de-Favières (délicieuse église, par chance, restée debout), etc...

Ainsi, en Ile-de-France, tout un monde d'histoire s'élève à chaque pas du sol millénaire, des pierres vénérables, des jardins charmants, du chant des eaux, du chant des sources, et de celui aussi des cloches sonores.

Saint-Denis-en-France, qui resta durant toute la vieille monarchie le tombeau des rois, a gardé sa crypte qui correspond à l'ancienne chapelle souterraine de la Vierge construite en 832 par l'abbé Hilduin. Cette crypte est adossée à une grande abside arrondie, dont on voit encore la trace au dehors et qui n'était autre que le martyrium de l'église carolingienne contenant les restes de saint Denis. C'est là, enfin,

que sont venus reposer les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette retirés du cimetière de la Madeleine.

Toute cette banlieue parisienne recèle, d'ailleurs, de nombreuses localités intéressantes, telles que : Ecouen et son très beau château bâti par Anne de Montmorency; Gonesse, Clamart, Livry illustré par Madame de Sévigné; Villeparisis, Montfermeil, Chelles et le château de Champs, que posséda Madame de Pompadour; Vincennes avec son donjon féodal et sa chapelle qui renferme le tombeau du duc d'Enghien.

De Saint-Cloud, brûlé par les Allemands en 1870, il ne reste que le parc, les gradins et les terrasses; on arrive à Sèvres et à Ville-d'Avray qu'illustra le vieux Corot; Argenteuil, Epinay, Montmorency, Eaubonne, Andilly, Deuil, le château de la Chasse, Montlignon, Groslay, Saint-Prix, Saint-Leu...

Versailles commande la grande banlieue de Paris, le Versailles de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, dont on retrouve ici à peu près toute l'histoire.

La chapelle du château est une des parties de l'ensemble les plus délicieuses. Le conservateur, M. de Nolhac, a su faire des appartements royaux un musée des plus remarquables, en même temps qu'il assurait les réparations les plus urgentes des constructions.

De nombreuses publications concernent d'ailleurs la localité; nous y renvoyons volontiers le lecteur. Maisons-Laffitte, dont on a transporté au Louvre une délicieuse grille en fer forgé, — à l'entrée de la galerie d'Apollon, — est un joli château du XVIIIe siècle, qui a été restauré récemment et que l'on peut visiter avec intérêt. Le château de Saint-Germain-en-Laye a été également restauré. Il contient, on le sait, un musée préhistorique des plus intéressants, et sa chapelle, devenue un asile de vieilles pierres tombales, est une des plus belles choses que l'on puisse voir. — De Marly il n'est resté à peu près que l'emplacement et le souvenir des villégiatures du Roi Soleil. — Avec la Malmaison, on retrouve un des décors dans lesquels vécut Napoléon Ier. Il y habita fréquemment avec l'impératrice Joséphine, et c'est de là qu'il partit pour se confier aux Anglais qui l'internèrent à Sainte-Hélène.

Nous ne pouvons donner qu'une simple nomenclature des localités, d'ailleurs presque toujours intéressantes, qu'il nous reste à mentionner.

Dans le Drouais, c'est le château d'Anet, Dreux, avec son bizarre Hôtel de Ville et la chapelle funéraire de la famille d'Orléans.

Le pays chartrain s'étend avec Chartres et sa très belle cathédrale, ses églises diverses, la porte Guillaume; Nogent-le-Roi, Maintenon avec son beau château; Rambouillet avec son château très modernisé, mais où subsistent des tours féodales. De ce côté, on trouve, encore, Montfort-l'Amaury avec sa jolie église, les restes du château, un cimetière à galeries couvertes, etc.; Houdan avec son donjon utilisé par l'époque moderne; Dourdan, plus au sud, avec son château, sa jolie église, ses vieux remparts; Limours, Arpajon, Marcoussis, Montlhéry-en-Hurepoix. Non loin se trouve Etampes avec sa tour Guinette, ses églises, dont l'une est fortifiée, de vieux logis comme celui d'Anne de Pisseleu, son hôtel de ville.

Nous avons laissé dans le nord-ouest Mantes avec sa collégiale, l'ancien clocher de Saint-Maclou, le pont de Limay, la porte aux Prêtres et des bribes des vieux remparts; dans le Mantois, on peut, encore, mentionner le château de Rosny, où se retira Sully, après l'assassinat de Henri IV; l'église si remarquable de Vétheuil. De ce même côté se trouve encore Triel, avec sa jolie église, sous le chœur de laquelle passe une route.

Aux limites de la Normandie, c'est enfin Gisors, avec sa belle église Saint-Gervais, les restes d'un château, son hôtel de ville — ancien couvent de Carmélites. —

Bien d'autres localités intéressantes seraient à mentionner dans la vallée de l'Oise, comme Compiègne, Saint-Leu-d'Esserent, Pontoise, Luzarches, etc...; dans le Valois, Senlis, Crépy-en-Valois, Pierrefonds et Coucy-le-Château, Chantilly, la Ferté-Milon. Dans la Brie et le Gâtinais, Melun, Vaux-le-Vicomte, Fontainebleau, Moret, Nemours, Château-Landon, etc., etc...

Nous renverrons au volume de M. Edmond Pilon pour l'étude de ces régions dans lesquelles s'est déroulée en somme, une grande partie de l'histoire de France. C'est dire tout l'in-

térêt du livre qui offre de nombreuses photographies et a été très heureusement présenté par la librairie Arthaud de Grenoble.

§

Une intéressante publication encore est celle de M. H. Quilgars sur Guérande, terre bretonne.

Nous sommes ici en plein *Armor*, où les villes intéressantes sont d'ailleurs nombreuses.

Le pays est un labyrinthe de chemins, de champs, de bois, de landiers sans issue, physionomie particulière aux terres celtiques et qu'on retrouve en Irlande, en Cambrie et en Calédonie.

Il y a des fontaines, des étangs partout; sans eux la terre guérandoise ne serait pas terre celtique. Une des fontaines porte le nom de « Guélet » — « voir » —, c'est la fontaine de la clarté, qui devait être déjà vénérée au temps des druides.

Les fontaines et étangs tiennent d'ailleurs une grande place dans les traditions régionales.

Les villages guérandais ont gardé leur physionomie d'il y a cinq cents ans — depuis le duc Jean V qui reste le plus grand souverain qu'ait eu la Bretagne.

Guérande a conservé son rempart d'autrefois. C'était une ville d'églises et de chapelles. Notre-Dame, Saint-Jean, Sainte-Anne; sans compter les sanctuaires des faubourgs; Saint-Laurent, Saint-Ives, Saint-Michel, Saint-Annel, la Trinité, Saint-Louis. Il y en avait d'autres encore, dont une cathédrale qui datait de Nominoë, mais leur souvenir est presque disparu.

Le volume de M. H. Quilgars parle abondamment des origines de la ville et de son histoire plutôt mouvementée, ainsi que des luttes soutenues par le pays jusqu'à sa réunion à la France, etc...

On y pourrai recourir, car il est intéressant à feuilleter.

Il lui manque peut-être une illustration convenable, qui permettrait au lecteur de situer plus exactement les lieux et les faits dont il est question; on aurait pu y ajouter encore une table et un index.

C'est malgré tout une publication heureuse de l'imprimerie régionale.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Analyses chimiques des sculptures sur os. — On sait combien les gravures et les sculptures sur os de Glozel ont été passionnément discutées.

Les experts policiers ont parlé d'os frais... Malheureusement pour eux, ce qu'ils ont pris pour de l'os frais est du *bois de cervidé!*

On comprendra d'autre part qu'on puisse hésiter à détériorer des œuvres d'art, qui sont souvent « *la vie même* », selon l'expression du grand artiste qu'est Jacques-Emile Blanche, pour y effectuer les prélèvements nécessaires aux analyses chimiques. C'est pourquoi si plusieurs analyses d'objets en os et d'os humains ont déjà été faites aux Universités de Lyon, d'Oslo, de Porto, celles des sculptures sont moins nombreuses.

Toutefois, dès avril 1928, l'illustre savant que fut M. Depéret avait prélevé, à ma demande, sur une sculpture de tête de capridé (fig. 394 de mon « Glozel »), trouvée lors des travaux du Comité d'Etudes, un fragment osseux qui fut analysé, à l'Université de Lyon par M. le professeur Couturier.

Les résultats furent publiés dans le *Rapport du Comité d'Etudes* (*Cahier de Glozel*, N° 6) :

Poids de l'échantillon	0,1222
Analyse :	
Humidité	5,23 %
Matières minérales (après correction du carbonate de chaux décomposé par la calcination)	84,45 %
Matières organiques	10,32 %
	100

Le très faible poids de l'échantillon n'a permis de rechercher que le carbonate de chaux et l'oxyde de fer.

Co^3Ca	1,83 %
Fe^2O^3	0,31

Il est à remarquer que les os frais ont des teneurs très différentes de ces deux éléments, soit 10 % environ de carbonate de chaux et 0 gr.10 d'oxyde de fer. Il y a donc dans l'échantillon disparition d'une grande partie du carbonate de chaux et augmentation de l'oxyde de fer, faits qui caractérisent un degré élevé de fossilisation.

Professeur COUTURIER,
Institut de chimie de l'Université de Lyon.

L'hiver dernier, je priai également M. Söderman, professeur de Technique policière à la Faculté de Droit de Stockholm, qui était venu étudier nos collections, de prélever, sur une sculpture de son choix, un morceau d'os aux fins d'analyse.

M. Söderman, après examen attentif de tous les objets du Musée de Glozel, porta son choix sur une sculpture de bovidé (fig. 389 de mon « Glozel »).

L'analyse chimique en a été faite par M. R. Blix, au *Laboratoire de minéralogie du Musée national des sciences Naturelles* de Stockholm :

Matière organique + eau..................	15,4
Phosphate de chaux	57,1
Carbonate de chaux	16,4
Silice, oxydes d'aluminium, de fer et de magnésium	11,1
	100

On peut se rendre compte que le degré de fossilisation très avancé (1) de cette sculpture est le même que celui qui est donné par M. le professeur Couturier :

10,32 + 5,23 = 15,55 dans l'une,
15,4 dans l'autre analyse.

Néanmoins, comme je l'ai démontré dans ma *Réfutation du rapport des Experts policiers* (2), il est bien certain que les gravures et sculptures de Glozel ne peuvent pas toutes avoir exactement le même degré de fossilisation.

(1) On sait que les os frais contiennent environ 40 % de matière organique (Dictionnaire de Médecine de Littré et Gilbert).
(2) *Mercure de France*, 15 septembre 1930.

Les Experts policiers eux-mêmes ont été obligés de reconnaître que le taux de la matière organique varie « selon que sur un même os on analyse la partie compacte ou la partie spongieuse... Cela tient évidemment à ce que le tissu spongieux offre aux échanges une surface plus considérable que le tissu compact. »

D'autre part, chaque objet doit présenter un degré d'imperméabilité plus ou moins grand aux eaux d'infiltration selon que le raclage, le polissage et le durcissement au feu ont été poussés plus ou moins loin.

On voit donc combien est complexe le problème de la fossilisation des pièces œuvrées en os et quelle fut l'erreur des Experts policiers (*on prépare ainsi la solution voulue en choisissant arbitrairement les données*), qui ne prirent en considération que le facteur « temps » !

DOCTEUR A. MORLET.

ORIENTALISME

Georges Dumézil : *Le problème des Centaures*, Geuthner (Annales du Musée Guimet), 1929. — Frédéric Macler, *Trois conférences sur l'Arménie*, *Ibid.*, 1929. — Maurice Magre : *Magiciens et illuminés*, Charpentier, 1930. — Mémento.

M. G. Dumézil, professeur d'histoire des religions à l'Université de Constantinople, est presque le seul Français adonné à des études de mythologie comparée. Il faut se féliciter que l'un des nôtres au moins continue des recherches de ce genre, si compromises qu'elles aient pu être naguère quand les imitateurs de Max Müller maniaient avec trop d'arbitraire la méthode d'information linguistique. Dans le Problème des Centaures, qui fait suite au *Festin d'immortalité*, l'auteur marche sur les traces de E. H. Meier et d'Adalbert Kuhn, en s'efforçant de compléter les données de langues par celles que fournit la sociologie comparative.

L'assistance du maître Meillet ne lui a pas fait défaut. Quant à l'inspiration sociologique, elle s'apparente à celle des Orientalistes plus ou moins soumis à l'influence durkheimienne : celle de M. Granet ou de J. Przyluski. Exactement comme ce dernier, fouillant la légende du Concile de Râjagri découvre, sous-jacent, un paganisme préboudhique,

l'attestation d'une fête inaugurant la saison des pluies en commémorant la mort de Gavâmpati, dieu de la sécheresse; de même ici, derrière un mythe de large extension indo-européenne, on entrevoit, on devine — ou on postule — des cérémonies saisonnières.

Le mythe, c'est la croyance à des génies mi-humains, mi-animaux — gandharvas des Indo-iraniens ou Centaures des Grecs — mêlés en particulier à certaines fêtes de fin d'hiver, tel notre Carnaval. Le rite primitif, c'est l'activité de magiciens adonnés à régir le cours des saisons et par conséquent la fécondité de la nature, agraire, animale et humaine. M. Dumézil, attentif à suivre à travers le monde indo-européen les variations de cette croyance et de ces pratiques, a peu creusé le problème à notre sens plus ardu : quel titre pouvait invoquer cette prétendue « corporation » à monopoliser le besoin de réincarnation qui travaille les âmes défuntes? La solution que l'on soupçonne à lire cet estimable ouvrage se pourrait formuler ainsi : les sorciers régulateurs du temps se trouvaient, par une possession temporaire, les instruments mêmes de la réincarnation des morts. La licence carnavalesque entrebâille pour ainsi dire la porte qui sépare les vivants des défunts; ceux-ci, parmi les jeux et les mascarades, suscitent et exploitent au profit de leur appétit de vie les occasions de renaître.

Les Trois conférences sur l'Arménie, faites à Bucarest par F. Macler, répandront, il faut l'espérer, parmi nous quelque connaissance de ce que l'auteur appelle l'épopée, de ce que nous appellerions plutôt l'épreuve arménienne. Ce volume de près de 300 pages est encombré de documents roumains insignifiants, doublés de leur traduction française. Il est bref sur l'étonnante et misérable histoire de ce peuple chrétien qui vécut la plus grande partie de son passé, comme Israël, en diaspora. Auparavant, c'était un régime de satrapie, puis les influences grecque et romaine, mais plus encore, quoique plus mystérieuse, l'empreinte parthe et scythe. Après, l'essaimage à l'Ouest et à l'Est, particulièrement dans l'Inde, où les Arméniens jouaient un rôle commercial prépondérant avant l'arrivée des Anglais. Notre public oublie trop ou ignore l'exis-

tance des deux Arménies, la bagratide et la cilicienne, quoique cette dernière ait étroitement fraternisé avec nos croisés. *A fortiori* avons-nous tout à apprendre sur l'art, sur le théâtre de ce peuple. C'est pourtant notre Saint-Denis qui conserve le tombeau, d'ailleurs vide, du dernier roi d'Arménie, Léon VI de Lusignan, dont l'infortune fut égale à la gloire.

« Certains esprits trop graves, dit M. Magre, se plaisent à écarter de l'histoire les événements qui se présentent revêtus, de pied en cap, de fantaisie légendaire » (150). Cet auteur paraît, de propos délibéré, faire l'inverse, sans redouter que l'histoire se réduise au roman-feuilleton. Il est permis, certes, de révérer les grands visionnaires, et nous sommes prêt à protester contre leur exclusion d'une histoire qu'ils ont contribué à enrichir d'expérience humaine; mais nous ne pensons pas qu'on les rende plus vénérables en traitant de leur œuvre d'une façon elle-même visionnaire. S'ils ont souffert des orthodoxies, ils n'ont rien à craindre de la recherche objective, et ils méritent cet hommage, bien supérieur, croyons-nous, à une sympathie exclusivement lyrique.

Sur Apollonius de Tyane, sur les Albigeois, sur Rosenkreuz et les Templiers, sur Nicolas Flamel, sur Saint-Germain, enfin sur M[me] Blavatsky, M. Magre a écrit des pages ardentes, jamais ennuyeuses. Mais, encore une fois, le réel serait plus salutaire, plus satisfaisant que le « romancé ». Si l'on a des motifs plausibles de situer Rosenkreuz au XIII[e] siècle, non un ou deux siècles après, pourquoi ne pas les indiquer? Si l'on se persuade que les Albigeois prolongent en un rameau occidental « l'ordre asiatique », pourquoi soutenir que la preuve de cette connexion « importe peu » (100)? En tout cas, s'il s'agit d'un rameau « bouddhique », il doit être distingué de la vieille souche védique ou brahmanique, et non confondu avec elle (8, 99). On cherche trop aussi à captiver l'intérêt d'un public médiocre : la nudité de la sibylle Saurimonde indiffère à un lecteur sérieux.

MÉMENTO. — La maison Payot vient de publier 250 pages de traduction de textes palis relatifs à la vie du Bouddha. Cette adaptation française d'un recueil composé par E. H. Brewster, quoiqu'elle ne s'accompagne d'aucune note, comme si tout dans le canon hina-

yaniste se comprenait à livre ouvert, pourra rendre de réels services. (*Gotama le Bouddha, sa vie.* 1929.)

P. MASSON-OURSEL.

BIBLIOTHÈQUES

Le Service de la documentation et des bibliothèques à la Préfecture de la Seine. — Décidément, la vérité est en marche, non plus, comme il y a trente ans, pour réparer une erreur judiciaire manifeste, mais pour réorganiser nos bibliothèques françaises, restées si longtemps figées dans des formules désuètes et insuffisantes.

Réunion des bibliothèques nationales, liaison des bibliothèques générales et des bibliothèques spécialisées, nationalisation imminente des municipales classées, organisation rationnelle de la lecture publique, rétablissement d'un service directeur à défaut d'une direction spéciale qu'il faudra bien se décider à créer, voilà quelques-unes des étapes déjà franchies, en attendant la constitution du corps unique des bibliothécaires, l'attribution à ceux qu'on trouve bons pour les emplois de production des postes de direction, monarchiquement donnés aujourd'hui à des « gens de cour », la réorganisation des bibliothèques administratives, etc.

Que cette réorganisation d'ensemble soit une nécessité de l'heure, qu'il soit indispensable d'aménager un outillage d'information et de documentation répondant aux besoins de notre époque et aux conditions actuelles du travail, un fait récent et singulièrement instructif vient de le prouver.

Dans la séance du Conseil municipal de Paris du 10 avril 1930, un membre de l'assemblée, « homme de la rue », si j'ose dire, étranger à notre corporation et à nos travaux, M. Joly, a judicieusement réclamé un laboratoire de documentation à l'usage des conseillers municipaux et généraux et des fonctionnaires administratifs.

Nul plus que moi n'a qualité pour souligner cette intervention, qui est un signe des temps, ni plaisir à apporter le concours de ma vieille expérience, ayant, onze ans durant, lutté contre le secrétaire général de la préfecture et sa camarilla pour doter l'Hôtel de Ville d'un service de documentation et la

population parisienne d'un service de lecture répondant à leurs besoins respectifs.

Et nul n'a pu mieux apprécier à quel point le préfet de la Seine, en maintes circonstances, n'est, entre les mains de ses hauts fonctionnaires, qu'une machine à signer les décisions les plus extravagantes.

N'ai-je pas un jour fait annuler par le rapporteur du budget une délibération, provoquée par le préfet, sur les propositions en cascade de cinq fonctionnaires successifs, qui engageait une dépense de 500.000 francs or, dont on a dû reconnaître, sur mon initiative, qu'elle n'était pas seulement évitable, mais dommageable? Une autre fois la direction du Personnel n'a-t-elle pas fait signer la nomination d'un archiviste aux fonctions de chef du domaine municipal par le même préfet qui avait déclaré absurde la nomination antérieure d'un autre archiviste comme sous-chef des égouts? Enfin, les tout-puissants bureaux qui demeurent, tandis que les préfets passent, et dont le mauvais esprit demeure aussi, malgré les changements de leurs dirigeants, n'ont-ils pas fait endosser au préfet une argumentation ridiculement fausse tendant à prouver l'inutilité de confier à des bibliothécaires de métier la gestion des bibliothèques, argumentation qui prouvait seulement l'incompétence et la partialité de ses inventeurs?

Ces préliminaires énoncés, et il était indispensable de les énoncer, si on veut aboutir, il est effectivement nécessaire que les conseillers municipaux et généraux et les fonctionnaires de la préfecture de la Seine puissent trouver sans peine ni retard la documentation dont ils ont besoin.

Un organisme approprié doit préparer, classer et fournir cette documentation.

Cet organisme existe virtuellement : il réside dans la demi-douzaine de bibliothèques administratives existant actuellement à la préfecture de la Seine et dont une réorganisation technique et moderne s'impose. Dans l'outillage documentaire contemporain, la bibliothèque, magasin de livres machinalement conservés avec les traditionnels catalogues par auteur et par matière, à raison d'une fiche unique par ouvrage, doit céder la place à un service de documentation spécialisée, comprenant, à côté d'une collection relativement restreinte d'ou-

vrages de références, à toute occasion éliminés et remplacés par des équivalents plus récents et mieux au courant du dernier état de leur discipline, un répertoire sur fiches, produit du dépouillement analytique et critique des livres, brochures, articles de périodiques et de journaux se rattachant à la spécialité du service considéré, à l'exclusion, en principe, de la réunion matérielle de ces imprimés eux-mêmes.

Un principe essentiel doit être à la base de la constitution de ce répertoire : utiliser ce qui déjà existe ailleurs, ce qui déjà s'exécute ailleurs; coordination d'abord.

Les bibliothèques administratives de la préfecture de la Seine, maladroitement tenues à l'écart de l'évolution contemporaine par l'incompétence et la routine des bureaux, qui ont paralysé l'effort de rénovation tenté il y a une quinzaine d'années et qui viennent encore de manifester tout récemment leur incompréhension des besoins actuels en la matière, les bibliothèques administratives exigent une réorganisation immédiate basée sur les principes suivants :

Le groupement substitué à la dispersion;

L'unité de direction substituée à l'absence de direction;

La compétence substituée à l'incompétence;

Un personnel technique restreint et producteur substitué à un personnel bureaucratique excessif et stérile.

Résultat global : rendement accru avec une dépense égale, sinon moindre;

Un chef et deux adjoints, tous trois techniciens spécialisés; un aide de bibliothèque qualifié dans chacune des six bibliothèques ou, pour mieux dire, dans chacune des six branches du service; des collaborateurs extérieurs payés à la tâche; un commis administratif; telle paraît pouvoir être la composition du personnel.

La réforme va se heurter à l'hostilité des bureaux, notamment à l'incapacité traditionnelle de la direction du personnel à organiser les services scientifiques et techniques; au cours de ces quarante dernières années, elle a provoqué des nominations injustifiées, arbitraires, illégales et financièrement désastreuses, à Carnavalet, aux Archives départementales, aux bibliothèques administratives et municipales; à accepter la méthode bureaucratique des rapports unilatéraux, rédigés

dans l'ombre, à l'écart de tout examen contradictoire, à l'exclusion de toute compétence, on courrait à un échec certain; on verrait, une fois de plus, un préfet de la Seine repoussant une réforme indiscutablement nécessaire, parce que trompé par une argumentation fallacieuse dont une compétence officielle, telle l'Inspection générale du ministère de l'Instruction publique, lui aurait montré l'inconsistance.

Pour aboutir, il faut adopter une méthode rationnelle, une marche progressive :

1° Former un groupe de quatre techniciens;

2° Visiter les six organisations existantes, et établir un rapport sur chacune d'elles;

3° Examiner les rapports administratifs et les études déjà consacrés au sujet;

4° Visiter les organisations similaires (Musée Social, Union des Villes, Versailles, etc...);

5° Introduire un mémoire préfectoral proposant la nouvelle organisation, comme suit :

Service de la documentation et des bibliothèques. Personnel technique : un chef, deux adjoints, six aides de bibliothèque, un inspecteur des bibliothèques municipales, directeur de l'Ecole des bibliothécaires (le conservateur de la Bibliothèque Forney en faisant fonctions, moyennant une indemnité). — Personnel administratif : un commis. — Personnel de service : mémoire.

ERNEST COYECQUE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Emile Zola contre Frédéric Mistral. — Frédéric Mistral fut chargé d'accueillir à Saint-Rémy de Provence, au mois de septembre 1868, les poètes de la Catalogne, qui, au mois de mai précédent, avaient fait une fraternelle réception aux félibres provençaux invités à des jeux floraux.

L'allocution prononcée par Mistral unit tout d'abord à la littérature catalane « la littérature glorieuse de Paris qui, depuis vingt ans, a, de toutes manières, encouragé et applaudi la renaissance provençale ». Il souhaita la bienvenue « à la députation d'écrivains supérieurs qui représentaient les lettres

françaises ». Il ajouta : « La Provence de Massillon, de Vauvenargues, de Mirabeau, de Thiers, de Guizot et de Mignet appartient à la France. »

Après avoir ainsi fait les honneurs de la journée aux lettres françaises, il rappelait les liens qui avaient existé entre la Catalogne et la Provence et terminait par une sorte de manifeste délibéré sans doute avec le Consistoire du Félibrige et intitulé *Ce que nous voulons*.

C'était un programme que l'on doit aujourd'hui juger bien modeste, le droit simplement pour les enfants de la Provence de parler leur langue interdite comme un patois vulgaire dans les écoles.

La seule partie de ce discours qui touchât à la politique nationale était celle-ci :

« Nous voulons que notre peuple, au lieu de croupir dans l'ignorance de sa propre histoire, de sa grandeur passée, de sa personnalité, apprenne enfin ses titres de noblesse, apprenne que ses pères se sont considérés toujours comme une race, apprenne qu'ils ont su, nos vieux provençaux, vivre toujours en hommes libres et toujours se défendre comme tels : à Marseille autrefois contre la Rome de César, dans les Alyscamps d'Arles, à la Garde-Freinet contre les Sarrazins; à Toulouse, à Béziers, à Beaucaire, en Avignon contre les faux-croisés de Simon de Montfort; à Marseille, à Fréjus, à Toulon et partout contre les lansquenets de l'empereur Charles-Quint.

Il faut qu'il sache, notre peuple, qu'ils se sont, nos anciens, annexés librement, mais dignement, à la généreuse France, dignement, c'est-à-dire en réservant sa langue, ses coutumes, ses usages, et son nom national. Il faut qu'il sache, notre peuple, que la langue qu'il parle a été, quand il l'a voulu, la langue poétique et littéraire de l'Europe, la langue de l'amour, du gai-savoir, des libertés municipales, de la civilisation.

Peuple vaillant, voilà ce que nous voulons t'apprendre, à ne pas rougir, devant personne, comme un vaincu, à ne pas rougir de ton histoire, à ne pas rougir de ta patrie, à ne pas rougir de ta nature, à reprendre ton rang, ton premier rang entre les peuples du midi. »

Dégagé de la redondance oratoire, ce discours est d'autant plus irréprochable qu'il se terminait par un toast « à la Cata-

logne notre sœur, à l'Espagne notre amie, à la France notre mère ».

Tel qu'on vient d'en lire l'analyse et les passages essentiels, il excita chez certains esprits une émotion qu'on peut juger artificielle et l'écrivain qui se fit le plus remarquer par sa véhémence fut précisément un outrancier à l'ordinaire, l'auteur de *Mes haines,* Emile Zola, qui avait déjà publié ses quatre premiers romans. Il donna à la *Tribune* du 20 septembre 1868, onze jours après le discours de Saint-Rémy, un article où il se présentait en ami, en compatriote, et qui, ayant la forme d'une lettre ouverte à Mistral, commençait ainsi :

« Vous pouvez mettre votre main dans la mienne, sans craindre que je blesse vos affections... Les chanteurs de Provence accueillent en frères les chanteurs de Catalogne; ils donnent aux nationalités l'exemple de l'amour du sol et de la communion des peuples dans l'idéal; cela est noble et bon. J'applaudis à votre réunion, j'aurais voulu être parmi vous pour me griser de votre enthousiasme et rêver votre rêve pendant une heure. »

Cet exode fait présager une approbation. Tout à coup Zola déclare que les paroles prononcées par Mistral à Saint-Rémy sont « presque mauvaises » et, soit qu'il les ait mal lues ou mal comprises, car pas un seul mot ne justifie cette sortie, il ajoute :

« Dans votre grande tendresse pour le coin de la France où vous êtes né, vous regrettez un passé cruel dont la Révolution nous a sauvés, vous niez un présent qui est plein d'activité et de force, vous souhaitez un avenir qui, en se réalisant, ferait faire aux nations un saut de plusieurs siècles en arrière...

Voici quels sont vos vœux, si je vous ai bien compris. Vous voulez chasser la langue française de votre province, la résurrection que vous rêvez n'est pas seulement une révolution littéraire; vos poèmes sont une arme, vos vers doivent ramener dans chaque coin du pays l'usage de l'ancien idiome. Et, quand la langue provençale régnera de nouveau, vous comptez sans doute demander votre autonomie, vos franchises d'autrefois. Puis vous vous séparerez de la France, de cette sœur cruelle, comme vous l'avez nommée un jour, qui a fouaillé et chargé de chaînes sa sœur cadette.

Eh quoi ! une rébellion ! Y songez-vous, monsieur? Je ne veux point railler, mais soyez certain d'une chose : si le mouvement que vous cherchez à déterminer avait quelques chances de succès, depuis longtemps vous auriez reçu dans votre chère retraite de Maillane la visite de deux gendarmes qui vous auraient conduit en prison. Vous ne vous souvenez donc pas de la façon paternelle dont on a traité le Var après le 2 décembre? Le Var cependant ne songeait pas à créer un royaume à côté de l'Empire, il réclamait simplement la liberté de la veille et on lui a répondu par des coups de fusil.

J'ai habité le midi pendant quinze ans. J'ai vu la Provence au tombeau; j'ai touché le corps, il était froid et s'en allait en poussière. Elle est bien morte, allez ! la fille brune, la fille voluptueuse qui était trop douce pour ne point se laisser poser le pied sur la gorge. Les Barbares du Nord l'ont étouffée dans une étreinte. Aujourd'hui ses enfants ne savent plus que balbutier sa langue... Les amis que j'ai laissés chez vous m'ont écrit dans le temps qu'ils n'auraient jamais pu comprendre *Mireille* sans la traduction dont vous avez compris la nécessité... Et vous voulez rendre à l'usage ce langage dont vous vous servez comme d'un instrument exquis et perdu et qui rend sous vos doigts savants ses mélodies dernières. Lorsque vous ne serez plus là, poète, on jettera votre luth dans un coin. »

Soixante-deux ans après cet article, on peut voir à quel degré Zola s'est montré mauvais prophète. Le Centenaire de Mistral est célébré jusqu'en Espagne et au Brésil et son « luth » n'a jamais été plus vivant. Six ouvrages viennent d'être simultanément publiés sur *Mireille,* sans compter les articles de revues et de journaux.

Du reste, tout est imaginaire dans cette lettre de Zola à Mistral, et sans souligner ce qu'elle contient d'étrange et de fantaisiste, nous devons dire que jamais le poète de Maillane ne songea à ressusciter le passé, à chasser la langue française de sa province, à la séparer de la France et à entrer en rébellion contre cette « mère » qu'il chérit. Cette Provence qui s'en va en poussière, ce cadavre au tombeau, n'est-ce pas du romantisme le plus macabre? L'allusion au poème de la *Comtesse,* si souvent reproché à Mistral, est de pure malveillance, puisqu'il est accompagné d'une note expliquant qu'il s'agit là d'une allégorie sur la centralisation, composée

au temps où la Ligue de Nancy lui portait bien d'autres coups.

Au surplus, voici en quels termes, d'après le *Journal* des Goncourt (III, p. 246), Emile Zola jugeait lui-même le 14 décembre 1868, les articles qu'il donnait à la *Tribune* :

« Il voudrait faire de grandes machines, et plus de ces articles infâmes, ignobles, crie-t-il sur un ton qui s'indigne contre lui-même. Oui, ces articles que je suis obligé de faire à la *Tribune* au milieu de gens dont il me faut prendre l'opinion idiote... Car, il faut bien le dire, ce gouvernement avec son indifférence, son ignorance du talent, de tout ce qui se produit, rejette nos misères aux journaux de l'opposition, les seuls qui nous donnent de quoi manger... Vrai, nous n'avons absolument que cela. »

Il devait plus tard montrer quelque repentir de l'attitude qu'il avait eue envers Mistral et le Félibrige. Voici dans quelles circonstances.

En 1892, Emile Zola, appelé à présider à Sceaux la réunion des Cigaliers (qui étaient les félibres de Paris), déclara qu'il était un cigalier de l'avant-veille et rappela qu'« il avait grandi au pays de lumière et qu'il en avait gardé au cœur l'éternelle flamme ». Il se vanta d'avoir vu « naître le grand mouvement rénovateur de la poésie provençale, temps héroïque, dit-il, où il applaudissait aux débuts de nos maîtres ».

Il y a eu, continuait-il, dans cette résurrection imprévue, dans cette splendeur dernière de la langue provençale, d'admirables poètes que j'ai toujours aimés du bel enthousiasme de mes vingt ans. Ils ont véritablement recréé une langue, élargi une littérature, laissé tout un ensemble d'œuvres classiques et de grande époque. Je suis pour que les Bretons nous parlent de la Bretagne, pour que les Provençaux nous parlent de la Provence, car eux seuls peuvent nous en parler à plein cœur et en sachant au moins ce qu'ils disent. Aussi voyez les groupes se multiplier, les enfants de chaque province se réunir; il n'y a pas de cadres plus naturels, de sympathies plus sociales, mieux réparties, d'œuvres écrites avec plus de soin.

Zola faisait avec désinvolture une vague allusion à ce qu'il avait écrit jadis sur le même sujet. Comme cela se comprend!

JULES BELLEUDY.

■

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La Jeanne d'Arc de M. Raymond de Rigné. — M. Raymond de Rigné a publié sur Jeanne d'Arc une brochure dont il a été parlé dans le *Mercure* du 15 octobre 1928, un volume capital en 1929 : *Jehanne d'Arc héroïne du Droit,* et cette année quatre volumes de *la Vraye Istoire de Jehanne la Pucelle,* dont deux sont sous presse actuellement. Un dernier volume paraîtra lorsque M. Pierre Champion aura publié son Procès de réhabilitation. C'est un monument considérable. Est-il aussi solide que vaste?

Je ne parlerai pas ici de *Jehanne d'Arc héroïne du Droit* (1), très important volume d'impressions critiques dont je signale le grand intérêt, la clarté parfaite, la dialectique convaincante, mais dont la documentation découragera quiconque ne possède pas sous la main les innombrables pièces de comparaison.

Ayant lu les quatre tomes de *la Vraye Istoire de Jehanne la Pucelle* (dont deux sur épreuves), je peux juger pleinement de cet ensemble remarquable qui fait de M. Raymond de Rigné le premier historien sérieux et vraiment consciencieux de Jeanne d'Arc. Point n'est besoin d'être une savante pour constater qu'il a remis en place tous les faits obscurcis comme à plaisir par les passions « démonstratives » des historiens superficiels. Pour la première fois, un artiste d'envergure a *reconstitué* les événements dont les textes ne nous apportent jamais que des échos affaiblis; un artiste très savant, certes, puisqu'il a compris que l'on doit se garder de disputer sur des textes avant de savoir comment les choses se sont réellement passées il y a cinq cents ans. Le lecteur me comprendra lorsqu'il aura lu l'Avertissement du tome III qui définit « la bonne méthode historique » employée par l'auteur.

Les deux premiers tomes de *la Vraye Istoire* nous donnent une vision exacte des événements vus du côté bourguignon; les deux autres tomes nous les montrent du côté armagnac. C'est respecter l'ordre documentaire : nous connaissons

(1) « La Renaissance Universelle », 1, rue Royer-Collard.

Jeanne d'Arc d'abord par son procès de condamnation; c'est vingt-cinq ans plus tard que le procès de réhabilitation a lavé l'héroïne de toute calomnie.

La première partie porte comme sous-titre : *L'Erreur judiciaire de Mgr Pierre Cauchon* (2). En réalité, c'est une vie complète de l'évêque de Lisieux, homme « bon et doux », réformateur cabochien chargé d'empêcher les excès, homme de paix qui eut horreur de la jeune fille déguisée en soldat et qui vivait parmi les soldats les plus débauchés... Il faut lire la démonstration complète de M. Raymond de Rigné dans *Jehanne d'Arc héroïne du Droit;* elle a évité la surcharge de notes que le sujet exigeait. Pierre Cauchon fut surtout un des négociateurs du traité de Troyes; de ce traité que pas un historien de Jeanne d'Arc n'a étudié ni cité correctement, mais dont M. Louis Dumur citait l'article essentiel dans le *Mercure* du 1er février 1908, article qui stipulait qu'*en aucune manière l'un des royaumes ne pourrait être soumis à l'autre,* ce qui fait que la France n'était pas livrée à la couronne d'Angleterre, comme l'a écrit le maréchal Foch (3), et que les Parisiens ne devenaient pas citoyens d'outre-Manche, comme l'écrivait M. Georges Goyau (4). Et M. Louis Dumur croyait que, *malgré cette clause capitale,* « c'est la France qui aurait pris le dessus ». Il semblait même en vouloir à Jeanne d'Arc d'avoir empêché l'Angleterre de devenir et de rester française...

M. Raymond de Rigné nous montre donc Pierre Cauchon tel qu'il fut, et tel que nous le montrent les documents contemporains — non d'après les calomnies accumulées vingt-cinq ans après par fiction juridique — et dont les Juges de la réhabilitation ne tinrent aucun compte, et pour cause. M. Raymond de Rigné nous montre jour par jour et souvent heure par heure *comment se fait une erreur judiciaire;* cela est poignant, et, vu l'héroïne en cause, sublime.

(2) « La Renaissance Universelle », 2 vol.

(3) *Horizons de France,* p. 3. « En vertu du traité de Troyes et de la volonté du roi de France Charles VI, la réunion de la France à la couronne d'Angleterre est un fait accompli. »

(4) *Sainte Jeanne d'Arc,* Laurens, p. 35. « On était très anglais dans le Paris d'alors. Le traité de Troyes faisait des Parisiens les sujets d'outre-Manche. » Pour écrire ceci, M. G. Goyau n'avait certainement pas lu le traité.

Certes, il est pénible de voir Jehanne-la-pure incomprise, calomniée, martyrisée. Que cela soit pénible pour les âmes sensibles, je le conçois, mais qu'on arrive à reprocher à l'auteur de nous montrer ce qui s'est passé, et de nous faire compatir aux souffrances réelles que l'adorable Pucelle endura pour légitimer son Roi, voilà le comble de l'incompréhension et de l'injustice! Pour la première fois, nous voyons enfin comment Jeanne a souffert et nous lisons à la fin du tome II des lettres qui révèlent son âme avec une splendeur encore insoupçonnée : si l'auteur les a « inventées », c'est alors que Jeanne elle-même est venue les lui dicter : ceci dépasse la norme habituelle des travaux d'art... ou de science...

Avant M. Raymond de Rigné, Bernard Shaw nous avait montré la véritable mentalité de Mgr Pierre Cauchon. Ce patriote ardent, qui collabora aux Ordonnances cabochiennes — chef-d'œuvre de sagacité politique (Voir : *les Cabochiens* de A. Coville), — fut le confident de la reine Isabeau qui répudia son fils Charles comme bâtard, et crut faire merveille en rédigeant ce traité qui reconstituait l'unité du royaume de France et séparait politiquement les deux royaumes. Il ne servit jamais « les Anglais », mais bien uniquement le roi de France légal. Il servait d'ailleurs Charles VI, qui approuvait pendant ses intervalles de lucidité ce qu'on faisait contre le « bâtard ». Il ne servit jamais Henri V comme roi, puisque celui-ci décéda avant son beau-père. Après la mort de Charles VI, il servit l'enfant-roi Henri VI, dans lequel il voyait le légitime descendant de Philippe le Bel par les femmes et le petit-fils de Charles VI par Catherine de France. Cinq cents ans avant M. Louis Dumur, il espérait sans doute que le royaume d'Angleterre serait, peu à peu, absorbé par le royaume de France. Toutes ses quittances — quittances normales — stipulent qu'il vaquait aux affaires du royaume de France pour le roi de France légal. Vingt-cinq ans après, on l'accusait d'avoir servi « les Anglais »; mais, à ce moment, l'usurpation d'Henri VI était rejetée et la légitimité de Charles VII enfin reconnue grâce à Jehanne d'Arc.

La bonne foi de Cauchon ne saurait donc être douteuse, et son attitude vis-à-vis de Jeanne s'explique très simplement : les historiens « démonstrateurs » et surtout passionnés ou-

blient toujours que Mgr Regnault de Chartres, qui avait mis Jeanne en œuvre à Poitiers en avril 1429, s'en repentait publiquement en juin 1430 lorsqu'il écrivait aux Rémois que Jeanne avait mal tourné et s'était « constituée en orgueil » (*sic*). Mgr Pierre Cauchon pouvait-il découvrir une sainte là où son Métropolitain ne voyait plus qu'une abandonnée du Ciel? M. Raymond de Rigné n'a en somme que le mérite d'être un penseur normal, qui voit les choses telles qu'elles sont, et reconstitue les faits au lieu de « romancer » en fantaisie...

M. Raymond de Rigné nous montre la totalité des documents du temps; nous voyons en pleine évidence que Pierre Cauchon s'efforça de convertir une simple fille dans laquelle il voyait une simulatrice, — tout comme son compère Jehan Beaupère, rédacteur comme lui du traité de Troyes. A cette époque, tout évêque menait les procès de foi à sa guise, pour le bien de l'accusé. Cauchon fit ce qu'il put, entravé autant que possible par les autorités militaires anglo-bourguignonnes qui détenaient Jehanne et ne voulaient l'abandonner à aucun prix. Grâce à Pierre Cauchon, Jehanne ne fut pas noyée ou brûlée sans jugement. Sans son procès, nous ne la connaîtrions pas!

Et il ne la condamna, après l'avoir sauvée du bûcher le 24 mai 1431, qu'avec l'absolue conviction, partagée par tout le Tribunal, que Jeanne avait évoqué des démons : ses Voix l'avaient matériellement protégée contre des tentatives de viol. Le mérite de M. Raymond de Rigné est d'avoir osé tout dire pour que nous sachions et comprenions tout. C'était nécessaire.

Qu'il ait découvert un véritable *Mémoire secret* du secrétaire de Mgr Pierre Cauchon, j'en doute un peu après avoir lu l'*Avertissement* du tome III, dont je reparlerai quand la seconde partie sera publiée. J'admets qu'il y a eu quelque chose d'extraordinaire : « éléments providentiels » ou phénomène de double vue; le fait certain est qu'en lisant ces deux volumes copieux et en les savourant comme il convient pour un sujet de cette portée, on a l'impression de lire le récit *vécu* d'un témoin oculaire. Et comme ce récit concorde avec tous les textes connus qu'il remet en place, concluez! Si M. Ray-

mond de Rigné a copié et complété un document du xve siècle, son mérite de copiste est mince, — d'autant qu'on pourrait le chicaner sur maints détails; — mais s'il a reconstitué cette épopée en cherchant la vie que nous dissimulent souvent les textes au lieu de nous la montrer, alors il a fait œuvre de maître, et je m'étonne que les « spécialistes » ne s'en émeuvent pas. Il a réussi là où tous ses prédécesseurs avaient échoué, et je demeure très frappée par l'émouvante évocation que j'ai sous les yeux, ayant les épreuves de la seconde partie avec les deux volumes publiés, donc les deux volets de ce triptyque dont le cinquième volume formera la pièce centrale.

La Vraye Istoire de Jehanne la Pucelle trouve sa place à tout foyer civilisé. Strictement documentaire — éclairée par le volume de critique qui l'a précédée et par des notes très utiles et fort modestement reléguées en fin de volumes, — elle ne peut irriter personne. L'auteur nous dit : Voici ce qui s'est passé au xve siècle; je raconte; je ne juge pas; concluez comme vous voudrez, tout comme si vous aviez lu un conte de fées ou une légende chevaleresque.

L'art historique verrait-il plus haut et plus loin que la science historique? J'y reviendrai lorsque je parlerai de la seconde partie : *La Fille de Dieu*, où Jeanne est racontée dans toute sa splendeur, cette fois, par ses anciens compagnons...

Grâce à M. Raymond de Rigné, le cinquième centenaire du Martyre de Jeanne sera dignement célébré.

GENEVIÈVE THIROUIN.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Régis Messac : *Le « Detective Novel » et l'Influence de la Pensée scientifique*, **Librairie ancienne Honoré Champion. — Mémento.**

M. Regis Messac, de Montréal, vient de publier, en sept cents grandes pages « bien tassées », une étude sur ce qu'il appelle **Le Detective Novel et l'Influence de la Pensée scientifique.** Il définit le « detective novel » comme *un récit consacré avant tout à la découverte méthodique et graduelle, par des moyens rationnels, des circonstances exactes d'un événement mystérieux.* Il ne définit pas la pensée scientifique, et pour cause.

« On dit et l'on écrit souvent, remarque M. Messac, que le chapitre III de *Zadig* est la première histoire de détective connue. » Le chevalier de Mailly l'avait déjà contée dans les *Princes de Sarendip* (1719). Il l'avait lui-même empruntée à un ouvrage italien attribué à Cristofo Armeno (Venise, 1557) lequel la tenait, soit d'une partie alors non traduite des *Mille et une Nuits* (Histoire des fils d'Al-Yaman) soit des cent autres anecdotes similaires qui parsèment la littérature arabe, soit encore des nombreux textes juifs qui contiennent un récit analogue. Plus anciennement, on la trouve dans un recueil tamoul, dans un ouvrage hindou, venant probablement d'une même source sanscrite. Tout ceci revient à dire que la *detective novel* (y compris le roman-policier, l'aventure mystérieuse, l'histoire à secret, le récit à double fond) est en réalité aussi vieille que le monde. Et d'ailleurs se tromperait-on beaucoup si l'on affirmait que tous les romans étant « découverte », acte de « découvrir », sont aussi, en ce sens, des *detective-stories*? Qu'on relise la définition de M. Messac. On voit qu'elle limite un peu arbitrairement le champ de la *détection* et de la découverte. Faut-il nécessairement qu'elle soit « méthodique et graduelle », qu'elle se fasse par des moyens « rationnels », qu'elle retrouve les circonstances « exactes » d'un événement mystérieux? A ce compte, combien de romans et de drames ne sont, hélas, que des *detective-stories,* cela et rien de plus. Combien de *detective-stories* sont autre chose, et bien davantage, ou bien moins, comme on voudra?

L'antique *Firasah,* originairement l'art de juger et d'apprécier la chair du cheval, devint une espèce de science vétérinaire, s'étendit aux qualités de tous les animaux, puis de l'homme. Ce fut la physiognomonie « bien connue et largement pratiquée de toute l'antiquité ». M. Messac y veut voir la source de l'induction scientifique partant du fait pour trouver la cause. Soit. Huxley aurait donc eu raison dans *Science and Culture,* d'attribuer à la « méthode de Zadig » la paternité des découvertes modernes.

En attendant, dès l'antiquité grecque, nous voyons l'Œdipe de Sophocle se conduire comme Sherlock Holmes (Où retrouverons-nous la piste de cette vieille affaire?... Au carrefour de trois routes... Cinq personnes seulement, etc...) Avec cette

aggravation qu'il est en train, sans le savoir, de s'incriminer lui-même. C'est aussi, si je ne m'abuse, l'histoire de Chéri-Bibi, sans compter celle du procureur Hallers. Et Plutarque expliquant le miracle des statues qui pleurent et gémissent (Vie de Coriolan)! Et Lucien démasquant *Alexandre, le Pseudo-Prophète!* Et Archimède confondant l'orfèvre du roi Hyéron, qui avait truqué la couronne d'or du tyran, et découvrant du même coup l'une des grandes lois physiques (Vitruve, liv. IX).

Il semble, bien que M. Messac n'y insiste point, que les progrès du rationalisme aient autant nui que servi au genre qui nous occupe (oh, sans nous absorber!) D'une part, tout miracle *devait* s'expliquer. Oui, mais, alors et d'avance, il n'y avait plus de miracle. On n'expliquait que l'explicable. La solution n'apportait que le contenu de l'exposé. On reconnaît ici bien des traits, élucidés par M. Meyerson, de l'Explication dans les Sciences.

Le detective-novel, le roman policier, l'histoire à ressort secret, le récit clef-du-mystère, en sont encore à ce stade. J'en demande bien pardon à MM. les auteurs de feuilletons. Mais ils manquent totalement d'imagination « créatrice ». Leur vie se passe à démonter des « machines » qu'ils ont eux-mêmes montées. La belle malice! Le grand romancier populaire de l'avenir fera sa part à l'inexplicable. Il laissera du mystère, beaucoup de mystère à liquider. Il y en a partout. Il prendra ses sujets dans l'histoire ou la vie. Il se servira d'événements connus, de personnages vivants, ou ayant vécu. Mais il évitera les causes célèbres, déjà déflorées, rationalisées, torturées par les efforts de la défense ou de l'accusation. Il exposera les faits sans trop les simplifier, en respectant la multiplicité des « possible » des « probable ». Il conduira son lecteur au seuil de solutions contradictoires, sur des pistes parallèles, en lui indiquant, sans les imposer, celles qui peuvent conduire plus loin. Il lui laissera de quoi rêver... La véritable aventure est celle qui ne finit pas. A vrai dire, un dénouement ne dénoue rien. Il noue, au contraire, il ligote le sens du mystère, qui est aussi celui de la vie...

Les œuvres les plus riches « découvrent » l'irrationnel et laissent de l'inconnu à ne jamais connaître qui, pourtant, sollicite. C'est par là que le roman, le drame populaires peuvent

être littéraires. Quoi de plus écrit pour le parterre que les drames de Shakespeare et pour le feuilleton que les romans de Balzac?...

Voilà une bien longue digression. Mais elle m'a permis de sauter à pieds joints par-dessus 500 pages de M. Messac, analytiques, énumératives et descriptives. Je les ai lues. Quel dommage qu'elles soient moins « intéressantes » qu'« instructives ».

Le livre II traite des *Fantômes et Brigands*, et vous devinez qu'on y trouve Cagliostro, Mrs Radcliffe, Horace Walpole, Godwin (Caleb Williams), Charles Brockden Brown (Wiéland). Le livre III, *Pathfinders*, nous conduit par Lavater, les physiognomonistes, les chasseurs, à Fenimore Cooper et enfin à Balzac, disciple de Lavater, de Cooper — et de combien d'autres. (Cf. *Orientations étrangères chez Balzac*, F. Baldensperger).

Le livre IV est consacré à Edgar Poe et spécialement au *Double Assassinat dans la rue Morgue*, qui est considéré comme le chef-d'œuvre du genre.

> Jusqu'à *La Lettre volée* et au *Double assassinat dans la rue Morgue*, le détective Novel était en formation. Après ces deux nouvelles, il est créé. Le meilleur et le plus célèbre disciple de Dupin, Holmes, ne fera que l'imiter avec une docilité qui va parfois jusqu'à la servilité. Il ne différera de lui que par le nombre de ses aventures et le pittoresque de certains accessoires. En fait, après Poe, restait-il à trouver autre chose que des accessoires?

D'accord. Mais qu'est-ce à dire? Même en faisant abstraction d'un certain « étalage », Edgar Poe a porté sa logique explicative comme il a porté toutes ses facultés jusqu'à une sorte de paroxysme. M. Messac fait discrètement des réserves sur ce côté du génie d'Edgar Poe. Il faut l'en louer, car cela demande, de nos jours, un certain courage. Cent fois, sous cent formes, Edgar Poe a exalté le *mécanisme* dans l'art. (Voir notamment sa *Philosophy of Composition*). Nulle part, en tout cas, il n'a été moins poète et moins créateur que dans ses romans policiers. Après lui, le genre était créé. C'est vrai. Mais le genre portait en soi sa condamnation. Ce n'était qu'un *puzzle*, un passe-temps.

De fait, après Poe, c'est un autre livre que commence M. Messac, et cet autre livre n'est en maint endroit qu'une énumération. Il fait la part large et belle à Eugène Sue, Ponson du Terrail, Alexandre Dumas, Gaboriau, même à Soulié et Berthet (ne nous plaignons donc pas) avant d'aborder Conan Doyle et ses disciples. Chez nous, il n'oublie nullement Maurice Leblanc, Gaston Leroux et maints autres que je m'excuse de ne point nommer.

M. Messac s'arrête prudemment aux auteurs qui étaient déjà célèbres avant la guerre.

Je n'aurais pas consacré toute une chronique à cet éléphant de livre s'il n'avait de belles défenses et de bon ivoire. Toute la partie descriptive en est solide et utile. C'est la thèse qui, dans cette thèse, me paraît faible. Et, comme elle se rattache à un ensemble d'idées désuètes sur la science, la littérature et leurs rapports, il n'est peut-être pas inutile de conclure.

M. Messac, avec bien d'autres, confond Science et Explication. Il est pré-meyersonien. Il ignore, ou il oublie, que sa « Pensée » scientifique part *nécessairement* d'un irrationnel et aboutit à un autre, laisse *nécessairement* un inexplicable toujours fuyant, toujours tirant l'esprit après soi vers une autre explication. Eternel paradoxe qu'*Identité et Réalité* dénonça magistralement. La chose n'est pensable (au sens étroit du mot « scientifique » adopté par M. Messac) que si elle est explicable. Pour être ex-pliquée, c'est-à-dire déployée, il faut la mettre en feuilles, la réduire à un système. Vous entendez bien : la « réduire ». Alors, ce n'est plus la chose. Vous l'avez châtrée. Elle a perdu vie. Et pourtant, soit dit sans gauloiserie, c'est la chose qui importe, surtout dans le roman.

Si vous n'avez qu'une idée épicière de la pensée du savant, que voulez-vous que je fasse de votre « influence scientifique »? « In-Fluence », oh, le vilain mot... Il faut pourtant se rendre compte, m'a dit un jour M. G. Clemenceau, qu'il ne peut pas plus y avoir deux manières, l'une scientifique et l'autre littéraire, de penser, qu'il n'y a deux manières de p....., l'une cléricale et l'autre laïque.

L'esprit ne se demande pas, quand il travaille, s'il est sur

ce plan-ci ou ce plan-là, dans le compartiment S ou le compartiment L qu'après coup ont inventés les grammairiens de la psychologie. Il ne change pas de chemise, d'atelier, de nature. Ni d'outil, puisqu'il est son propre instrument. C'est la même tête à l'ouvrage, le même corps, et tout entier. Commode pour l'enseignement, utile comme moyen pédagogique, nécessaire pour l'Explication (encore!) cette distinction entre « scientifique » et « non scientifique ». Oui, si l'on considère les résultats de la recherche et de la découverte. Mais la matière et la manière, la fonction et l'organe restent identiques.

Même dans le roman policier, la « detective-story », l'objet n'est pas tant d'expliquer que de causer et de poser le mystère. C'est une impression *affective* à déclancher. L'indice de valeur, même dans ce domaine, n'est pas l'éclairage, mais la pénétration et la radiation. L'élément principal, c'est encore l'élément grec, le facteur Œdipe (défaite de l'humanité) au moins autant que l'élément mécanique, anglo-américain, le facteur Holmes (triomphe du *Faber* et du *Sapiens*). La nécessité de cet ingrédient affectif est telle que les lecteurs de *detective-novels* transforment spontanément, automatiquement, le « detective » en héros. Ce n'est pas l'explicateur, mais l'homme qu'ils admirent. Ils ne disent pas seulement : « Voilà de la belle ouvrage. » Ils disent : « Quel homme, hein! Quel type! » Ils mettent l'accent sur l'individu. Et ils ont raison. Dire que Sherlock Jones a magistralement « expliqué » le meurtre du colonel Smith, c'est non pas supprimer le mystère mais le reculer d'un cran, le transporter admirativement dans l'être de Sherlock Jones. « Hein! qu'est-ce qu'il faut qu'il ait comme bobinage! » D'ailleurs, s'il reste dans la zone de culture, le romancier d'aventures mystérieuses laisse toujours du mystère à expliquer. C'est là ce que Pierre Benoit sait fort bien faire.

Tout cela, je m'en rends compte, est un peu long et trop « appuyé ». Mais le livre de M. Messac aussi est long. Ouf! Au Canada comme en Amérique, en Angleterre, et partout où le roman policier est très en faveur (c'est-à-dire partout, mais principalement où j'ai dit), ce gros volume va faire autorité. Il y a, Dieu me pardonne, des « cours de fiction romanesque » dans les universités américaines. Or, le livre de M. Mes-

sac est en français. Il y a lieu de s'en féliciter. En y ajoutant cette glose, j'ai voulu montrer que même la matière la plus vouée en apparence au mécanisme improprement appelé scientifique offre toujours de l'infini, de l'avenir, une capacité éternelle de renouvellement.

Mémento. — *Revue Anglo-Américaine.* Toujours intéressante et toujours à lire, surtout les comptes rendus de MM. Legouis, Cazamian, Cestre, directeurs; Brulé, secrétaire général; Garnier, Digeon, Dottin, Koszul, Delattre, Danchin, Derocquigny, Pons, Schoell. Voir décembre 1929 : Ch.-M. Garnier : *Tagore et George Russel.* — E. Fannière : *L'Œuvre récent de May Sinclair,* avril 1930. — B.-M. Ward : *Shakespeare and the Anglo-Spanish War,* seconde partie et fin d'une excellente étude. — J.-J. Mayoux : *Le Roman de l'Espace et du Temps : Virginia Woolff.* — Longworth Chambrun : *Hamlet de Shakespeare,* Société française d'éditions (Les Grands Evénements littéraires). — Edith Melcher : *Stage Realism in France* (Bryn Mawr, Pensylvania). — Helly of Wales : *Reconnaissance.*

Revue d'Allemagne : Février (chez Emile Paul). Jean Cassou : *Le Comique et le Tragique de Berlin* (février). Clara Viebig : *Esquisse autobiographique* (mars).

René Taupin : *L'Influence du symbolisme français sur la poésie américaine* (Champion, Paris).

Revue des Etudes hongroises. Bela Toth : *Edgar Quinet et la Hongrie* (Champion).

Federico Olivero : *Ranier Marca Rilke* (Turin, Fr. Trêves).

Revue Germanique (janvier-mars). Léon Pineau : *Histoire de la Littérature suédoise* (Tallandier).

ABEL CHEVALLEY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Erudition. — Grégoire de Tours : *Calamités et Miracles,* récits tirés de l' « Histoire des Francs » et traduits par Charly Clerc, Paris, Stock. — Dante Alighieri : *Le Banquet,* traduction française de Bernard de Watteville, Genève, Kundig. — Robert Loup : *Un conteur gruyérien : Pierre Sciobéret* (1830-1876), Fribourg, Fragnière. — Pierre-Paul Plan, docteur « honoris causa » de la Faculté des Lettres de Lausanne. — J.-B. Bouvier : *Essai sur l'histoire intellectuelle de la Restauration* (*Du Romantisme à Genève*), Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — Romans et nouvelles. Edouard Martinet : *Verjus,* Genève, A. Jullien. — Emmanuel Buenzod : *Le Regard Baissé,* Paris, Rieder. — Bernard Barbey : *Toute à tous,* Paris, Gallimard. — Mémento.

Dans les lettres romandes, l'érudition ne perd jamais ses droits. Elle nous vaut des ouvrages fort divers et parfois bien

attachants. Au risque même de décevoir certains lecteurs, il faut lui rendre, quand l'occasion s'en offre, l'hommage qu'elle mérite.

Sous le titre de **Calamités et Miracles**, M. Charly Clerc a traduit avec autant de verdeur que d'adresse quelques fragments caractéristiques de l'*Histoire des Francs*. Grâce à lui, nous percevons, par la voix de cet homme rude que fut Grégoire de Tours, beaucoup mieux que dans les arrangements d'un Augustin Thierry, l'horreur des temps mérovingiens et l'énormité de la tâche accomplie alors par l'Eglise romaine, héritière de l'Empire, pour rassembler, comme les éclats d'un beau miroir, les mille débris de la tradition gréco-latine. Patiemment réparé, le miroir, hélas! demeure à tout jamais terni.

Quelques siècles plus tard, avec des moyens combien plus puissants, Dante essayait d'incorporer à la poésie chrétienne le meilleur de la sagesse antique. Bien qu'inachevé, le *Convivio* est peut-être celui de ses ouvrages où s'exprime le plus directement ce gigantesque effort. Il constitue en outre un précieux commentaire de la *Divine Comédie*. On s'étonne que les dantologues français ne se soient pas intéressés davantage à ce traité, assurément obscur, mais traversé de lueurs fulgurantes. Il faut donc remercier Mme Moreillon, née Irène de Watteville, d'avoir publié, l'année dernière, à Genève, en un volume dont l'aspect typographique, tout ensemble fastueux et simple, s'accorde si parfaitement à la grandeur du thème, la version du **Banquet** à laquelle son père, mort en 1918, avait employé une studieuse et fervente vieillesse.

Il n'y en a plus beaucoup, je crois, de ces pasteurs-gentilshommes comme on en rencontrait autrefois dans le pays de Vaud et qui, apparentés par la distinction des manières aux plus aristocratiques modèles du *clergyman* anglican, les dépassaient en science et en culture littéraire. Tel était feu Bernard de Watteville. Sa traduction du *Banquet* constitue, par la fidélité, une œuvre d'amour autant que de patience. La publication posthume entreprise et menée à bonne fin par Mme Moreillon est précédée d'une notice philosophique dans laquelle M. André Secrétan résume les rapports de la pensée dantesque avec la doctrine de saint Thomas d'Aquin,

d'une introduction et de notes savantes dues à M. Paolo Arcari, professeur de littérature italienne à la faculté des lettres de Fribourg. Tout cela compose un ensemble harmonieux, qui assure à la mémoire de M. Bernard de Watteville la reconnaissance des lettrés.

« Il est manifeste, écrivait naguère Léon Savary, que Fribourg a peu d'inclination à la littérature. » La monographie que M. Robert Loup consacre à **Pierre Sciobéret** pourrait donner envie d'étendre à tout le pays fribourgeois et singulièrement à l'ancien comté de Gruyère la remarque faite sur ma ville natale par le clairvoyant critique de la *Tribune de Genève*. On se demande, en vérité, comment ce Sciobéret, conteur oublié et poète illisible, a pu séduire un jeune universitaire au point de lui paraître un bon sujet de thèse. Oui, je sais bien : il est convenable d'honorer le « génie du lieu ». Tout de même, cet aegipan s'est manifesté parfois sous des espèces mieux sonnantes : témoin, Etienne Eggis. Mais ne chicanons pas un écrivain sur le thème qu'il a élu, prenons-le comme on nous l'offre. Dès la première page de son avant-propos, M. Robert Loup confesse que le bonhomme dont il s'occupe est un médiocre. Puis il se dépêche d'affirmer que Sciobéret « mérite de survivre ». Devant 250 pages in-octavo, la logique de ce préambule semble assurément fort propre à décourager le lecteur! Armons-nous de patience et nous découvrirons que M. Robert Loup n'a pas tout à fait tort : son héors appartient à un milieu, à un moment dont l'histoire valait d'être connue. A l'entendre, on comprend sans peine que l'auteur de *Marie la Tresseuse* et de *Colin l'Armailli* ait gâché d'incontestables dons et fini par n'être pas beaucoup mieux qu'un politicien de village : c'est le contraire qui serait surprenant. Au milieu du XIXe siècle, la ville et le canton de Fribourg ne pouvaient offrir à un homme de lettres que sa place au cimetière. On voudrait espérer, malgré le jugement sévère de Savary, qu'il en est autrement au temps où nous vivons.

Cette navrante existence d'un raté, d'ailleurs fort sympathique, M. Loup l'a écrite avec application, mais d'une plume un peu molle. On pouvait en faire, il me semble, quelque

chose de plus émouvant, de plus coloré, de plus mordant aussi.

Parmi nos historiens de la littérature et surtout parmi nos « honnêtes gens », M. **Pierre-Paul Plan** occupe avec modestie une place éminente. Personne mieux que lui ne connaît Rabelais et Molière. Sur Rousseau, il demeure imbattable. Sa magistrale édition de la *Correspondance générale* de Jean-Jacques en est au tome XIII : *Sacrogorgon ou la guerre de Môtiers*, sorte de guerre sainte prêchée par un pasteur qui voyait dans le pauvre homme au bonnet arménien une incarnation de l'Antéchrist. Il est assez piquant de constater qu'André Gide, au temps de sa jeunesse, fut lapidé, lui aussi, par les villageois de La Brévine, qui appartient comme Môtiers au pays de Neuchâtel.

Pierre-Paul Plan, lui, est enfant de Genève. Il honore cette belle cité. Mais c'est à Lausanne que ses vastes travaux lui ont valu, cette année, le titre de docteur *honoris causa*. Certains cuistres, dit-on, s'en montrent scandalisés. A leur avis, les dignités académiques ne sont point faites pour d'autres qu'eux-mêmes et leurs pareils. En revêtir un journaliste, quelle horreur! Pour moi, l'Université de Lausanne, en faisant éclater la carence de celle où sévissait jadis le pitoyable Amiel, marque avec esprit un sérieux avantage dans la querelle séculaire qui met aux prises Vaudois et Genevois. « La Faculté des Lettres de Genève, écrit Georges Oltramare dans le *Pilori*, ne fait pas de bonnets de docteur. Elle ne fait que des bonnets de nuit. » Cette coiffure, il est vrai, compléterait fort heureusement la physionomie de M. Alexis François. Mais on aurait tort de croire que

Tout Genève pour Plan a les yeux de François.

M. J.-B. Bouvier publie un **Essai sur l'histoire intellectuelle de la Restauration**. Cet opuscule, auquel le centenaire du romantisme prête un intérêt d'actualité, évoque la figure de la cité genevoise à l'époque romantique. Il ne fait pas oublier la charmante *Genève de Tœpffer*, de Philippe Monnier. L'auteur a voulu, semble-t-il, situer son étude dans le cadre plus vaste d'une histoire littéraire de la Suisse romande. Sur ce sujet, comme aussi sur les voies neuves où il souhaiterait de

voir s'engager nos écrivains, on devine chez lui des vues ingénieuses et actuelles, qui vaudraient d'être discutées. Mais, si l'on s'en tient à l'*Essai* dont il s'agit, les thèses qui s'y trouvent amorcées ne sont ni développées avec assez d'ampleur ni étayées sur des observations assez concluantes pour emporter l'adhésion d'un esprit non prévenu. Cela n'empêche que M. J.-B. Bouvier porte des jugements justes et instructifs sur les peintres genevois de 1830 — Lugardon, Hornung, Diday, Calame — ainsi que sur Rodolphe Toepffer, considéré surtout comme esthéticien et conteur.

§

Pour le « roman romand », 1930 sera, je crois, une bonne année.

Le meilleur vin de la récolte, ce n'est pas **Verjus**, quatre historiettes de M. Edouard Martinet, qui ne m'ont point semblé d'une qualité exceptionnelle. Ce débutant se place sous le patronage de Stendhal et de Remy de Gourmont : ses deux maîtres ont encore bien des choses à lui apprendre, dans le domaine de l'observation comme dans celui de l'écriture.

J'aime mieux **Le Regard Baissé** du poète Emmanuel Buenzod. En m'envoyant son livre, le fervent admirateur de Ramuz exprime l'espoir que, « pour un coup », je le jugerai « émancipé du joug de ce magnifique despote ». Eh bien! non: pas encore tout à fait. Le thème, le décor restent ramuziens. C'est toujours le lac, avec la ronde des saisons, et c'est encore une trop humble vie, une existence de jeune fille dans laquelle il ne se passe rien : *Aline* devenue couturière dans une bourgade, mais demeurée à demi paysanne, et qui n'aurait pas même fauté. Rien, toutefois, de l'âpreté où se complait souvent Ramuz. C'est très juste de ton : fin, mélancolique, musical et charmant.

Le grand cru de l'année romande, à mon goût, le voici : **Toute à tous**, de Bernard Barbey.

La seule chose que je n'aime pas dans cette bonne bouteille, c'est l'étiquette : *Toute à tous,* cela siffle sourdement comme les pistons d'une locomotive essoufflée.

Mais quel roman bien fait! Je ne regrette pas d'avoir ré-

sisté, un peu vivement peut-être, à la *Maladère* : j'avais senti que Barbey pouvait faire beaucoup mieux. Il comble aujourd'hui mon attente.

Dans ce nouvel ouvrage, c'est une femme qui parle, à la première personne. Elle tient son journal avec une aisance si parfaitement naturelle que l'on croirait, ma foi, lire une vraie confession féminine. Voilà qui représente un assez joli succès de métier : plus d'un auteur s'en contenterait.

L'héroïne s'appelle Blanche. Mariée très jeune à un archéologue d'âge mûr, que ses voyages éloignent souvent et qui n'est plus qu'un époux honoraire, elle a un fils, Raymond, une fille, Anne-Marie. L'aîné va sur ses dix-huit ans, la petite en a dix quand l'histoire commence. Leur mère, restée jusqu'alors fidèle à son mari, s'avoue dénuée de sens moral. Lorsqu'un ami de son fils la suppliera d'être à lui, elle cédera, lentement, doucement, par une série de petites capitulations successives : goût d'être aimée, crainte de rendre malheureux ceux qui l'aiment. Sa vie, dès lors, sera partagée, tiraillée entre tous ces êtres, mari, amant, fils et fillette, dont elle désire également faire le bonheur. Ce partage accepté, les conflits qui en résultent, c'est tout le roman.

Sujet banal, dira-t-on. Sans doute, mais la réussite n'en est que plus appréciable. Dans l'espace et le temps, les épisodes d'une marche incertaine qui, à la dernière page, s'arrête sans s'achever, sont choisis et groupés avec un art si sûr que le récit satisfait à la fois l'esprit par sa force interne et le cœur par son accent de sincérité. Cette optique particulière aux femmes qui s'efforcent de concilier les exigences d'une liaison secrète avec celles de la famille et de la société, Barbey la rend si bien qu'il pourrait passer pour n'en avoir jamais pratiqué d'autre. Dans la connaissance des hommes, des femmes et de l'amour, il a magnifiquement progressé. Et la modération de son langage habille avec toute l'exactitude d'un bon tailleur anglais une pensée aussi ferme que déliée.

Mémento. — Sous le pseudonyme de Marcel Andrys, M. Marcel Rosset, citoyen de Genève et correspondant parisien du journal *La Suisse*, a publié un roman, *Proie des Femmes*, qui lui a valu le

prix Georges Courteline, décerné cette année pour la première fois. N'ayant pas lu son ouvrage, qu'il ne m'a pas fait l'honneur de m'envoyer, je lui adresse de confiance mes félicitations.

Blaise Cendrars s'est amoindri — et cela me peine — en acceptant de présenter au public français les *Mémoires* de l'ancien diplomate suisse Bringolf, aventurier vaniteux, brave peut-être, mais sans grandeur. On le regrette d'autant plus vivement que le nom de Cendrars figure sur la couverture dans une disposition typographique volontairement équivoque, grâce à laquelle un acheteur pressé peut croire que ce roman chez la portière a pour auteur celui des *Confessions de Dan Yack.* Pour ma part, j'absoudrais sans peine Bringolf de ses vieux péchés, mais il me déplaît de voir qu'un écrivain de race semble prendre à son compte la littérature de ce hâbleur.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ESPAGNOLES

La mort de Gabriel Mirô. *Œuvres complètes :* Tomes I, II, III, V, VI, X, XI (Biblioteca Nueva). — Antonio Marichalar : *Le duc de Osuna* (Espasa-Calpe). — *Chronique plaisante de D. Francesillo de Zuñiga...*, trad. de Paul Redonnel (Ed. Jacques Bernard; La Centaine). — *La Revista de Occidente.* — Francisco Vinardell. — *Junta para la Ampliacion de Estudios.* — Marius André : *Cantares* (Livre Libre).

L'Espagne a fait, en la personne de Gabriel Miro Ferrer, né en 1879, une perte sensible. Encore que le cas de Chateaubriand ne puisse se renouveler, on incline à penser à lui, en lisant certaines pages de Mirô empreintes de ce lyrisme châtié, puissant, qui laisse — pour un temps — un exemple de style et un signe de foi. La sienne, puisée chez ses professeurs les Jésuites de Santo Domingo de Orihuela, le poussa dans la vie à la collaboration du Dictionnaire Sacré des Capucins, dans les Lettres à ces transpositions de noms et à ces reflets d'émotions religieuses qui ornent le *Livre de Sigüenza* (tome VI) ou *l'Evêque lépreux* (t. X), puis à cette correction de l'émoi juvénile auquel un opportunisme inconscient, la vieille fierté espagnole et le besoin de réagir contre la participation trop intense à la politique de certains ecclésiastiques castillans déterminent les tempéraments ardents et les intelligences très poétiques de la péninsule. On eut alors ces livres interdits par l'Index, qui acquirent tant de retentissement comme les *Figures de la Passion de Notre-Seigneur* (t. XVI)

qui animèrent ses ennemis à l'Académie dont il ne fit pas partie, ce qui ne sut nuire à son succès. Il alla s'épurant toujours davantage jusqu'à son dernier livre : *Années et lieues* (t. XI), ouvrier d'une prose qui voulut se défendre contre la facilité congénitale des fils des terres levantines, sans rien perdre du don lumineux des paysagistes méditerranéens. Il réalisa ce méditerranéisme puisqu'il le poussa jusqu'à l'Orient. Peut-être ce qui reste de sémite en tout Espagnol, et que l'on confond si souvent avec les traces moresques, hantait-il certains dessins de ses œuvres et la conduite générale de livres comme *Les cerises du cimetière* (t. III) ou comme *Le livre de mon ami* (t. II). Gabriel Mirô n'avait jamais écrit de poème, ayant transvasé, comme Chateaubriand, le don poétique dans sa prose qui pour cela même lui donnait tellement de peine à dominer et à mener. Il gardait de cette disposition, plus ou moins vague, mais toujours présente chez un écrivain riverain de la mer de Virgile, un don de suggestion visible dans ses contes : *Del vivir, corpus et otros cuentos* (t. I) ou dans ses romans et qui l'amenait à confesser, dans une interview : « Il n'est pas nécessaire — esthétiquement — d'épuiser les éipsodes. Je crois que c'est dans *L'Evêque lépreux* que s'affirme le plus ma conception du roman : dire les choses par insinuation ». Gabriel Mirô alla au-devant de l'évocation grandiose, à la Flaubert, dans ses *Figures de la Passion de Notre-Seigneur* et cet effort fit justement dire à Salvador de Madariaga qu'il ne démentit pas la règle suivant laquelle les Espagnols sont plutôt aptes à faire de la poésie avec ce qu'ils ont sous les yeux qu'avec ce qu'ils vont chercher. Levantin, comme Azorin, Mirô se castillanisa parfaitement, alors qu'un Ibañez ne filtra pas toujours la faconde des natifs de Valencia. Etait-ce d'être né à Alicante, un fragment ocre de la Castille Vieille venu boire la légende sur la rive des sirènes? Mirô fut hanté par l'eau. La sécheresse de son pays d'élection la lui rendit plus désirable et sans doute lui donna-t-elle cette définition à la Chateaubriand : « L'eau est comme un front qui a pensé le paysage. » Si la figure de Béatriz dans *Les Cerises* nous émeut tellement, c'est que les Levantins vont à l'âme par un contact plus intime avec la nature. Les Castillans, eux, y prennent un sujet de méditation mortuaire : les lignes de

leur paysage sont déjà des squelettes. Cependant, moins analytique qu'Azorin avant sa nouvelle manière de modernisme synthétique, Gabriel Mirô sut choisir des nuances essentielles dans les décors. Sa mort prive l'Espagne du styliste auquel on doit le *Grand-père du Roi* (t. V) et tant d'autres œuvres, que, fort heureusement, un éditeur pieux a décidé de réunir en la collection d'Œuvres complètes sus-indiquées.

Avec Antonio Marichalar, nous parvenons à un Dandy : **Le Duc d'Osuna** (Espasa-Calpe) dont la personnalité d'aristocrate immensément riche et le patriotisme désintéressé et caballeresque ont tenté un écrivain libéral d'une solide culture et d'une élégance spirituelle telle qu'il a placé en exergue à chaque chapitre des citations d'honnête homme, la plupart tirées de bons ouvrages français. Les qualités de critique d'Antonio Marichalar ont dépouillé son sujet des lianes des dates et des faits en chapelets. Une vie romancée est la thèse la plus aisée à faire : on y emploie les recettes de la plus élémentaire méthode universitaire, avec la certitude de ne pas devoir présenter son ouvrage à un jury. Le public étant passif, par destination. Par là, un véritable écrivain a plus de difficulté à s'y prouver, qui accepta d'asservir son imagination (surtout espagnole) à une donnée bornée. Marichalar unit ici un style cursif à un sens heureux de l'ambiance. Nous revoyons tel qu'il fut dans sa splendeur de polyglotte, d'ambassadeur, de combattant, de lettré gentilhomme, ce pur Espagnol qui ne prétendit pas au manieur d'hommes, qui, à proprement parler n'ajouta pas à la prospérité matérielle du pays, mais qui le maintint sur ce plan de pureté désintéressée et de noblesse sans mélange, auxquelles nos imaginations lassées de mercantilisme moderne auront recours, par force, bientôt. Avec un sens sans malice ni ironie, Marichalar termine sa vie romancée par le récit du désespoir de l'héritière du Duc, qui n'eut pas de quoi payer au graveur funéraire les 2.000 lettres dont se composait l'épitaphe des titres nobiliaires du feu prince de la vie élégante.

D'une autre mentalité sont les personnages de cette **Chronique plaisante de Don Francesillo de Zuñiga, secrétaire, domestique, favori et prédicateur de l'empereur Charles-Quint**, que

M. Paul Redonnel vient de traduire pour enseigner tous ceux qui frémissent de couardise devant les mots vigoureux et les institutions officielles et, dois-je ajouter, pour le plaisir des amateurs de jolis livres, puisque l'éditeur (M. Jacques Bernard, de « La Centaine ») reproduit la structure d'un livre du XVI[e]. Plus près de Rabelais que de La Bruyère, ce Saint-Simon de 1522 donne à ses chapitres des titres qui n'indiquent pas leur sujet. Il suffit d'avoir feuilleté des liasses d'archives en Espagne pour savoir le charme des découvertes et l'intérêt des surprises promises aux liseurs par quelque libellé bien intentionné. Le latin imprègne la construction et la pensée de ce texte, aussi M. Paul Redonnel s'y trouve-t-il à l'aise. Le lecteur devra être plus bibliophile que collectionneur. Il y trouvera l'explication de la pléthore des *castillos* en Castille, laquelle, à mon sens, a déterminé le caractère fondamental des Espagnols : un individualisme aristocratique qui veut toujours aller jusqu'au bout d'une idée rare, de la tendance d'une élite, et donc suscite un esprit frondeur, tel qu'il fait aujourd'hui des républicains de la majorité de nos voisins intellectuels, et, hier, dressait constamment les hommes se sentant une personnalité contre leurs monarques, sous le léger prétexte de leurs possessions territoriales et de leurs serviteurs. Ce chroniqueur de Charles-Quint fut, parmi d'autres, un vrai journaliste, sourd aux combinaisons économiques et politiques du « patron », à qui il remettait en personne ses reportages, sans pitié ni quartier. Il compare par exemple le visage d'une reine aux fesses d'un évêque. La verge dorée d'équité du Grand Justicier ne l'empêche nullement d'employer le mot cru : il est à supposer que les prélats du temps étaient de grands hommes et que les *béatas* de cette Espagne-là ne lisaient pas plus de livres qu'aujourd'hui, sans avoir l'occasion de parcourir à contre-sens le journal. En somme : aucune courtisanerie de pensée et beaucoup de vie réelle. Mais avez-vous remarqué que tout ce qui est favorable à la littérature est contraire à l'intérêt de l'Etat? Ce chroniqueur espagnol, comme maints écrivains de son pays, relève les manies des gens. Il cherche à atteindre l'être en le désignant à l'Histoire. Nos chroniqueurs pensaient davantage directement à l'Homme. De la sorte que l'on verra par cette transposition

du chartiste Paul Redonnel que si les bons esprits de notre littérature empruntèrent aux génies espagnols, ils firent fructifier ce prêt, c'est-à-dire le transformèrent. L'Espagne était (et demeure) une mine. Ce petit livre finit à la proche naissance de Philippe II, ce qui va évidemment amener un changement d'époque avec les franches beuveries et libertés de langue précédentes.

Cette versatilité des coutumes, sous l'influence extérieure, et qui témoigne d'une sensibilité poussée à l'extrême, Gimenez Caballero en fait état, accessoirement, dans un essai — dont **La Revista de Occidente** commence la publication (N°84) — sur la symbolique espagnole, plus particulièrement sur saint Joseph. Gimenez Caballero voit dans le romantisme une sorte de féminité. Il juge impossible de prononcer le mot si le signe de l'époque est viril. Aussi l'écrit-il en ce moment, devant les multiples manifestations féminines de l'Espagne, dont la moindre n'est pas, à son avis, le culte de saint Joseph. Saint Joseph fut, selon lui, pour la femme espagnole, une sorte d'Immaculée Conception de l'homme. On sent très bien que Gimenez Caballero poursuit la rédaction d'une mythologie, si je puis dire, des Héros espagnols, comme les Grecs possédaient la leur. Ce saint Joseph dont les initiales servaient de signe tutélaire à Calderon pour ses autodafés, le critique espagnol le rattache à Don Juan, lequel représente pour la femme espagnole le héros qui franchit tous les obstacles et vainc tous les monstres. Que Don Juan, le fameux : celui né à Séville, soit arrivé d'Italie, ceci me semble moins admissible. Pour moi, Don Juan, dans son sens authentique, est une cristallisation à la fois de la sensibilité et de l'esprit espagnols. J'admettrai plus volontiers le sens du culte fervent des femmes espagnoles pour saint Joseph : un idéal de femmes dominées par l'homme. Cette explication n'étant recevable, bien entendu, que pour les femmes qui croient croire et ne font que transposer sur un plan d'épuration religieuse des instincts ou des sentiments mondains. Car dans ces merveilleuses explications scientifiques, c'est-à-dire extra-divines, il ne faut tout de même pas laisser de côté les cas des personnes saines, très équilibrées, qui ne pourront jamais justifier une consultation du docteur Freud, et qui croient purement et

simplement à la Divinité et la sentent, de même que certains esprits tout intelligence sont convaincus de leur force de jugement et de raisonnement, sans avoir entrevu celle du mysticisme. Le même numéro de la *Revista de Occidente* contient une traduction de l'œuvre de Franz Werfel sur le snobisme. Dans le n° 84, Ramòn Gòmez de la Serna apporte une contribution à Bergson, à propos de la gravité et de l'importance de l'humorisme. Sa remarque que l'oignon fait pleurer et qu'il n'existe pas de plante qui fasse rire me paraît un peu erronée, car il me semble que des Indiens rapportent qu'une herbe a le don de faire rire, il est vrai jusqu'à la mort, ceux qui en absorbent le suc. Mais on ne peut qu'approuver Ramôn quand il note que l'humorisme est moins un genre littéraire qu'une manière de se comporter dans la vie, idée dominante de son étude que son talent de prestidigitateur du verbe développe magnifiquement. Dans le n° 85, Jaime Torres Bodet publie une nouvelle : *La mort de Proserpine*. Nouvelle, pour employer une classification commode. En réalité, l'étudiante Proserpine est la fiction corporelle de l'esprit de retouche qui réplique à toutes les assertions de l'auteur. Jaime Torres Bodet est trop au-dessus de l'application scolaire que comporte toute critique littéraire objective et comme, d'autre part, c'est un moraliste à l'instar de la plupart des Ibériques, il use d'un cadre narratif pour situer dans une atmosphère de vie les petits chapitres des essais qui lui sont chers. C'est un écrivain d'*ingenio chispeante*. Quelle saveur acquiert son modernisme fait d'humour pur et d'une philosophie dissimulée sous l'éclat d'idées! Deux mois avant, dans la même revue, placée sous cette phrase liminaire : « La vue, le plus désolant des sens », aime Torres Bodet avait publié des poèmes peut-être bien en effet quelque peu gidiens. qui portent la marque de ce sens mexicain de la littérature que je définirai ainsi : la *recherche d'une union — dans le heurt syncopé de poèmes — du rythme de nos esprits bouillonnants d'enseignements acquis et d'instincts retrouvés, avec un besoin ibéro-indien de croyances religieuses.* Je n'en veux qu'un exemple : « Maintenant que toute la poésie — N'est plus que le congé d'un silence »; deux vers choisis au hasard parmi d'autres...

La place me manqua pour signaler, en son temps, parue

également dans *La Revista de Occidente*, la question posée par Luis de Zulueta, de savoir s'il existe ou non une renaissance catholique, en séparant la liturgie de l'esprit. Corpus Barga ébauchait dans ce même numéro une cinématologie à propos des ombres et des âmes, alors que Gimenez Caballero décrivait un « Jour Gitan » en Roumanie. Un mois avant, Benjamin Jarnés précisait la théorie du zumbel.

Voici, enfin, les dernières nouveautés ibériques :

M. Santiago Vinardell étudie dans *Génies et Visages* plus de visages que de génies, des types de rues, des dialogues qu'il est convenu d'appeler « pris sur le vif », et d'amusantes définitions avec humour, ce chandail yanqui qui a remplacé la cape de *l'ingenio* espagnol. Les Editions Lux, qui publient ce livre, ont mieux fait; mais pour une lecture d'été...

La Junta para la Ampliacion de Estudios, dans l'impossibilité de rendre compte des travaux dont se compose son Association, vient de publier un *Mémoire* correspondant aux cours de 1926 à 1928 où la méthode la plus sûre a groupé d'une façon claire les titres et les auteurs importants de ces dernières années, au point de vue scientifique.

De Marius André, qui fut un hispanisant de beaucoup de sérieux, les éditions espagnoles de Paris, du « Livre Libre », donnent un ouvrage posthume : **Cantares**, à la vérité attendu et désiré par tous les amis du disparu. Marius André était de ceux qui pouvaient prétendre à la connaissance intégrale de l'Espagne. Il en savait la complexe constitution, puisqu'il en parlait, outre le castillan, sa deuxième langue : le catalan et qu'il connaissait les prolongements de la littérature espagnole en Amérique. Le castillan dans lequel il a écrit ses couplets populaires est d'une correction harmonieuse. José Lopez, traducteur brillant de la préface de Marius André, situe ces *coplas*. On trouve dans ce petit livre beaucoup de troubadourisme et de ce concettisme andalou qui nous déplace dans le temps et l'espace.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES CATALANES

J.-M. López-Picó : *Represa de la Nova Ofrena* (Altés, 1930) ; *Butlletins del Temps* (Publ. La Revista). — S. Sanchez-Juan : *Divagacions*, La Revista. — J. Agelet i Garriga : *La Tarda Oberta* (Oxley and Son, Windsor). — Josep Pla : *Cartes Meridionals* (Llibreria Catalonia, 1929). — *Vida de Manolo* (Llibrería Catalonia, 1930). — Joan Minguez : *Dies Verges* (Llibrería Catalonia, 1929). — *Narcís Oller.* — Mémento.

L'année qui vient de s'écouler n'a guère été favorable à la poésie. Presque seul, Lopez-Pico maintient sa position lyrique et recueille vingt-sept sonnets dans sa **Represa de la Primera Ofrena.** On y retrouve le même intarissable dialogue entre Dieu et l'auteur. La langue est dure, jusqu'à la raideur. Elle rejoint la rhétorique des grands Espagnols, Quevedo et Gongora. J'essaie de traduire l'un de ces sonnets où l'imagerie de Mallarmé est assez nettement détournée au profit d'un exemple moral :

Une déesse inédite surgit du bain, la noire, qui se donna pour un miroir, et dans la lumière de l'eau, sans bruit, la joie du regard la lava de ses impuretés. Elle vit l'image bénigne de son corps, et elle oublia le commerce honteux, car elle était belle comme la nuit qui perce les ténèbres de flammes vierges et de jasmins. Ainsi, penchant sur le monde l'âme lasse de l'injure et du trafic du péché, qui ternit la jeunesse joyeuse, comme dans un miroir, elle se voit dans la figure belle de son corps, et elle y renaît si pure qu'elle est tout entière un sourire offert.

Il me semble que cette traduction, sans doute imparfaite, peut donner une idée de la concision du vocabulaire, mais s'il fallait décalquer exactement toutes les pièces, l'habileté de Jean Camp, traducteur de Quevedo, n'y suffirait peut-être pas.

Voici maintenant un recueil de critiques, où Lopez-Pico s'applique à suivre les vibrations de la pensée littéraire. Les notes des **Butlletins del Temps**, brèves, divergentes, semées de noms propres, font penser à ces sinueuses processions de fourmis dont l'origine échappe à l'observation. L'auteur ne prétend nous livrer qu'un « index de curiosités possibles qui ne comblent pas le désir d'information des studieux. » Que de voracité! Nous savons trop que l'érudition nous mène sans cesse vers de nouveaux labyrinthes. Quand un écrivain sollicite la collaboration des lecteurs, il avoue que son œuvre est

inachevée. Le désordre naît de l'abstraction orgueilleuse, mais il peut naître aussi de l'association imprévue des images. C'est le plus grand secret de la poésie d'avant-garde. Sebastià Sanchez-Juan nous donne seize **Divagacions** dans le plus récent numéro de la *Revista,* et il les fait suivre de quelques notes explicatives, lesquelles sont utiles pour la plupart. Mais qui dira jamais les méfaits de l'ironie? Malgré tout ce mystère, beaucoup de ces notations restent lumineuses et s'accordent assez à une vision barcelonaise. Il y est souvent question de cruches de verre, contenant des liqueurs rosées, sans doute parce que les images s'y reflètent en s'y brisant. Et à tout prendre, ce symbole vaut bien celui de la guitare. On peut recommander aux cubistes de faire de grands achats de cruches de verre, car on en voit de délicieusement sveltes en Catalogne.

Pour être plus modéré, l'art de Jaume Agelet i Garriga n'en est pas moins original. Je dirais que les poèmes de la **Tarda Oberta** sont dépourvus de mélodie, dans leur dépouillement, si cette mélodie n'était pas représentée par des couleurs et par des lignes fines, qui suivent le vol des oiseaux. Cette poésie est un miroir où le ciel s'appuie sur les toits. Les couleurs vives y jaillissent du brouillard. On m'assure que tel est le paysage de Lleyda; j'en doute un peu, car le livre est imprimé à Windsor. Le méridional qui n'aime que le brouillard est toujours amusant, mais on le comprend. Dans le brouillard de Lleyda, la fascination de la couleur capte les significations du paysage; elle s'isole comme le don du poème. Agelet i Garriga ne conçoit pas le poème sans un aspect du ciel :

> Sous les nuages argentés, les oiseaux dansent. — Hirondelles aiguës, toutes mouillées de bleu. — Sous leur regard la terre brille comme un miroir.

La musique qu'il préfère, celle des oiseaux roulant le matin sur les toits. La plénitude des sensations — voiles sur la mer, cerises mouillées — le satisfait à tel point qu'il va rarement au delà, et que son chant se confine dans une voluptueuse pudeur. C'est pourquoi j'ai beaucoup aimé ce livre de Jaume Agelet i Garriga.

§

Un autre ami du paysage, Josep Pla, court de Marseille aux Echelles du Levant dans les proses de ses **Cartes Meridionals**, mais il garde en tous lieux sa belle humeur, sa franchise, et il ne cède jamais à la tentation de farder sa phrase.

Ce n'est point un voyageur sentimental; il aborde les villes avec une familiarité un peu vive. Il éprouve et fait éprouver la même impression de sécurité. Je n'exprimerai qu'un regret, c'est que Josep Pla ne nous parle pas d'Aix et de ses fontaines. J. Cocteau lui-même s'y est montré adorable :

> Aix. Un aveugle croit qu'il pleut.
> Mais s'il pouvait voir sans sa canne,
> Il verrait cent fontaines bleues
> Chanter la louange de Cézanne.

Le charme de ces récits, c'est que l'auteur n'y prend pas d'attitude. Par contre, il a soin de définir par l'odorat et par la couleur l'atmosphère des villes qu'il traverse. Ce serait un jeu divertissant que celui de dresser un catalogue de ces sensations olfactives. Josep Pla nous assure qu'il manque d'imagination et que le spectacle lui sert d'excitant. Le soir venu, il rédige ses impressions de voyage, comme s'il écrivait une lettre. Sa lettre obéit toutefois à la méthode que je viens d'indiquer. Il estime qu'un écrivain ne doit pas ennuyer son lecteur; c'est la vieille méthode, la bonne. L'amour du modèle vivant l'a conduit à écrire la **Vida de Manolo** ou de Manuel Hugué, l'un des artistes les plus curieux de notre époque. Il est allé rejoindre son modèle en Vallespir; il s'est borné à reproduire le dialogue, sans souci du style, et il a écrit ainsi un livre d'une formule presque inédite. Manolo, l'homme au béret basque, est un sculpteur exquis et dur, un Ibère qui a lu les *Nouvelles Exemplaires* de Cervantès et les *Stances* de Moréas. Sa sculpture est pleine de sens. Va-t-elle au delà du réalisme? Je ne sais, car j'ignore les limites du réalisme, mais j'y vois de la mélancolie, de l'amertume, de la gaucherie, une délicatesse calculée. Je me souviens de la petite Catalane assise de son monument à Déodat de Séverac. Un corps de perdrix. Les genoux serrés, elle tourne le visage, elle appuie sur le mur une main presque ridée. La jeunesse du sculpteur à

Barcelone est tout simplement une jeunesse picaresque. Un étrange destin le conduit à Paris, où il devient l'ami de Charles-Louis Philippe et le compagnon le plus assidu de Jean Moréas. L'Athénien lui consacre des vers :

> De Dom Caramuel Manolo suit la trace,
> Et pour le son mielleux de sa voix,
> On peut aussi le comparer, je crois,
> A l'enchanteur des forêts de la Thrace.

Don Caramuel était un casuiste. Les idées ou les vérités auxquelles s'arrête Manolo sont apparemment contradictoires, mais l'expérience de sa vie les impose avec une logique implacable. La mansarde à cinq francs la semaine et la vache enragée expliquent trop aisément son communisme et son individualisme défensif. A la fréquentation de Moréas, il doit de penser que tout a été dit en art, qu'il faut se contenter de suivre le cortège des maîtres, avec une petite chandelle. Quelques années avant la guerre, Manolo venait s'installer à Céret, avec Séverac. D'autres artistes les rejoignent plus tard, Picasso, Max Jacob, Sunyer, Joan Gris. La guerre disperse cette joie; cependant les deux amis se retrouvent en 1919, et Manolo commence à travailler. Il construit sa maison dans la calme sous-préfecture. Bientôt, la mort de Séverac, de Terrus et de Lafargue le laissent désemparé. Menacé lui-même de paralysie, il se réfugie à Caldes de Montbuy. Le Vallespir lui paraît trop exquis. Il est repris par son pays tragique. Trop exquis, le Vallespir? Sans doute, mais trop peuplé par l'absence des grands amis. Il fallait un écrivain de la race de Manolo pour reproduire ce discours contradictoire, vibrant d'humour et de sarcasmes, naïf et heurté, et que le sentiment de notre misère élève parfois à une véritable grandeur.

§

Le premier roman de Joan Minguez, Dies Verges, est l'histoire d'un séminariste que l'éveil de la sensualité mène aux pires confusions. La vie de séminaire, à Gérone, est restituée en quelques pages acides, qui ne s'accordent pas exactement à la psychologie du héros, mais qui paraissent pleines de vérité.

§

Narcís Oller, qui vient de mourir à Barcelone, le 26 juillet, était né à Valls en 1846. On le considérait comme le maître du roman naturaliste et même comme le fondateur du roman en Catalogne. Emile Zola avait salué ses débuts. Comme l'auteur de la *Cuestiôn Palpitante,* Emilia Pardo Bazàn, il se défendait d'être un adepte parfait de l'école naturaliste, et il tempérait par sa tendresse la rigueur de son observation. Le premier romancier d'une langue renaissante ne pouvait pas adopter exactement les procédés d'une école caractérisée. Ce n'est qu'après la trentième année qu'il commença à écrire en catalan, lorsque l'exemple de Guimerà et d'Emili Vilanova, le succès de l'*Atlantide,* lui permirent d'entrevoir le pénible sillon qui lui était réservé. Son premier livre de nouvelles, *Croquis al Natural* (1879), contient un léger récit, *El Vailet de Pà* (le Porteur de Pain), qui fut accueilli comme un chef-d'œuvre. Durant une visite que je lui fis à Puigcerdà, Narcís Oller me raconta qu'il avait été tenté de le rejeter de son manuscrit, mais son cousin, le critique J. Ixart, recueillit et sauva cette page d'anthologie. L'un de ses romans, *La Papellona,* est l'histoire tragique des amours d'une blanchisseuse et d'un étudiant; il y montre les mêmes qualités d'émotion que l'on retrouvera chez un Palacio Valdès. Une nouvelle, *L'Escanya-Pobres,* qu'il publia en 1884 et où il s'est borné à décrire le caractère d'un avare, dans un milieu rural, le classa comme un romancier de premier plan. Ses autres livres, comme *Vilaniu* et *Pilar Prim* (1906), sont consacrés aux mœurs de la petite ville. En dehors de quelques traductions, il a également rédigé un volume de *Mémoires* qu'il s'est refusé à publier; pour si glorieux que soit le rôle d'initiateur, il s'accompagne toujours d'amertume. Mais l'hommage qui lui a été attribué au lendemain de sa mort a montré l'étendue de sa popularité.

Mémento. — *Narracions* de Santiago Masferrer i Canto rappelle ces petits livres de prix qu'on est parfois heureux de découvrir dans les bibliothèques oubliées. Jaume dels Domenys a traduit l'*In-*

telligence des Fleurs de Maeterlinck (Biblioteca Literaria) et Ferran Soldevila *Les Silences du Colonel Bramble*, de Maurois (Bibl. Univers.)

JOSEPH-S. PONS.

LETTRES NEO-GRECQUES

Importance des études de grec moderne. — D. Voutyras : *Anastasi Nekrôn;* Dimitrakis; Athènes. — S. Mirivilis : *Diigimata;* Mytilène. — S. Mirivilis : *I. Zoï en Taphô;* Théophamidis-S. Lampadaridis, Athènes. — K. Dipla-Malamou : *Gia Ligi Agapi*, etc.; Sidéris, Athènes. — M. Minôton : *Zakythina Agroloulouda;* Kollaros, Athènes. — M. Valsa : *I. Agônio;* Nomikos, Athènes. — Dolis Nikvas ; *Anthrôpines Marionnettes;* Gérard, Athènes. — Mémento.

Le remarquable discours par lequel Mlle Sophie Antoniadis, succédant à M. Hesseling, inaugurait le 13 novembre 1929 ses cours de grec post-classique et moderne à l'Université de Leyde, discours reproduit par *La Semaine Egyptienne* (31 décembre 1929 et 15 janvier 1930) insiste avec bonheur sur l'impressionnante continuité de la langue et de la tradition littéraire à travers les pays helléniques, et vient montrer par là même l'importance des études de grec moderne, non seulement pour la saine appréciation des œuvres nouvelles, nées sur le sol de la Grèce renaissante, mais encore pour la compréhension parfaite des immortelles créations du passé.

Reprenant une idée pour laquelle M. Hubert Pernot dépensa des trésors d'érudition, Mlle Antoniadis voit dans la langue des Evangiles une sorte de clef qui ouvre à la fois sur le présent et sur le passé.

De nos jours encore, dit-elle, tout homme qui comprend parfaitement son journal (nous sommes en Grèce, naturellement) ne rencontre pas de réelles difficultés, s'il se met à la lecture du Nouveau Testament.

Cependant, Pallis traduisit naguère les Evangiles en langage d'aujourd'hui, et l'on sait quelles violentes querelles en résultèrent. Pallis voulait que les Evangiles fussent immédiatement accessibles, non seulement à l'homme qui lit son journal, mais à quiconque en Grèce pourrait les entendre lire. C'est que le journal est rédigé, non pas dans la langue du peuple, mais en *catharévoussa*, en scolastique. Naturellement, Mlle Antoniadis ne pouvait passer entièrement sous silence

l'irritant problème de la *diglossie,* et elle ne pouvait davantage louer Palamas en même temps qu'elle eût discrédité le grec vivant. Elle nous semble, toutefois, faire la part trop belle au scolastique, quand elle lui reconnaît des qualités de concision, une unité morphologique, la capacité de construire une période complète que la langue de la poésie, le démotique, ne posséderait pas, ou plutôt n'aurait pas encore acquises. Les qualités du style ne tiennent pas à la langue, mais à l'écrivain qui la manie. Les questions de morphologie sont affaire aux grammairiens. Sans doute les frontières de chaque mot semblent-elles plus nettement déterminées dans le vocabulaire scolastique, mais par rapport aux étalons franco-latins que les écrivains actuels de la *catharévoussa* ont dans l'esprit. Quant à la syntaxe, elle est faite de clichés byzantins, qui font parfois songer à l'allemand et qui sont en contradiction avec l'évolution analytique des langues de l'Occident. De celles-ci, au contraire, tend spontanément à se rapprocher le démotique. Par ailleurs, il est éminemment propre à peindre les menus détails de la réalité vivante, le papillotement de la lumière sur les choses, les gestes instinctifs de la vie appariés aux mouvements de l'âme. Il suffit, pour s'en convaincre, non seulement de lire Palamas, Malakassis, Porphyras, Sikélianos et bien d'autres, dans le texte, mais encore ces conteurs et nouvellistes qui accusent parfois une si proche parenté avec les écrivains russes : Papadiamandis, Carcavitsas, Ephaliotis, Théotokis, le Christomanos de la *Poupée de cire,* minutieux artiste aux multiples dons, et Voutyras lui-même, qui n'a jamais l'air d'avoir cherché, mais qui sent à fond le génie de sa langue.

Dommage que la place nous manque ici pour analyser chacun des récits qui composent l'un des derniers recueils du Maître conteur : *Les morts qui ressuscitent.* Voutyras excelle à marier le lyrisme au réalisme le plus fouillé; mais il ne se contente pas de peindre. Avec plus d'imagination que Lucien et parfois autant de verve que Voltaire, il se plaît à fustiger les travers de ses contemporains et, pour ce faire, il enchevêtre aisément à la trame de son récit quelque symbolisme. Il y a en lui du Cervantès; mais il répugne sans doute un peu

trop à la composition bien étudiée pour délaisser le conte anecdotique au profit d'un vaste ensemble. Parfois la satire politique, dont l'ancêtre Aristophane a laissé d'inimitables modèles, pousse le conteur dans les sentiers de la fantaisie sarcastique, et nous voyons s'éveiller d'entre les morts, après un tremblement de terre, les sept figures de gloire : Homère, Eschyle, Sophocle, Aristophane, Euripide, Phidias, Périclès. Le Conseil des Ministres délibère sur l'événement. La curiosité est vive. Mais bientôt les sept glorieux deviennent indésirables. On les raille de leur langage, qui est le grec vivant, le grec de leur temps; on leur refuse tout secours, et ils se voient obligés d'aller demander du travail chez les Ministres. Homère est nommé instituteur en Macédoine au village de Nulle-part, Périclès réclame ses biens d'autrefois et se fait assassiner. Aristophane émigre en Amérique. Parfois, cette même satire s'enferme dans le cadre étroit de l'apologue. Dans la fable du Loup et du Chien, qu'il reprend, Voutyras exalte la fierté du loup, qui meurt heureux d'être resté libre jusqu'au bout. Ailleurs nous voyons une modeste villageoise ne vouloir, dans son orgueil natif, épouser qu'un fils de roi. Et elle expire par hasard au passage du prince, qui traverse en vainqueur le village. Le livre se termine par une page de belle envolée lyrique. « Je n'ai ni patrie ni dieux! » conclut le hardi censeur. Et pourtant c'est bien un fils authentique de la Grèce immortelle.

Le Grec est né conteur; il est bien oriental en cela, M. Stratis Mirivilis, qui est de Lesbos, possède au suprême degré ce don de race, auquel il a su donner pour instrument une langue particulièrement riche et pittoresque. Non seulement il excelle à mettre en scène, à diversifier l'action, qui rebondit d'épisode en épisode, à exciter l'intérêt et à l'entretenir; mais il manifeste de fortes qualités de style, et le mouvement de la phrase, éminemment vivante et alerte, met partout en valeur la justesse de l'expression. Il y a en lui du Barbusse et du Panaït Istrati. Du premier, il a le relief et la nette vigueur; de l'autre, il possède la verve attachante et nerveuse. M. Mirivilis débuta à Lesbos en 1914 par un recueil qui fut rapidement épuisé : *Récits rouges;* il en fut de même pour ses Contes,

parus en 1928, et dont plusieurs éditions se sont rapidement enlevées. Le livre contient cinq histoires très différentes de couleur, de sujet et d'inspiration les unes des autres, mais qui toutes manifestent les dons d'une personnalité marquante, parfaitement exempte de cet occidentalisme de surface, qui gâte trop de jeunes talents. C'est par un épisode de guerre, horrible à souhait et plein de détails qui font frémir, que M. Mirivilis nous invite à nouer connaissance avec son vigoureux talent; mais sans doute le récit qui termine le volume et qui s'intitule *Les Rusés Compères,* où l'on voit deux filous d'Orient lutter de coquinerie l'un contre l'autre, à travers des péripéties toujours imprévues, est-il le mieux apte à faire apprécier les ressources du brillant conteur.

J'ai pourtant rêvé davantage sur les pages intitulées *Sacrifice au Soleil.* Ce sont des pages de guerre. Le soleil se met à luire tout à coup sur le sol de fange. Mais voici qu'une torpille éclate... Des blessés, deux morts, que l'on va veiller en buvant du thé. Et l'on se montre une photographie de femme, la femme de l'un des soldats tués. Car l'idée de la femme hante ces hommes arrachés à leur foyers. Ces pages, M. Mirivilis les a replacées dans *La Vie au Tombeau, histoire de la guerre.* Ce dernier livre vit le jour pour la première fois en 1923, et vient d'être réédité. Angoissé, douloureux, amer même et âcre parfois, le ton de ces récits est celui de l'absolue sincérité. De Barbusse à Remarque et de Latzko à Florian Parmentier, il n'a rien été écrit de plus poignant. Pourtant, l'ouvrage de M. Mirivilis est aussi spécifiquement grec que celui de M. Pina de Moraes est portugais. *La vie au Tombeau* est un impressionnant témoignage, en même temps qu'une œuvre d'art.

Faire de chaque menu geste, de chaque détail vécu, de chaque attitude, le symbole d'un mouvement d'âme, la plupart du temps triste et douloureux, est le propre de Mme Cléaréti Dipla-Malamou, qui se rapproche ainsi instinctivement des conteurs russes. Chacun des dix-neuf récits qu'elle assemble sous le titre de : **Pour un peu d'amour**, nous montre un personnage central de modeste condition, et qui se débat aux griffes impitoyables de la Destinée, en vertu même de ses

tendances innées. Ce personnage est la plupart du temps féminin. Voici l'épouse en butte à la jalousie de l'époux; voici la fière qui ne peut supporter sans crever de rage l'idée d'avoir une belle-fille; voici la fiancée que ronge tout à coup la tuberculose; voici celle que déteste la belle-mère et dont le mari ne s'occupe pas; voici la vieille fille qui ne peut se résoudre à vendre la broderie merveileuse, autrefois ourdie de ses doigts pour le fiancé qui ne l'a pas prise. Mme Dipla-Malamou a mis dans ce livre beaucoup de finesse féminine et de tendresse apitoyée, en même temps qu'elle a créé avec amour une œuvre pittoresque, fouillée, vivante, d'une richesse inouïe de langage et de vocabulaire. Madame Malamou sait admirablement son démotique, et la netteté du style égale chez elle la minutieuse analyse de l'âme.

Madame Marietta Minôtou, qui dirige avec un goût très sûr l'*Ionios Anthologia*, n'écrit pas une langue moins savoureuse, et ses **Fleurs des champs de Zante** témoignent d'une psychologie finement nuancée dans l'étude des superstitions populaires : envoûtements, malédictions, êtres et choses qui portent malheur. Récits généralement courts et vivants, parfois même un peu trop sommaires. Contribution excellente, en tout cas, à l'analyse de l'âme grecque traditionnelle. Madame Minôtou a des lettres. Après avoir glorifié Foscolo, dont elle a traduit les *Grazie*, elle vient de consacrer un fascicule spécial de sa revue à l'un des derniers représentants de l'école heptasienne, Gérasime Marcoras, qui vécut à Corfou parmi les réfugiés de Grèce, lors de l'insurrection de 1866-1869, et qui, dans son immortel poème : *Le Serment*, sut, en peignant leurs souffrances, exalter la Patrie, la Religion et l'Amour de façon particulièrement émouvante. Son héroïne Eudoxie est l'une des plus touchantes figures de la Poésie universelle. Marcoras, qui a le sens de la mesure et qui vibre intensément avec ses personnages, en même temps qu'il sait voir la Nature en homme sensible, l'évoque avec une tendresse égale à celle de Brizeux pour *Marie*. Madame Minôtou, dans son Prologue, a dit sur le Poète et sur son œuvre tout ce qu'il fallait dire d'essentiel. Mme Irène Dendrinos a situé Marcoras au sein de l'école de Corfou. MM. Voutiéridis, Calosgouros, Skipis, An-

dreadès, Palamas, etc. ont donné tout le relief nécessaire à la pure image, dont il convenait de fixer les traits pour la postérité.

M. Valsa n'est pas seulement le pénétrant critique que nous avons salué ici maintes fois, ni le meilleur historien du théâtre néo-grec dont puisse s'enorgueillir l'Hellénisme contemporain; il est en même temps créateur et dramaturge particulièrement puissant. Si **Agonie** n'est pas positivement le meilleur drame qu'il ait écrit, il est celui où, avec les moyens les plus réduits, il atteint, comme sans effort, au tragique le plus intense. Une affolante progression dans l'angoisse, où la terreur ibsénienne semble rejoindre l'antique Anankê, conduit sous nos yeux vers la mort inéluctable ce docteur qui se sait condamné, mais qui n'ose pas avouer la faute commise. Il a autrefois trompé son meilleur ami et ne lui révélera qu'au dernier moment la vérité, après avoir essayé de donner le change en s'accusant d'avoir dérobé un porte-bonheur à sa fille. La pièce, composée en 1917, a remporté le premier prix en 1923 au concours dramatique Kalokairino. Elle a été représentée à Athènes avec un légitime succès.

Ah! la pauvre chose qu'est l'Homme, chétif moucheron en la toile d'araignée du destin! M. Dolis Nikvas le sait bien, qui se plaît, dans ses **Marionnettes humaines**, à nous montrer des êtres faibles, sans ressort moral, prêts à toutes les déchéances. Sans doute existent-ils réellement dans les milieux mesquins où l'écrivain les a rencontrés et observés; mais ils sont si uniformément pitoyables qu'un personnage un peu plus volontaire, introduit parmi eux, aurait à coup sûr favorisé la tâche du narrateur, qui est plein de talent et qui a raison de garder pour modèle M. Xénopoulos. Mais qu'il évite l'excès des détails sans relief.

Mémento. — Toute l'importance amphictyonique des récentes fêtes de Delphes, organisées par le poète Sikélianos et sa vaillante compagne, a été signalée déjà aux lecteurs de cette revue par un magistral article de M. Mario Meunier. Nous nous contenterons donc d'insister seulement ici sur ce fait que la représentation du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle a été donnée dans la belle traduction de Jean Gryparis, c'est-à-dire dans le démotique le plus pur. Delphes est ainsi une affirmation de la Grèce vivante.

Il est un livre rendu célèbre par les poursuites dont son auteur fut récemment l'objet, et sur lequel nous reviendrons, c'est : *Les Frissons de la Terre* (*Ta Riyi tis Yis*) par Manolis Kanellis. Dans cet hymne à la Vie, d'une conception grandiose, le poète, qui par endroits touche de près la perfection, aborde sans aucune hypocrisie les sujets les plus scabreux. Son habileté verbale, son sens de la mesure, son goût le sauvent. C'est un remarquable poète. A plus tard *Ai Psychoseis eis tin Logotechnian* par M. le docteur Kouretas, *I techni sto plaisio tou istorikou Ylismou*, par Maltezo, *Exomoloyisis nevrasthénikou* par S. Vourlekis, *Mia Pliyi dikhôs aima*, par N.-I. Saravas, *Yperalpies Khôres*, par Tsagris, *I apli Zôï*, par A. Kassigonis, *Oso krataï to skotadi*, par N. Katiphori, *O Akoumas*, par Messolonghitis, *Iketides et Pandionides*, par A. Casdagli, *I Néa mas Poïsi* et autres, par G. Petridis, *Inertie polymorphe* de Stephonidès, *Liga Tragoudia*, par Costi Velmyras, diverses études sur Psichari et sur le grand Costis Palamas, à qui *La Semaine Egyptienne* vient de consacrer un magnifique numéro spécial. Le jury du Prix Nobel ne pourra manquer d'en prendre connaissance. Lire au nouveau *Noumas* les pages de Rigas Golphis sur Psichari (N° 4), de Mikhaïlidis sur Ephtaliotis, de Costas Paroritis sur le *Libre Esprit* (N° 5), et le N° 6 tout entier, en grande partie consacré à la mémoire de Dim. Tangopoulos, apôtre du démoticisme. Lire aussi à *Ionios Anthologia* les études de M. Valsa sur le *Théâtre ionien*, à *Libre*, outre les pénétrantes analyses de M. Luois Roussel, un examen très complet de la plupart des revues littéraires grecques.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Francesco Fausto Nitti : *Nos prisons et notre évasion*, Valois. — — N. Kroupskaïa : *Souvenirs sur Lénine*, Bureau d'éditions, 132, faub. Saint-Denis.

Le petit livre de M. F. F. Nitti : **Nos prisons et notre évasion**, est un digne pendant de l'œuvre célèbre de S. Pellico. Le premier fit abhorrer les tyrans autrichiens; le second, par son récit à la fois si modéré et si passionnant, fera haïr les méthodes du Fascisme et reconnaître quelque mérite au parlementarisme qui en évite l'emploi.

Francesco Fausto Nitti, fils d'un pasteur de l'Eglise Méthodiste Episcopale Italienne, avait 15 ans quand la Grande Guerre éclata. Il s'engagea, prit part « à des journées heureuses

et à de tristes journées » et exulta quand vint la victoire finale, croyant qu'elle ouvrirait de nouvelles voies de progrès. Il devint alors étudiant à la Faculté de Droit de Rome et assista aux débuts du Fascisme. Mussolini, « ancien communiste, apologiste de la violence », proposait alors « de distribuer la terre aux paysans, d'abolir les banques et de licencier l'armée, puis, repoussé par les socialistes, il se retourna contre eux et forma une garde blanche pour la réaction; le prétexte était que les socialistes se montraient antinationaux ». Les fascistes, en nombre cinq ou six fois supérieur, « attaquaient leurs adversaires pour les maltraiter ou dévaster leurs maisons ». Les publications fascistes révoltaient F. Nitti, et « particulièrement la revue *Gerarchia* où l'on allait jusqu'à parler de créer une nouvelle noblesse, les barons du Licteur; on faisait l'éloge des castes et ostentation de cléricalisme catholique ».

En 1921, F. F. Nitti devint employé de banque; il ne fréquentait pas alors son oncle, Francesco Nitti, ancien président du Conseil des ministres. Le 29 novembre 1923, la maison de ce dernier fut saccagée par les fascistes. Quand F. F. Nitti s'y rendit, elle lui rappela les destructions de la guerre. Cette vision exerça sur lui une grande influence. Néanmoins, « il ne fit rien qui pût être considéré comme un acte concret d'opposition » jusqu'à l'assassinat de Matteotti le 10 juin 1924. Peu après ce crime, « il eut l'honneur de connaître la veuve du martyr, Mme Velia Matteotti, sœur d'un grand artiste, le baryton Titta Ruffo ». Il alla souvent lui rendre visite : « il sentait que son âme se retrempait dans cette atmosphère saturée de l'esprit du grand disparu ». En 1925, lors du premier anniversaire du crime, il se rendit avec trois amis à La Quartarella, pour y déposer des fleurs sur la fosse où le cadavre de Matteotti avait été enfoui par les assassins. Ils la trouvèrent gardée par des policiers qui consentirent à jeter le bouquet sur la fosse, puis demandèrent leurs noms à ceux qui l'apportaient. Depuis ce jour, F. F. Nitti s'aperçut qu'il était surveillé par la police. Le 9 juin 1926, il se rendit chez Mme Matteotti pour lui porter des fleurs pour l'anniversaire. Quand il fut dans l'escalier, il entendit le concierge le dési-

gner à un policier qui se trouvait avec lui. « Depuis le Fascisme, pour obtenir une place de concierge, il faut être agréé par la police et la servir. » Le policier interrogea longuement F. F. Nitti. Deux jours après, un commissaire perquisitionna chez lui et lui demanda : « Quelle est vôtre activité secrète? — Je n'en ai pas. — Et cela? — Ce sont des journaux que je lis; ils sont imprimés en Italie avec la pleine approbation de la loi. Je suis républicain, je lis donc aussi des journaux républicains. » A partir de ce moment, « un homme d'un certain âge, muni de moustaches monstrueuses », suivit F. F. Nitti partout. Pour cette raison, il cessa d'aller chez Mme Matteotti.

Le 2 décembre 1926, à 6 h. 30 du matin, il fut réveillé par des coups violents dans sa porte : des policiers venaient l'arrêter. Ils le conduisirent au commissariat où il entendit le téléphone fonctionner sans relâche pour l'exécution d'arrestations, puis on lui apprit qu'il était emprisonné par mesure « administrative ». Le député Campanozzi avait été arrêté de même; ils durent se cotiser pour être conduits à la prison de Regina Cœli dans une auto et non dans la voiture cellulaire. Ils y trouvèrent des avocats, des journalistes, etc., arrêtés comme eux. Pour subir la formalité de la fouille, ils durent enlever tous leurs vêtements et attendre grelottants qu'on les leur rende. Comme il est défendu de laisser aux détenus quoi que ce soit de métallique, on les leur rendit en loques, les doublures déchirées, sans ceintures ni bretelles. Ils furent alors conduits à leurs cellules.

Au bout de trois semaines, sans jamais avoir interrogé Nitti, on lui remit une feuille où il était dit que « pour ses antécédents et son activité subversive », il était condamné à cinq ans de déportation. Il lui était seulement accordé dix jours pour faire appel au ministre de l'Intérieur, ce que sa dignité lui interdisait. Plusieurs centaines de feuilles identiques furent distribuées en même temps. « L'Autriche, observe Nitti, au siècle précédent, n'avait condamné aucun Italien sans l'entendre. » Le même jour, Nitti fut enfermé avec deux accusés de fautes infamantes. Il eut les jours suivants la joie de revoir deux fois son père et sa mère et apprit alors, mais

« non par une voie officielle », qu'il était accusé de conspiration et d'avoir organisé et dirigé une association secrète antifasciste, qu'on en avait comme preuve qu'il menait une vie retirée et n'avait ni femme, ni fiancée, ni maîtresse, et que de plus il était franc-maçon depuis 1921.

Le 17 décembre 1926, il fut réveillé à minuit et enchaîné à trois autres détenus. Soixante en tout furent traités ainsi. Ils durent ensuite porter leurs valises jusqu'aux voitures cellulaires et y grimper groupe par groupe. On entendait les gémissements des vieux écrasés par la torture de porter de tels poids. Les mêmes scènes se renouvelèrent à l'embarquement dans le chemin de fer, puis aux divers points de débarquement : Naples, Palerme, Girgenti. Au bout de dix jours, ils arrivèrent à Lampedusa, petite île près de la côte d'Afrique, dont elle a le climat; 300 déportés de droit commun y étaient déjà gardés et 120 déportés politiques allaient leur être adjoints; la seule différence entre eux était que les premiers ne recevaient du gouvernement que 4 lires par jour et souffraient de la faim tandis que les derniers en recevaient 10 et vivaient fort misérablement. Dès 19 heures, les 120 déportés étaient enfermés dans une même chambre, avec une outre pleine d'eau de pluie qui devait leur fournir à boire et à se laver et deux gros récipients qui servaient de cabinets et empoisonnaient l'air. Ils pouvaient recevoir des lettres et des journaux, mais avec huit à quinze jours de retard; ils y lisaient que la déportation, d'après le gouvernement, était « douce et humaine ». Nitti fit connaissance avec ses compagnons d'infortune et se lia particulièrement avec l'avocat Paganelli, qui avait été à Fiume en 1919 un légionnaire de d'Annunzio, « espérant ainsi combattre pour une cause de noblesse et de justice, mais avait été profondément désillusionné ». Le commandant nominal de la colonie était un commissaire de police, vieillard timide et faible, qui avait laissé le lieutenant Veronica, commandant de la milice fasciste, usurper ses fonctions. Veronica injuriait les détenus et les menaçait de sa cravache. Il en frappa même deux jusqu'au sang parce qu'ils refusaient de lui désigner le signataire d'une carte postale. Il en gifla un autre et en frappa un troisième

avec un poignard. Finalement, il inventa un complot, transformant en révolte armée une récitation de poésie dialectale. Il ne réussit qu'à provoquer une inspection. Quoique faite par Son Excellence le général Maggiato, préfet de Girgenti, un grotesque, elle aboutit au déplacement de Veronica.

Le 8 mars 1927, Nitti et onze autres détenus quittèrent Lampedusa et furent dirigés sur Lipari, île voisine de Stromboli. Lipari, qui a de la végétation, de la lumière électrique et 10.000 habitants, parut à Nitti un enchantement par comparaison avec Lampedusa. Il n'y avait encore que 150 détenus et ils logeaient chez l'habitant; de 7 heures du matin jusqu'à 19 ou 21 heures, ils pouvaient se promener dans la ville et dans quelques champs voisins. Le nombre des détenus alla d'ailleurs croissant; il y en avait 250 à la fin de 1927. Certains venaient des autres lieux de déportation, où la vie était plus désagréable. La milice fasciste avait cependant à Lipari comme ailleurs une attitude outrageante et provocatrice envers les déportés et le lieutenant Guasco dit Cocaïna (à cause de l'abus qu'il faisait de cette drogue) ressemblait à Veronica. En dépit des cours, conférences et travaux manuels par lesquels les déportés cherchaient à maintenir leur santé morale, l'ennui pesait de plus en plus sur eux. Nitti, Carlo Rosselli et Emilio Lussu s'entendirent pour s'évader. Lussu était un Sarde qui avait, pendant la guerre, reçu quatre médailles *al valore*. Après la paix, il devint président de l'Association des Combattants, député, et fonda le Parti sarde d'action. Il lutta contre les Fascistes. Ceux-ci, après l'attentat contre le Duce à Bologne, vinrent le soir du 31 octobre au nombre d'un millier pour assaillir Lussu dans sa maison. Prévenu, il s'y était enfermé seul. Les Fascistes, n'ayant pas réussi à enfoncer les portes, commencèrent à escalader le balcon. Dès que la tête de l'un d'eux apparut, Lussu tira. Le fasciste s'écroula, tué. Tous les autres prirent la fuite. Lussu, arrêté le lendemain, fut deux fois acquitté par la magistrature comme ayant agi en état de légitime défense. Mussolini avait alors ordonné sa déportation pendant cinq ans. Rosselli avait transporté en Corse Filippo Turati, le vieux chef des socialistes de Milan, et avait été pris au retour. Dès le commencement de 1928, les

trois amis firent leur plan. En juillet 1928, ils purent observer quelles mesures la police prenait en cas d'évasion : quatre autres détenus se sauvèrent une nuit de la prison pour s'emparer d'une barque de pêcheurs; l'un d'eux était le capitaine d'artillerie Mario Magri, plusieurs fois médaillé *al valore* pendant la guerre. En 1919, il était devenu aide de camp de d'Annunzio à Fiume : « il en revint dégoûté... un long séjour auprès de l'homme qui avait été pour lui plus qu'un chef, une idole, lui avait fait voir clairement ce qui était en réalité dans l'âme de cet homme : une énorme et colossale ambition, un profond égoïsme, et surtout une grande corruption et une complète absence d'idées morales ». Magri était devenu ensuite commandant de l'artillerie d'Abd-el-Krim, puis était revenu faire du commerce à Milan où il avait été arrêté comme ayant cherché « à soulever les anciens légionnaires de d'Annunzio ». Magri et ses compagnons voulaient s'emparer d'une barque de pêcheurs; ils n'en eurent pas le temps et furent pris dans une grotte où ils s'étaient cachés.

Nitti et ses amis furent aidés par X..., un ami qui devait être libéré avant eux. Grâce à lui, ils trouvèrent moyen de communiquer avec les leurs. Il fut entendu qu'un canot à vapeur viendrait les chercher à l'extrémité d'une vieille jetée du port de Lipari à un jour fixé. Il manqua un premier rendez-vous, mais les trois amis, qui l'avaient attendu, purent rentrer sans être remarqués. Le 27 juillet 1929, il fut exact et put les cueillir sur l'écueil qu'ils avaient gagné à la nage. Le lendemain, ils abordèrent à Malte ou en Tunisie. Le gouvernement fasciste se vengea à sa façon : la famille de Rosselli fut emprisonnée et son frère Nello, qui n'avait jamais fait de politique, condamné à cinq ans de déportation à Ustica.

§

Les **Souvenirs sur Lénine** de N. Kroupskaïa attestent chez l'auteur un réel talent d'écrivain; elle excelle à crayonner en quelques mots la silhouette des gens dont elle parle; elle laisse d'ailleurs de côté les questions de doctrine et ne les mentionne que pour indiquer la position prise par Lénine. Le livre est uniquement le récit de ce qu'a vu Kroupskaïa de l'activité de l'agitateur jusqu'en 1917.

C'est à Pétersbourg, où elle était institutrice, qu'elle fit sa connaissance. Dans le milieu marxiste où elle fréquentait, elle entendit à la fin de 1893 parler d'un marxiste très érudit qui venait d'arriver de la Volga, puis on lui apporta un manuscrit intitulé *Des marchés*, où le technologue Hermann Krassine avait exposé les idées du marxisme pétersbourgeois et où le nouveau venu, Wladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, avait consigné ensuite en regard ses propres vues. Au Carnaval 1894, elle fut invitée à venir à une réunion chez l'ingénieur Klasson, l'un des plus éminents marxistes pétersbourgeois. On devait, en mangeant des crêpes, « s'entendre pour marcher tous ensemble à la lutte ». Elle vit là pour la première fois Lénine. Naturellement, on ne s'entendit pas du tout et Kroupskaïa fut frappée du « rire sec et mauvais » de Lénine quand quelqu'un proposa de s'appliquer « à l'action dans le Comité de l'alphabétisme ». C'était d'ailleurs à une œuvre de ce genre que Kroupskaïa consacrait alors ses loisirs. Il s'agissait de gagner l'ouvrier à la révolution sous prétexte de l'instruire. L'hiver 1894-95, Lénine et Kroupskaïa, faisant de la propagande tous deux dans les cercles ouvriers voisins de la porte Nevsky, commencèrent à se voir plus souvent. Il y avait entre eux un lien : l'amour de l'ouvrier. Lénine avait *mépris et haine pour les classes dirigeantes,* dont sa famille avait fait partie. De bonne heure, son frère aîné, Alexandre, était devenu révolutionnaire; Vladimir avait ensuite fait de même, mais Alexandre, qui était étudiant à Pétersbourg, n'abordait pas tous les sujets avec son cadet. Le dernier été qu'Alexandre passa chez ses parents, il préparait une dissertation sur les vers annelés. Pour utiliser le maximum de lumière dans un microscope, il se levait à l'aurore et se mettait aussitôt au travail. « Non, se disait Vladimir, jamais mon frère ne fera un révolutionnaire, car un révolutionnaire ne saurait consacrer autant de temps à l'étude des vers. » L'hiver suivant, Alexandre fut arrêté pour participation à un attentat contre le tzar. Tout le monde alors abandonna la famille des Oulianov. Quand Mme Oulianov partit pour Pétersbourg, où son Alexandre allait être pendu, personne ne voulut l'accompagner. « Vladimir apprit alors à connaître la valeur du *verbiage libéral* ».

Pendant l'été 1895, Lénine alla à Berlin et en Suisse, puis revint, mais fut arrêté le 9 décembre, au moment où il allait publier le premier numéro du *Rabotchéié Diélo*. En août 1896, Kroupskaïa fut arrêtée à son tour et condamnée à trois ans de déportation dans le gouvernement d'Oufa, mais demanda à être envoyée dans le village de Chouchenskoié (en Sibérie, près de Minoussinsk), où Lénine se trouvait déporté : elle se fit passer pour sa fiancée.

Kroupskaïa, emmenant sa mère avec elle sur la demande de celle-ci, partit pour Chouchenskoïé, où Lénine paraît avoir été surpris de leur arrivée. C'est alors qu'elle semble être devenue sa maîtresse. Ils vécurent là trois ans, augmentant du prix de quelques traductions les 8 roubles (100 francs) par mois (?) que payait le gouvernement à chacun d'eux. Lénine s'occupait à chasser, donnait des conseils juridiques aux paysans et entretenait une vaste correspondance avec les révolutionnaires.

En mars 1900, l'exil de Lénine ayant pris fin, le couple revint en Russie et se sépara pour se livrer à la propagande, puis Kroupskaïa, ayant installé sa mère à Pétersbourg, se mit à la recherche de Lénine, qui avait passé à l'étranger. A Prague, où elle croit le trouver, on lui dit qu'il doit être à Munich. Elle s'y rend en hâte, finit par le joindre et éclate aussitôt en invectives. « La peste soit de toi, diable d'homme, pourquoi n'as-tu pas écrit où il fallait te trouver? » — « Comment, je n'ai pas écrit? J'allais te chercher à la gare trois fois par jour. » Plus tard, ils apprirent que le correspondant auquel il avait envoyé le livre contenant son adresse l'avait gardé pour le lire.

Lénine commença alors à vivre cette vie de *petit bourgeois* qui est celle d'un publiciste qui vit de subventions d'une caisse maigrement alimentée. En disant cela, « on dénature sa physionomie », écrit Kroupskaïa; c'est cependant évident : ni Lénine, ni elle, ni sa mère n'ont jamais rien gagné par un travail manuel ou par des services rendus à un patron. Ils jouissaient du bien-être du petit rentier ou du petit retraité.

On a dépeint notre vie comme une vie de privations, écrit-elle.

Ce n'est pas exact. Nous n'avons pas connu le besoin consistant à ne pas avoir de quoi se procurer du pain.

La guerre vint. Au moment où elle allait être déclarée, Lénine devait parler contre elle dans un meeting où Plekhanof devait prendre aussi la parole. « Serait-il possible qu'il ne comprenne pas? », dit-il. Il avait pour lui une grande affection, mais de plus en plus leurs conceptions divergeaient. L'attitude de Lénine lui valut d'être envoyé par les Autrichiens en Suisse. Il s'y trouva comme isolé :

La vie, écrit Kroupskaïa, n'était pas gaie. Les relations avec la Russie étaient interrompues; on ne recevait plus de lettres, personne n'écrivait plus. Nous nous tenions par habitude un peu à l'écart de la colonie d'émigrés, d'ailleurs fort peu nombreuse.

Lénine tenta de faire de la propagande à Zurich; la première réunion compta environ quarante personnes.

Ilitch y exposa son point de vue sur la guerre, sur la nécessité de condamner les chefs qui avaient trahi la cause du prolétariat... Quoique internationalistes, les étrangers furent interloqués de son audace... L'auditoire se mit à fondre; à la quatrième réunion, il ne restait plus que des Russes et des Polonais. On se sépara après quelques plaisanteries...
[Un jour], nous nous préparions à partir pour la bibliothèque quand survint Bronsky, qui nous fit part de la révolution de février.

Lénine songea aussitôt à partir avec un contrebandier, puis en avion, enfin avec le passeport « d'un Suédois muet ».

Quand il apprit qu'il lui était possible, avec l'aide des camarades suisses, d'obtenir un laissez-passer à travers l'Allemagne, il envisagea aussitôt l'affaire de façon pratique et fit tout son possible pour l'empêcher de ressembler à un arrangement avec le gouvernement allemand ou même avec les social-chauvins allemands... Quand nous reçûmes une lettre de Berne annonçant que tout était arrangé... Ilitch déclara : « Nous partons par le premier train »... Nous nous rassemblâmes à la Maison du Peuple de Berne... Pendant tout le voyage, nous n'adressâmes pas la parole à un seul Allemand.

Enfin, ils arrivèrent en Russie. A la première gare encom-

brée de soldats, Lénine, se penchant à la fenêtre, cria « aux soldats ahuris » : « Vive la révolution mondiale! » A Pétrograd il fut reçu par ses partisans d'une façon triomphale.

On le fit monter sur une auto blindée. Il se mit à parler. Il était entouré par tout ce qu'il avait de plus cher au monde : les masses populaires.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Raspouutine, par son secrétaire Aron Simanovitch, Ed. N. R. F. — Mémento.

Le célèbre *Staretz* **Raspoutine** — figure énigmatique et hallucinante — a fait naître déjà toute une littérature qui compte des dizaines de volumes en toutes langues. Sauf erreur, le premier en date est le volume que nous avons publié chez Albin Michel, en 1918, sous le même titre *Raspoutine,* que prend aujourd'hui M. Simanovitch. Notre livre était basé uniquement sur des documents dont l'authenticité ne présentait aucun doute. Depuis, il y a eu, en langue allemande, un livre très documenté de M. Fulöp-Miller : *Raspoutine et les femmes.* Son meurtrier, le prince Youssoupov, a donné un récit remarquable de la mort du *Staretz.* La fille de Raspoutine, Marie Soloviev, a publié un livre sur son père : *Mon père Grigori Raspoutine,* paru chez Povolozky. Nous avons eu également un livre de la princesse Murat et quelques autres touchant de près ou de loin le *staretz* Grigori. Enfin voici un nouveau livre sur Raspoutine : celui de M. Aron Simanovitch, qui s'intitule « son secrétaire ». Ce livre, paru d'abord en langue allemande, nous est donné maintenant dans la traduction française. Nous avons dit que l'auteur « s'intitule secrétaire » de Raspoutine, car la fille de Raspoutine, Marie, dans son livre, précédemment cité, écrit, page 18 :

Je me souviens aussi qu'un jour il fut appelé par Simanovitch, qui se *faisait passer pour son secrétaire* (1) (ce qui d'ailleurs n'était qu'une fable) auprès de son fils malade.

(1). C'est nous qui soulignons.

Et dans une note, même page, elle ajoute :

J'insiste là-dessus pour mettre fin aux légendes créées au sujet des secrétaires de mon père. Il n'en a jamais eu et il n'a jamais voulu en avoir. Chaque jour, il répondait aux centaines de lettres qu'il recevait lui-même. Et tous ceux qui, chez nous, allaient ouvrir la porte ou s'approchaient du téléphone pouvaient passer pour ses secrétaires. Mais la réputation de Simanovitch a été si solidecmnt établie que Mme Soukhomlinov, par exemple, lui offrit 3.000 roubles, rien que pour être présentée à mon père!

Toutefois il nous semble que Mme Soloviev-Raspoutine joue sur les mots. Si M. Simanovitch n'était pas le « secrétaire » de Raspoutine, il était, en tout cas, son homme de confiance, par l'intermédiaire duquel lui et ceux de son entourage faisaient différentes affaires qu'il leur répugnait de traiter eux-mêmes.

Disons tout de suite que le livre de M. Simanovitch est fort amusant, mais amusant à la manière des *Aventures de Monsieur de Crac*; c'est-à-dire qu'au point de vue documentaire, sa valeur est à peu près nulle. Quand il s'agit de *Mémoires*, ce qui importe tout d'abord, c'est de savoir quel crédit l'on peut faire à leur auteur. M. Simanovitch donne lui-même dans son livre les références d'après lesquelles on peut juger du degré de confiance à leur accorder. C'est qu'en effet, il y décrit autant les faits et gestes de Raspoutine que sa propre biographie. Nous lisons qu'il est né à Kiew, dans une famille de joailliers. Sur ses années d'études il ne dit rien; sur ce chapitre il est discret. En 1902, nous le voyons à Pétersbourg, déjà riche et influent, ayant ses entrées dans les milieux aristocratiques et même à la cour. De quoi s'occupe-t-il à Pétersbourg? Il dit lui-même qu'il est tenancier de plusieurs tripots où l'on joue gros jeu et où il arrange ses affaires. Il est aussi l'hôte assidu de différents lieux de plaisir : la Villa Rodé et l'établissement Aumont dont les habitués sont surtout les hommes du milieu et les filles parmi lesquelles ils recrutent leur marchandise.

M. Simanovitch nous dit que dans toutes les affaires qu'il traita par l'intermédiaire de Raspoutine, il eut toujours en

vue l'intérêt du peuple juif, auquel il appartient, et que dans sa vie il a poursuivi deux grands buts : l'égalité des juifs en Russie, et la paix séparée avec les Allemands. En lisant le livre de M. Simanovitch on peut penser que ni l'empereur ni l'impératrice ne prenaient aucune décision sans le consulter personnellement. Souvent il écrit : « J'ai pris le train et suis allé à Tsarskoïé-Sélo voir l'empereur ou l'impératrice »; ou bien l'impératrice lui posa cette question : « Dites-moi, Simanovitch, ce que je dois faire. » Or, sur ce point — ses relations personnelles avec les souverains russes — nous avons une preuve, négative mais convaincante, qu'il ne dit pas la vérité. On a publié le journal de Nicolas II et la correspondance de l'Impératrice avec l'Empereur. Il n'existe peut-être pas de document plus sincère dans toute la littérature mémorialiste que ces lettres d'Alexandra Féodorovna, dans lesquelles, au jour le jour, elle relate, dans les moindres détails, tout ce qui se passe dans son entourage. Elle cite toutes les personnes qu'elle reçoit, et rapporte tous les propos échangés. Or, pas une seule fois le nom de Simanovitch n'est mentionné.

Autre chose : un fait aussi nettement établi que le meurtre de Raspoutine, qui a été décrit par son auteur lui-même, Youssoupov, et par Pourichkévitch, qui fut du complot, est raconté par Simanovitch dans une version différente, évidemment fantaisiste : il y fait participer deux femmes.

Ces réserves faites, on peut encore glaner dans le livre de M. Simanovitch quelques détails inédits et intéressants. Il raconte, entre autres, pourquoi le banquier Rubinstein (et de celui-ci l'Impératrice parle dans ses lettres) jouissait de la confiance des souverains. L'Impératrice avait en Allemagne des parents auxquels elle envoyait des subsides. Pendant la guerre, toutes les relations étant coupées, il lui était impossible de continuer ses envois d'argent. C'est alors que, par l'intermédiaire de Raspoutine, le banquier Rubinstein fut pressenti pour cette délicate mission, qu'il accepta. Ce ne fut pas du reste sans danger pour lui, car il fut accusé d'espionnage et faillit être fusillé.

J. W. BIENSTOCK.

Mémento. — Jules Poirier : *Les Bombardements de Paris (1914-1918)*, Payot (minutieuse relation intelligemment illustrée, particulièrement intéressante pour ceux qui ont subi ces bombardements). — Albert Cerisier : *Nous progressons vers Gallipoli*, Figuière (souvenirs d'un fantassin qui combattit à Sedd-Ul-Bahr, de mai à août 1915; récit coloré et captivant). — B. Cloche : *Dernières nouveautés et révolution de la Grande Guerre* (tome II d'une série de tableaux de la guerre; il est consacré à 1927). — Lieutenant-colonel Reboul : *Les Revenants*, Les Etincelles (évasions héroïques de Français faits prisonniers pendant la Grande Guerre; récits écrits d'un style sobre et dont la lecture est néanmoins aussi captivante qu'émouvante). — Antoine Redier : *Méditations dans la tranchée*, Alexis Redier (réimpression d'un livre réconfortant écrit de décembre 1914 à août 1915 et dont l'esprit héroïque repose des œuvres déprimantes de Barbusse, Remarque, etc.; l'auteur n'avait pas moins de talent qu'eux et en a fait le plus heureux usage). — Jean de Castelas : *Des demi-dieux aux géants*, Rodez, G. Subervie (intéressants souvenirs d'un sous-officier qui ,après avoir servi dans les états-majors de Maunoury [nov. 1914-mars 1915] et Dubois [mars-oct. 1915], passa comme adjudant au 1er zouaves et alla avec lui au Mort-Homme; notes au jour le jour, sincères et souvent émouvantes). — Terrier-Santans : *On se bat sur terre*, les Editions de France (mise en œuvre de notes prises au jour le jour par un des combattants du 3e bataillon du 77e régiment d'infanterie; relvé du secteur de Souchez en février 1916, il fut envoyé, le 27 avril, défendre Esnes et la cote 304; quand on le releva, le 9 mai, il avait perdu 11 officiers [sur 21] et 200 hommes [sur 520]. — Pierre Desgranges et de Belleval : *En mission chez l'Ennemi*, A. Redier (récit de la mission d'espionnage exécutée par le lieutenant Joseph Crozier [pseud. : Pierre Desgranges] à Barcelone en 1915 et ensuite en Hollande où, de 1916 à 1919, il opéra sous le couvert d'importation d'huiles et graines; les auteurs se sont efforcés de donner à leur récit la forme d'un roman, et le sujet s'y prêtait, car il comportait non seulement des histoires d'amour, mais deux exécutions d'espions allemands, etc.); ils ont d'ailleurs eu le soin d'insérer des lettres et certificats prouvant sinon l'exactitude des détails, du moins la réalité des missions racontées). — Robert Lorette et Fernand Fizaine : *Frontière*, Firmin-Didot (roman historique où les auteurs se sont efforcés de décrire ce qu'ont pu subir deux jeunes Lorrains annexés dont l'un, en août 1914, réussit à s'engager dans l'armée française quand elle s'avança à Morhange, tandis que l'autre fut incorporé dans l'armée allemande et y gagna la Croix de Fer; intéressant et évoquant

assez bien la réalité, mais je crois que les auteurs eussent mieux atteint leur but s'ils avaient essayé de raconter ce qu'on peut savoir de la vie de quelques-uns de ces héroïques martyrs, de celle de Samain, par exemple). — André Suarnet : *Les Rampants* (*souvenirs d'escadrille*), Provins, 27, rue Félix-Bourquelot (souvenirs d'un conscrit de 1917 qui fut incorporé dans le personnel « terrestre » d'une escadrille d'aviation; il décrit d'une façon pittoresque la vie des mécanos, automobilistes et cuistots qui aidaient les « élèves-morts » ou « casseurs de bois »).

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Francis Hackell : *Henri VIII, 1491-1547*, traduit de l'anglais par S. Campaux. Avec 16 héliogravures h.-t.; Payot. 45 »

Raymond Recouly : *Le Quatre Septembre*. (Coll. *Récits d'autrefois*); Hachette. 7,50

Indianisme

Sushil Chaudra Mitter : *La pensée de Rabindranath Tagore;* Maisonneuve. 40 »

Cecil Walsh : *Mœurs criminelles de l'Inde*, traduit par Maurice Gérin; Payot. 20 »

Littérature

Albert Delplanque : *La pensée de Fénelon d'après ses œuvres morales et spirituelles;* Desclée de Brouwer et Cie. » »

Louis Gastine : *Le véritable Henri III*, évocation romantique; Edit. de l'Epi. 12 »

Maurice Martin du Gard : *Carte rouge*. Le théâtre et la vie, 1929-1930; Flammarion. 12 »

Henry Guenser : *Le premier Faust*, de Gœthe, traduction nouvelle en vers français, avec notes et commentaires; Figuière. 10 »

Armand Praviel : *Notre Mistral;* Perrin. 12 »

Emile Ripert: *Mireille mes amours;* Edit. Spes. 15 »

Arthur H. Smith : *La vie des paysans chinois*, traduit par B. Mayra et le lieut.-col. de Fonlongue. Avec 15 gravures; Payot. 32 »

Albert Thibaudet : *Mistral ou la République du Soleil*. (Coll. *Le Passé vivant*); Hachette. » »

Maurice Wilmotte : *Le roman du Gral d'après les versions les plus anciennes*, traduit et adapté, avec introduction ; Renaissance du Livre. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Lowell Thomas : *Les corsaires sous-marins*, traduit de l'anglais par Pierre Revoil et René Jouan. Avec 11 photographies h.-t.; Payot. 24 »

Poésie

Noël Jeandet : *Interférences;* La Grosse Cloche, Sanaia, Bordeaux. » »

Léon Riotor : *La main de gloire*, poème légendaire, avec un portrait gravé sur bois par André Margat; La Caravelle. 30 »

Arsène Yergath : *Les cyprès embrasés*, suivis des *Stances à Astrée*. Préface d'Octave Charpentier; La Caravelle. 12 »

Politique

Briantchaninoff : *Ni Europe, ni Asie. La Russie est Russie;* Attinger. 12 »

Divers : *La Fédération européenne.* Les meilleurs des cinq cents projets soumis au concours de la « Revue des Vivants ». Avant-propos de Henry de Jouvenel et Résumé des cinquante études suivantes par J. Grocq; Revue des Vivants. 30 »

Michel Missoffe : *La vie volontaire d'André Tardieu*, essai de chronologie animée, 1876-1929; Flammarion. 12 »

Albert Renard : *Paix ou guerre?* Eupen-Malmédy. Alsace-Lorraine. L'Anschluss. Pays-Bas et Belgique. Préface de M. Raymond Poincaré; Alcán. 12 »

Questions coloniales

Docteur Cruchet : *La conquête pacifique du Maroc.* Préface de M. Th. Steeg; Berger-Levrault. » »

Jean Renaud : *Le Laos.* Dieux, bonzes et montagnes. Documentation de Pierre Deloncle. Couverture en couleurs de Ch. Fouqueray; Redier. 35 »

Questions militaires et maritimes

Général Paul Azan : *L'expédition d'Alger, 1830.* Avec 4 gravures et une carte; Plon. 12 »

Ministère de la Guerre : *L'Afrique française du Nord.* Bibliographie militaire des ouvrages français ou traduits en français et des articles des principales revues françaises relatifs à l'Algérie, à la Tunisie et au Maroc de 1830 à 1926; Imprimerie Nationale. » »

Outis : *Le général Clavery, de l'armée d'Afrique, 1870-1928.* Avec 2 illust.; Imp. du Messin, Metz. 5 »

Questions religieuses

C. Clemen : *Les religions du monde, leur nature, leur histoire*, traduction française par Jacques Marty; Payot. 50 »

Roman

Mathilde Alanic : *Le maître du Moulin-blanc;* Nelson. 7 »

Alexandre Dumas : *Les deux Diane*, III; Nelson. 7 »

Sylvain Bonmariage : *Une femme singulière;* Edit. de l'Epi. 15 »

Maurice Le Glay : *Les sentiers de la guerre et de l'amour*, récit marocain; Berger-Levrault. 13 »

Sarah Lévy : *Ma chère France;* Flammarion. 12 »

Abel Moreau : *La nuit syrienne;* Nouv. Revue critique. 12 »

Voyages

Louise Faure-Favier : *Paris-Tunis.* (Paris-Lyon-Marseille-Ajaccio-Tunis. Tunis-Bône et Lyon-Genève). Avec des illust. Préface de M. Laurent Eynac. (Coll. *Guide des Voyages aériens*); Guide des Voyages aériens, Paris, 45, quai de Bourbon, 4e. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Romain ou Roman? — Petits souvenirs sur Frédéric Mistral. — A propos de Cabell et du « poitémisme ». — Sainte-Beuve était-il laid? — Droit de réponse. — Marat précurseur de Delbet. — A propos du Sottisier : explication d'une sottise qui n'en était pas une. — Prière d'insérer. — Errata. — Le Sottisier universel.

Romain ou Roman?

Monsieur le Directeur,

M. Frédéric Mistral neveu, dans son intéressante étude *Mistral et l'Italie* (N° du 15 juillet), cite un sixain de son oncle; sixain contenu dans les *Iles d'or* et adressé au poète italien Dall'Ongaro qui, en guise de cordiale réponse, lui en retourna la traduction italienne que Mistral fait figurer, dans son livre, en face du texte provençal.

M. Frédéric Mistral neveu (et qu'il en soit remercié) nous donne le français de ce sixain, qui commence ainsi :

Ami, nosti parla soun toutis dous *rouman*

et qu'il traduit :

Amis, nos parlers sont tous deux romains.

Je crois que si le poète Mistral avait fait lui-même sa traduction, il aurait dit :

Ami, nos parlers sont tous deux *romans.*

Vous voyez la *nuance.*

Voilà les arguments qui militent en faveur de mes dires :

Au sujet du fameux vers, si souvent cité depuis quelques mois :

Sian *gau-rouman et gentilome.*

que l'on traduit immanquablement par :

Nous sommes *gallo-romains* et gentilshommes

Je crois avoir été le seul à constater (dans une lettre aux *Tablettes d'Avignon*) que Mistral (voir les *Iles d'or*) le traduit ainsi :

Nous sommes gallo-ROMANS.

Il faut l'avoir fait exprès, n'est-ce pas, et Mistral n'est-il pas d'ailleurs coutumier du fait, puisque dans l'*Ode à la Race latine* il traduit :

Ta lengo d'or, fiho *roumano,*

non par :

ta langue d'or, fille *romaine,*

mais par : ...fille ROMANE.

Donc aucun esprit mesquinement tendancieux de ma part à opter pour *roman* de préférence à *romain* dans le sixain qui déclanche mon intervention.

La *langue romaine* est, me semble-t-il, le latin pur et simple. Or, ce n'est le cas ni du *provençal* ni de l'*italien*, qui sont des langues non pas *romaines*, c'est-à-dire pures, mais *romanes*, c'est-à-dire composées, puisque jaillies de la rencontre, de l'amalgame, des réactions et de la fermentation du latin et du celtique.

Ceci posé, n'est-il pas logique de conclure que le fameux sixain situe ainsi Mistral :

Un poète de la *Gaule transalpine* qui envoie son salut amical à un autre poète de la Gaule *cisalpine*, en constatant que leurs langues ont des origines communes, et que leurs fleuves (la Durance d'une part et le Pô de l'autre) prennent leur source aux mêmes Alpes.

Conclusion : Mistral aurait traduit très certainement *rouman*, non par *romain*, mais par ROMAN.

Mais qu'est-ce que cela peut bien nous faire que, dans un mot, une lettre soit remplacée par une autre, et est-il nécessaire pour si peu de bondir sur son calame! diront quelques personnes ironiques.

Pour ma part, c'est d'une très haute importance, et cette substitution, qui n'a l'air de rien aux yeux distraits, n'en constitue pas moins aux yeux des gens réfléchis la clef de voûte du génie *mistralien*, du génie *provençal* et, par conséquent, du génie *français*!

Cela, il va sans dire, sans aucun esprit de mesquine polémique vis-à-vis de M. Frédéric Mistral neveu, mon voisin de Maillane avec lequel je suis en bonnes relations et dont, je le répète, j'ai lu l'étude avec le plus grand intérêt.

Recevez, etc.. A. CHABAUD.

Graveson, 31 juillet 1930.

§

Petits souvenirs sur Frédéric Mistral. — Au souper qui suivit la première représentation de *Mireille*, donnée au Théâtre Lyrique le 19 mars 1864, Adrien Hébrard, qui n'était pas encore devenu le directeur du *Temps*, dit à Frédéric Mistral :

— Je viens de rencontrer un jeune avocat du Midi qui aurait été heureux d'être des nôtres, mais il lui a manqué 25 francs pour payer son écot.

— Je vais l'inviter, répondit Mistral. Est-il encore là? Quel est son nom?

— Il s'appelle Léon Gambetta; il vient de partir.

C'est en 1910 qu'Hébrard évoquait ce souvenir en présence du poète, dans un déjeuner auquel j'assistais. Il ne subsistait plus alors que trois des vingt-trois convives du souper dont il s'agit, les deux interlocuteurs et Alcide Dusolier, un homme de lettres devenu sénateur de la Dordogne. Ils ont tous disparu depuis, Mistral et Hébrard la même année 1914.

J'ai entendu l'auteur de *Mireille* dire qu'en fait de galéjades, le Nord était plus fécond que le Midi, et il en citait une si étrange que j'ai tenu à la vérifier. On peut la lire dans le discours d'Emile Faguet à l'Académie française, prononcé le 7 avril 1910, en réponse à celui de M. Doumic

En voici l'incroyable texte :

Quelqu'un qui devrait nous appartenir, M. Frédéric Mistral, disait à quelqu'un qui aurait dû être des nôtres, M. Théophile Gautier : « Vous êtes certainement un très grand poète. Quel dommage que vous parliez un dialecte que personne n'entend, que personne ne parle, sauf une centaine d'excentriques !

— Quel dialecte? demanda Gautier.

— Mais... le français.

« Je n'ai pas besoin d'affirmer que je n'ai jamais tenu un pareil propos, déclara Mistral. Que faire? Laisser dire. »

Le poète de Maillane croyait au surnaturel « comme tous les poètes », disait-il, et il mettait au compte de sainte Estelle, patronne du félibrige, ce qui lui arrivait d'heureux ou d'imprévu. Il ne manquait pas de citer quelques faits à l'appui de cette croyance.

Ainsi, on lui apporta une fois un fragment de meule romaine qu'il plaça sur la terrasse de sa maison. Peu de temps après, un chien le suivit dans sa promenade, l'adopta, en quelque sorte, pour maître, ne voulut plus s'éloigner de lui, s'installa devant sa porte, si bien que Mistral le recueillit.

Mais dès que le chien aperçut le morceau de la meule, il la prit entre ses pattes et se mit à la faire tourner sur le sol . L'expérience en fut recommencée devant moi.

— C'est sans doute un esclave employé à tourner la meule qui s'est réincarné dans ce chien, me dit Mistral, enchanté d'avoir trouvé cette explication.

Une autre fois, c'est un ornement de chapiteau, une palmette d'acanthe, qu'on lui donna. Il la posa devant la fenêtre de son cabinet. Quelques jours plus tard, une belle acanthe poussa dans les interstices des pierres, sans qu'on l'eût semée, et orna la demeure du poète.

A Maillane, Mistral n'était pas désigné autrement que par les mots : le poète. On disait : la femme du poète, le quartier, la maison du poète; la fidèle servante de sa famille pendant trente-deux ans est encore appelée : Marie du poète; elle accompagne toujours Mme Mistral et sa place est auprès d'elle dans les cérémonies du centenaire. Elle a son franc-parler en bonne Provençale; à l'inauguration récente d'un buste de Mistral, comme un des orateurs s'étendait sur la ressemblance du buste avec le poète, elle l'interrompit en disant à haute voix dans sa langue :

— Non, non, ce n'est pas monsieur!

A Nice, au banquet officiel, elle fut la voisine de M. Louis Bertrand, de l'Académie française, qui, paraît-il, fut ravi de s'entretenir avec elle. — J. B.

§

A propos de Cabell et du « poitémisme ».

Metz, le 21 août 1930.

Cher Monsieur,

Je me permets de vous soumettre quelques brèves remarques sur l'article de M. de Casseres paru dans le *Mercure* du 15 août.

M. de Casseres ne trouve pas les ancêtres de l' « utopie comique » de Cabell. Mais aussi bien n'évoque-t-il pas l'*Ile des Pingouins* et la *Révolte des Anges*. L'ancêtre de Poictesme, c'est Alca.

Je ne saie, en second lieu, si Cabell peut être considéré comme substituant un monde de rêves au monde réel. Ses héros finissent habituellement, quelque étrange que soit la route suivie, par aboutir à une existence déplorablement pot-au-feu. Le sens profond de l'œuvre paraît être une condamnation de ceux qui font passer leurs rêves avant la réalité. A quoi bon, en vérité, créer un monde magique pour l'abandonner finalement avec un certain dédain? Dans son ouvrage le mieux composé, *The High Place*, Cabell déclare fort nettement (ch. 29) qu'il faut prendre le monde comme il est sans en rien distraire.

Chez lui, en un mot, le monde imaginaire n'a pas d'existence indépendante. Ce n'est qu'un détour ramenant enfin au monde réel, et à une sagesse presque prudhommesquè.

Il suffit de comparer à cette attitude celle de son contemporain Dunsany pour qu'apparaisse la différence. Dunsany crée des mondes qui se suffisent à eux-mêmes, qui sont fermés sur eux-mêmes, et où l'imagination n'a pas peur d'user jusqu'au bout de ses pouvoirs. Comparez par exemple *The High Place* avec *The King of Elfland's Daughter*, avec cette surprenante fin où le monde fan-

tastique vient submerger le monde réel. Encore une fois, si l'imagination ne servait qu'à reproduire le réel, que deviendrait sa vertu la plus précieuse, la faculté de créer ce qui jamais ne fut ni ne sera?

J'ajouterai une simple remarque : dans la mesure où ils sont réalistes les romans fantastiques de Cabell sont ennuyeux. Les deux qualités sont étroitement liées.

Veuillez agréer, etc... J. ROBILLOT.

§

Sainte-Beuve était-il laid? — L'ouvrage intitulé *Sainte-Beuve et ses Inconnues,* par Pons, 1879, chez Ollendorff, contient des détails sur le physique de cet écrivain :

P. 3. — Est-il besoin de répéter le reproche banal de laideur sur lequel on a tant insisté? Sainte-Beuve n'avait certes rien d'un Adonis; les traits de son visage étaient empreints de vigueur plus que de grâce et de beauté. Soit. Mais combien ne rachetait-il pas ce désavantage par l'affabilité de ses manières et la délicatesse de ses attentions?

Ce jugement de Pons lui-même vaut moins que celui qu'il nous rapporte d'un étranger, Juste Olivier. Alors que Pons avoue n'avoir connu Sainte-Beuve qu'à la fin du Second Empire, Juste Olivier a eu l'avantage de connaître un Sainte-Beuve encore jeune. Plus que toute autre sa description semble fidèle et désintéressée.

P. 65. — Quant à son extérieur, j'ajoute que sa taille est moyenne et sa figure peu régulière. Sa tête pâle, ronde et presque trop grosse pour son corps. Le nez grand, mais mal fait; les yeux lucides et d'une grandeur variable semblent s'ouvrir quelquefois davantage. Les cheveux rouge blond très abondants sont à la fois raides et fins. *En somme, Sainte-Beuve n'est pas beau,* pas même bien; toutefois sa figure n'a rien de désagréable et finit même par plaire.

On peut conclure que Sainte-Beuve était laid, mais d'une laideur qui se peut supporter quand on parle avec esprit et avec feu.

Doit-on dire avec M. Mazade qu'il fut presque beau en sa jeunesse et presque laid en sa vieillesse? Non, la description que Juste Olivier nous donne de Sainte-Beuve à la fleur de l'âge répond trop à la peinture en pied que nous connaissons du grand critique déjà vieux. Les traits sont restés les mêmes, lourds et assez vulgaires, un peu empâtés et pliggés.

Boulogne, le 15 septembre 1930.

Monsieur,

Sainte-Beuve était-il laid?

Gustave Simon écrit :

Sainte-Beuve avait alors vingt-trois ans; il était petit, laid de visage et peu gracieux de tournure; sa déplaisante physionomie s'éclairait seulement d'un regard vif et pénétrant. Né d'un père de plus de cinquante ans et d'une mère de quarante ans, il avait tout jeune un air vieillot... — Gustave Simon : *Le Roman de Sainte-Beuve*, chap. II, page 17. Collection Hugolienne, Ollendorff.

Veuillez agréer, etc... DOCTEUR M. COLLIGNON.

§

Droit de réponse. — On nous écrit :

Paris, le 12 septembre 1930.

Mon cher Directeur,

Dans un de vos derniers numéros, et dans un français assez pâteux, votre rédacteur M. Marcel Boll m'accorde avec élégance le record des « bourdes », et notamment parce que j'ai écrit « la pile de Volta, ce producteur humain d'électricité ». Je veux croire que M. Marcel Boll n'ignore pas qu'il y a des producteurs non humains d'électricité, comme ceux qui nous donnent l'électricité des orages. Le texte d'ailleurs le lui disait.

M. Boll relève également « la lampe à trois filaments » et comprend, avec sa grande intelligence, qu'il s'agit de la lampe classique à trois électrodes. Erreur de typo ou lapsus d'auteur, le plus déshérité de mes lecteurs a fait de lui-même la rectification, sans penser pour cela qu'il avait du génie.

Ces lapsus sont d'ailleurs fréquents dans les revues et les quotidiens où l'auteur ne reçoit pas ses épreuves. M. Marcel Boll le sait bien, puisque j'ai été obligé de refuser ses écrits, à l'*Echo de Paris*, pour insuffisance vraiment trop grande de la forme.

Ceci explique peut-être cela... et me dispense en tout cas de continuer, et de transformer cette querelle de Boll en querelle avec Trissotin.

Je connais assez votre loyauté pour savoir que vous voudrez bien insérer cette réponse en mêmes place et caractères que l'article me citant.

Merci d'avance, et croyez-moi, mon cher Directeur, bien cordialement à vous.

C.-M. SAVARIT.

§

Marat précurseur de Delbet. — On sait que les travaux scientifiques et médicaux de « l'Ami du Peuple » sont loin d'être négligeables. Etienne Charavay, dans sa notice de la *Grande Encyclopédie*, parle même du « génie scientifique » de Marat, qui, d'après ses biographes Bougeart, Chèvremont et Cabanès, devrait être considéré comme le précurseur de Bichat, de Cabanis et de Koch (son *eau antipulmonique* guérit la marquise de Laubespine); de Montier et d'Arsonval (ses recherches sur l'électricité médicale sont parmi les premières qui comptent sur ce sujet) et aussi de

Quinton à cause de certaine formule à base d'eau de mer artificielle qu'il recommandait comme stimulant.

Précisément, cette même formule, qualifiée *remède de Marat* et qui fut trouvée dans les papiers du Dr. Marjolin par le Dr. Cabanès, ne permet-elle pas de constater qu'un remède aujourd'hui à la mode : le chlorure de magnésium, était déjà considéré par Marat comme une manière de panacée?

Confrontons les deux formules :

Remède de Marat		*Remède du Professeur Delbet* (sous forme d'un comprimé).	
Eau	30 lit.	Chlorure de magnésium	
Sel marin brut	700 gr.	anhydre	0,379 gr.
Chlorure de magnésium	100 gr.	Bromure	0,012 gr.
Chlorure de potassium...	30 gr.	Iodure	0,000072 gr.
Sulfate de magnésie	50 gr.	Fluorure	0,0009 gr.
Bromure de sodium	20 gr.		
Phosphate de chaux bibasique	50 gr.		

Le *remède de Marat* était en outre chargé d'acide carbonique à 4 ou 5 volumes. Mis en bouteilles, il pouvait se conserver indéfiniment. On préparait également du pain et de l'élixir, additionné de rhum et d'eau, suivant la même formule.

C'est après la première édition de son *Marat inconnu* que le Dr. Cabanès apporta cette contribution supplémentaire à la connaissance de Marat, docteur en médecine. — L. DX.

§

A propos du Sottisier : explication d'une sottise qui n'en était pas une. — Avant 1914, je ne saurais préciser l'année, le *Mercure* publia une sottise, cueillie dans *Paris-Journal*. Je n'ai pas le texte sous les yeux et de mémoire je cite :

...dans ce but, il s'est créé un groupe composé de sénateurs et de députés, parmi lesquels un grand nombre de parlementaires.

A la lecture du *Mercure*, Gérault-Richard, qui était alors directeur de *Paris-Journal*, bondit dans le bureau du secrétaire de la rédaction, Yves-Plessis. « Tonnerre de Dieu! s'écria-t-il, quel est l'idiot qui nous donne de pareilles bourdes? Plus idiot encore, vous, Plessis, qui l'avez laissée passer à la correction de l'épreuve. Je f...iche tout le monde à la porte!... »

Les colères de Gérault-Richard étaient toutes de surface et de courte durée. Celle-ci s'apaisa comme beaucoup d'autres.

Néanmoins Robert Yves-Plessis chercha la copie, qui était d'ailleurs d'une feuille d'informations, et aussi l'épreuve, qui toutes

deux portaient « ...dans ce but il s'est créé un groupe composé de sénateurs et de députés, parmi lesquels un grand nombre de parlementaires des plus connus ».

Ces trois derniers mots : « des plus connus », formaient la dernière ligne de l'information composée en linotypie et qui était tombée à la mise en forme. — LÉON ROUX.

§

Prière d'insérer. — Du *Journal des dames et des modes* (31 décembre 1831) :

Les Feuilles d'automne, par M. Victor Hugo. Un écrivain jeune d'âge et non pas de talent, vient de mettre au jour, sous le titre de les *Feuilles d'automne*, un recueil de poèmes divers, formant un volume in-8° ou deux volumes in-18. Les bons vers sont si rares par le tems qui court, que nous n'entretenons presque jamais nos lectrices de poésie; nous profitons de la publication du recueil de M. Victor Hugo pour en citer l'extrait suivant, persuadés qu'il sera lu avec plaisir comme tout le surplus de l'ouvrage.

A M. de Lamartine...

Les *Feuilles d'automne* parurent, en effet, chez Renduel, imprimées par Everat, à la fin de 1831, datées de 1832. L'édition in-8, l'originale, contenant un frontispice orné d'une vignette de Johannot, est rare en bel état. A la vente Vandérem (1921), un exemplaire, avec une reliure de l'époque en veau rose, a atteint 2.250 francs.

Quant aux bons vers, « si rares par le temps qui court », c'est oublier un peu légèrement, peut-être, Théophile Gautier (1830), Lamartine (1820-1830), Alfred de Musset (1830) et, plus que tous, Alfred de Vigny (1822-1831), dont le bagage comprenait quelques bons vers. — P. D.

§

Errata. — Des erreurs se sont glissés dans les mots grecs figurant dans l'article *Les Sources de l'histoire de Russie* du numéro du 15 août. Il faut les rétablir ainsi : p. 82, Πατερικα, p. 95, Πατερικον et Βιϐλιον.

§

Le Sottisier universel.

23 mars. L'AIGLON ET LA MORT DE L'AIGLE. Par Me Henri-Robert, ancien bâtonnier de l'Académie Française. — *Conférencia*, 5 septembre, p. 310.

Les Escures formaient un carré long que le parapet du jardin partageait suivant la longueur. — HENRI POURRAT, *Gaspard des Montagnes*, p. 21.

Dans l'antique Grèce, nous entendons bien les cris désespérés d'un Epicure et d'un Lucrèce, se révoltant contre les horreurs de la mort. — GASTON RAGEOT, « Sommes-nous pessimistes? », *Conferencia*, 5 septembre, p. 261.

Jovial, rondelet, le petit chapeau de feutre à l'américaine crânement campé sur l'oreille droite, le colonel Easterwood, affectueusement connu sous le nom de « Bill », à Dallas, est un tout jeune homme de 47 ans. — *Le Journal*, 6 septembre.

AU MEXIQUE. — Le Dr Joan de Albuquerque Pessoa, président de l'Etat de Parahyba (Mexique), a été assassiné dans un café de Recife, capitale de l'Etat de Pernambouco. — Légende de *Vu*, 27 août.

DES AMÉRICAINS PARTENT DU BOURGET POUR CHASSER LE TIGRE EN AVION. — Le Bourget, 3 septembre. Les aviateurs américains Francis Shetz, Vincent Schmidt et Frank Willis James, sont repartis du Bourget, à 11 h. 10, à bord de leur appareil amphibie, pour Nairobi, via Marseille, Rome, Tunis, Tripoli, le Caire, Kartoum. Ils vont chasser le tigre. — *L'Echo de Paris*, 4 septembre.

MGR MAGLIONE DANS L'ARDÈCHE. — Il a assisté à la grand'messe dite dimanche, à la cathédrale, par l'abbé Mitré, de la trappe d'Aiguebelle. — *Le Temps*, 10 septembre.

Un demi-million de cholériques s'entassaient dans l'hôpital d'Alger. — *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre, p. 105.

LE MAUVAIS TEMPS INTERROMPT LE RAID TRANSPACIFIQUE DES AVIATEURS BROMLEY ET GATTI. — Tokio, 15 septembre. Les aviateurs Bromley et Gatti, tentant de traverser l'océan Pacifique, ont rebroussé chemin et atterri au cap Shiriya, près d'Aomori, à 6 heures (heure locale). Ils comptent repartir pour Terre-Neuve si le temps le permet. — *Le Journal de Rouen*, 16 septembre.

Un affreux accident a endeuillé, ce matin, deux laborieuses familles du quartier ouvrier de Saint-Mathieu, à Perpignan, en bordure duquel se trouvent les chantiers de démolition des remparts. Plusieurs enfants jouaient parmi les éboulis, lorsque soudain une énorme masse de terre tomba, enterrant trois gamins, dont une fillette. — *Le Journal*, 8 septembre.

De même que la vitamine D s'apparente à la cholestérine, la vitamine A s'apparente à un corps gras et coloré — *lipochrome* — chimiquement défini, et dont le nom, *carotène*, révèle suffisamment l'origine. Très abondant dans la nature, le carotène n'existe pas seulement dans les carottes, mais aussi bien dans une foule de végétaux, d'où il passe dans la chair des animaux herbivores et notamment dans les épinards et dans les choux. — *Figaro*, 18 août.

La fortune et la vie même de quelqu'un d'entre nous peuvent être atteintes irrémédiablement par des faits dont la cause aura surgi à dix mille lieues, dans une région de lui inconnue. — LUCIEN ROMIER, *Qui sera le maître, Europe ou Amérique?* p. 4.

M. Albert Labriet est mort la semaine prochaine, à Voinemont. — *Comœdia*, 24 août.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1930.



CIGARETTES GITANES

les meilleures cigarettes au goût français

RÉGIE FRANÇAISE

BULLETIN FINANCIER

quinzaine qui vient de s'écouler ne pouvait apporter de grands changements dans
ispositions générales du marché. Le volume des négociations, à cette époque de
ée, est toujours assez réduit. Il l'est particulièrement cette année, les valeurs
enu fixe continuant d'être préférées aux valeurs à revenu variable.

autre part, aucune amélioration appréciable de la situation économique n'est
rue à l'Etranger : New-York se montre très circonspect; Londres est inactif, les
ions allemandes ne sont pas de nature à favoriser les relations financières du
h avec les autres pays de l'Europe continentale, spécialement avec la France, et
ise est sérieuse en Amérique du Sud.

s éléments défavorables sont donc nombreux, alors que les facteurs réconfor-
continuent à faire défaut. Pourtant, on ne saurait prétendre que la baisse est la
dominante. S'il en est ainsi, c'est qu'on s'attend à la publication de résultats satis-
nts par les dirigeants de nos grandes Sociétés, qui ont accoutumé de terminer
exercice le 30 juin. Déjà, certaines d'entre elles, Lille-Bonnières-Colombes par
ple, ont accusé des bénéfices en augmentation. Comme notre pays a pu échapper
l'ici à la crise qui sévit un peu partout dans le monde, il y a tout lieu de prévoir
comptes meilleurs que ceux de l'exercice écoulé.

tte prévision est cependant peu retenue par le public capitaliste, qui persiste
stenir, faute de confiance dans l'avenir. Et il n'y a pas lieu de s'attendre à un chan-
ent dans ses dispositions tant que les marchés étrangers demeureront très réservés
e le rendement des valeurs à revenu variable restera très nettement inférieur à
des titres à revenu fixe.

ns ces conditions, nos Rentes sont toujours naturellement demandées, surtout
s très éloignées de leur pair de remboursement comme le 3 % perpétuel et le
amortissable 1920. En revanche, les Fonds étrangers demeurent maussades.

s Banques, valeurs à revenu extensible, se retrouvent aux abords de leurs cours
édents. Certaines d'entre elles, comme le Crédit Foncier de France, sont pour-
à des cours attrayants, leur prochain dividende pouvant être aisément augmenté.
Charbonnages, les Mines et les Valeurs sidérurgiques restent passifs, dans la
te d'un nouveau ralentissement de l'activité économique; les Cuprifères se sont
yées cependant à se relever, uniquement en sympathie avec les divers marchés
gers. Aux Pétroles, l'incertitude règne encore. Les Caoutchoucs ont fléchi, en
n de la mauvaise impression laissée par l'échec des négociations engagées entre
ouvernements de la Malaisie britannique et des Indes néerlandaises au sujet de
lication d'une législation spéciale, obligeant les planteurs à limiter leur produc-

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole) Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie — PARIS — 1939.